

LIVRE DE LA RÈGLE PASTORALE DU PAPE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND

1

I ère PARTIE

CONDITIONS REQUISES POUR LA CHARGE PASTORALE

Grégoire à Jean, son très vénérable et très saine frère dans l'épiscopat.

Frère bien-aimé. En toute affection et humilité d'âme tu m'adresses le reproche d'avoir tenté d'échapper par la fuite au poids des responsabilités du ministère pastoral. De peur donc que cette charge n'apparaisse à d'aucuns comme légère à porter, je dirai dans ce livre toute ma pensée sur ce qu'elle pèse : de manière à ce que quiconque en est exempt ne la convoite pas imprudemment et que celui qui à la légère l'a vivement désirée, éprouve une forte crainte de l'avoir obtenue.

Ce livre, d'autre part, se divise en quatre parties, afin qu'il puisse entrer dans l'esprit de son lecteur suivant un exposé bien ordonné, et pour ainsi dire par degrés.

Lorsqu'en effet l'inéluctable loi de l'intérêt commun l'exige, chaque candidat doit mûrement songer au motif qui le porte vers la faite du pouvoir. Et, quand légitimement il y est parvenu, penser sérieusement quelle conduite il suivra. Ensuite réfléchir longuement comment, tout en étant d'une vie exemplaire, il donnera l'enseignement. Enfin, une fois devenu distributeur de la saine doctrine, a-t-il le devoir de chercher sans trêve par quelle profonde considération il se pénétrera chaque jour du sentiment de sa faiblesse, pour parer au danger ou que l'humilité ne lui fasse fuir la perspective de cette charge; ou que sa conduite ne se trouve en contradiction avec la dignité à laquelle il est parvenu; ou que son enseignement ne trahisse la morale; ou que son orgueil enfin ne fausse la doctrine.

Que la crainte, par suite, bride d'abord la convoitise. Qu'ensuite la conduite mette en relief une dignité qui s'est reposée sur quelqu'un ne la cherchant point. Mais d'autre part, il faut que la bonté du pasteur, brillant dans sa conduite, se répande aussi par sa parole. Il reste enfin indispensable que la considération de sa propre faiblesse maintienne dans l'humilité toutes ses œuvres excellentes, de crainte que la boursoufflure de l'orgueil ne les réduise à rien devant les regards du juge invisible.

Comme il en est beaucoup qui me sont égaux en inexpérience, et qui, ne sachant point s'apprécier eux-mêmes, aspirent à enseigner ce qu'ils n'ont point appris; comme il en existe un grand nombre qui jugent d'autant moins lourd le poids de l'épiscopat qu'ils sont plus profondément ignorants de la nature de cette charge, que ceux-là trouvent une réprimande dès au commencement de ce livre afin que les ignorants et les téméraires qui osent ambitionner la plus haute chaire de l'enseignement, soient, à l'ouverture même de notre discours, rejetés loin des audacieuses prétentions de leur empressement.

CHAPITRE I

Que les ignorants n'aient point l'audace d'ambitionner l'épiscopat.

On ne doit pas avoir la hardiesse d'enseigner une science quelconque sans préalablement s'en être rendu maître par une étude approfondie. Avec quelle témérité l'enseigne-

¹ Traduit par l'abbé Joseph Bouter, oblat bénédictin

Abbaye de Maredsous

1928

ement pastoral est donc assumé par les ignorants, puisque la direction des âmes est science des sciences !

Qui donc ignore que les plaies des âmes sont plus difficiles à connaître que celles des viscères ? Pourtant, il arrive souvent que des gens qui n'ont d'aucune manière étudié les règles de la spiritualité ne craignent point de se poser en médecins de l'âme, alors que ceux-là qui ignorent la vertu des remèdes rougissent de passer pour médecins du corps. Mais parce que Dieu a permis que la plus haute puissance de notre temps témoigne de dispositions favorables à l'égard de la religion, il s'en rencontre beaucoup qui, dans la sainte Église, recherchent avidement la glorieuse de la dignité sous couleur de prétendre à la sublimité de la charge pastorale. Ils souhaitent de passer pour docteurs, ils ont l'ambition de dominer les autres et, suivant la parole de la Vérité, ils cherchent les salutations dans les places publiques, les premières places dans les festins, les premiers sièges dans les assemblées. (cf. Mt 23,6-7). Individus qui sont d'autant plus incapables de remplir dignement la charge du ministère pastoral assumé par eux, qu'ils sont davantage parvenus uniquement par orgueil à la chaire de l'humilité. En vérité, leur langue elle-même se brouille lorsque, dans l'exercice du magistère, elle enseigne autre chose que ce qu'elle a appris.

Le Seigneur a, par son prophète, manifesté son mécontentement contre eux quand il a dit : «Ils ont régné eux-mêmes, mais non de ma part; ils se sont établis chefs, et moi je ne les ai point connus.» (Mc 12,38-39) Ils règnent, en effet, par leur propre volonté, non par celle du souverain Maître, ceux qui, n'étant recommandés par aucune vertu, ni appelés par Dieu d'aucune manière, mais enflammés du feu de leur cupidité, ravissent bien plus qu'ils ne l'obtiennent la charge la plus haute de l'administration ecclésiastique. Ceux-là, le Juge qui voit le fond des cœurs les laisse parvenir : mais il les ignore; car ceux qu'il tolère, en permettant leur élévation, sans aucun doute le verdict de sa réprobation les lui rend inconnus. De là cette parole qu'il adresse à certains hommes venant à lui après avoir accompli même des miracles : «Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité, je ne sais qui vous êtes.» (Mt 7,23; Lc 13,27). L'ignorance des pasteurs est encore réprimandée par la voix de la Vérité quand il est dit par le prophète : «Les pasteurs eux-mêmes ont ignoré la science.» (Is 56,11). C'est eux, enfin, qu'à nouveau le Seigneur maudit en disant : «Les dépositaires de la loi ne m'ont point connu.» (Jer 2,8). D'une part, la Vérité se plaint donc d'être ignorée de ces pasteurs; et elle atteste d'autre part, qu'elle ne connaît point la prééminence de ceux qui l'ignorent. Car cela ne fait aucun doute ceux qui ignorent les choses du Seigneur sont ignorés du Seigneur, au témoignage de saint Paul qui déclare : «Si quelqu'un ignore, il sera ignoré.» (I Cor 14,38).

Apparemment, cette ignorance des pasteurs va souvent de pair avec les mérites des ouailles. Car, encore que ce soit le résultat de sa propre faute si le berger n'a pas la lumière de la science, il arrive néanmoins, par l'effet d'un jugement sévère, que, du fait de cette incapacité des pasteurs, ceux qui marchent à leur suite tombent à nouveau dans le péché. C'est bien là, en effet, ce que, dans l'Évangile, la Vérité déclare par elle-même : «Si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous les deux dans la fosse.» (Mt 15,14). C'est encore cela que le prophète annonce, non, certes, en forme de souhait, mais dans l'accomplissement de sa mission prophétique : «Que leurs yeux s'obscurcissent pour ne plus voir, (dit-il), et courbez à jamais leur dos.» (Ps 68,24). Les yeux représentent ici ceux qui, ayant été placés à la tête même de la dignité suprême, ont reçu mission de surveiller la route; et, d'autre part, ceux qui s'attachent étroitement à eux sont désignés par l'expression : leur dos. Aussi, que les yeux s'obscurcissent, et le dos fléchit; car dès que ceux-là qui conduisent viennent à perdre la lumière de la science, il est inévitable que ceux qui suivent se courbent sous le faix des péchés.

CHAPITRE 2

Ceux qui ne font point passer dans leur vie les vérités qu'ils ont apprises dans la méditation, ne doivent pas se charger des fonctions pastorales.

Il en est, d'autre part, qui font preuve d'un travail intelligent dans l'étude sérieuse des choses spirituelles; mais qui foulent aux pieds par leur vie les vérités que leur esprit

approfondit. Ils prêchent tout de go des choses qu'ils ont acquises non par la pratique mais par la seule réflexion; et ce que publient leurs paroles ils le démentent par leurs actes. D'où il s'en suit que, le pasteur allant par des voies périlleuses, son troupeau le suit vers l'abîme. Aussi, par son prophète, Dieu condamne-t-il la science méprisante de ces pasteurs en disant : «Quand vous-mêmes aviez bu une eau des plus limpides, vous troubliez le reste avec vos pieds; et mes brebis devaient paître ce que vos pieds avaient foulé, et boire ce que vos pieds avaient troublé.» (Ez 34,18-19 Les pasteurs, en effet, boivent l'eau la plus limpide quand, avec compétence, ils puisent directement aux sources de la vérité. Mais c'est troubler cette eau avec les pieds que de corrompre, en vivant mal, les fruits de la méditation des choses saintes. Et les brebis boivent effectivement l'eau qu'ont troublée les pieds de leurs pasteurs : parce que les sujets ne suivent point les paroles qu'ils entendent, mais copient seuls les exemples de dépravation qu'ils constatent. Ils ont soif des paroles; mais parce que celles-ci se trouvent être perverties par des actes, les fidèles, ainsi qu'à des sources corrompues, puisent du limon mêlé à leur breuvage. C'est pourquoi un prophète a écrit : «Les mauvais prêtres sont un piège destructeur pour mon peuple .» (Os 5,1). Et le Seigneur, par le même envoyé, dit encore de ces prêtres : «Ils sont devenus pour la maison d'Israël un scandale l'iniquité.» (Os 9,8)

Nul, en effet, ne fait plus de mal dans l'Église qu'un homme qui, se conduisant d'une manière indigne, a une renommée de sainteté ou occupe une charge sainte. Car personne n'ose dénoncer l'infamie d'un tel coupable; et c'est avec intensité que le crime s'étale en exemple, quand son auteur est honoré à raison du respect dû à la fonction qu'il occupe.

Comme de pareils indignes fuiraient le poids écrasant d'une telle faute si leur âme prêtait une attention anxieuse à cette sentence de la vérité : «Celui qui scandalisera un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou la meule qu'un âne tourne, et qu'on le précipitât au fond de la mer. » Or, «la meule que tourne un âne» désigne le labeur et les voies tortueuses de la vie mondaine; quant « au fond de la mer » il signifie la suprême damnation. Pour celui-là donc qui est descendu jusqu'à feindre la sainteté, ou qui, soit en paroles soit en exemples, est cause de la perte d'autrui, il aurait certes mieux valu qu'une vie licencieuse l'eût, sous l'habit séculier, enchaîné à la mort, plutôt que de le voir exhibé en modèle de péchés pour les autres, du fait des fonctions sacrées qu'il exerce. Car si du moins il se fût perdu seul, la torture de son enfer lui eût été moins grave !

CHAPITRE 3

De la lourde charge du ministère pastoral; et qu'il faut mépriser l'adversité et craindre la prospérité.

Nous avons annoncé brièvement que nous ferions voir combien est lourd le poids de la charge pastorale, afin de parer à ce que quiconque est inférieur à ces saintes fonctions, n'ait point la hardiesse d'en profaner l'exercice, et que, par la convoitise de cette dignité, il ne devienne pas un chef de perdition.

C'était la barrière que saintement posait l'apôtre Jacques quand il disait : «Mes frères, qu'il n'y en ait pas tant parmi vous qui s'érigent en docteurs.» (Jaques 3,1). Ainsi, le Médiateur même entre Dieu et les hommes, dont la science et la sagesse surpassent celles des esprits célestes, et qui avant les siècles règne dans les cieux, refusa-t-il d'être roi ici-bas. Il est écrit, en effet : «Sachant donc qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi, Jésus se retira de nouveau seul sur la montagne.» (Jn 6,15). Et pourtant, qui eût pu sans la moindre imperfection gouverner mieux les hommes, sinon celui qui aurait eu à conduire ceux qu'il avait lui-même créés ? Mais parce qu'il était venu dans la chair non seulement afin de nous racheter par sa mort mais pour nous instruire encore par sa vie, il ne voulut pas — donnant ainsi l'exemple à ses disciples — qu'on fit de lui un roi, mais il alla librement au gibet de la croix. Il repoussa la gloire du pouvoir souverain qui lui était offerte, et préféra la peine d'une mort infâme pour que ses membres apprissent nettement à fuir les faveurs du monde, à n'en point redouter les épouvantails, à aimer les adversités endurées à cause

de la vérité, et à s'écarter avec crainte de la prospérité : car souvent celle-ci souille le cœur par l'orgueil, tandis que la souffrance le purifie par la douleur. Au milieu des adversités l'âme s'élève; tandis qu'au sein de la prospérité elle s'abat au moment même où elle se dresse. Dans le succès l'homme s'oublie lui-même; mais dans l'épreuve il est contraint, même malgré lui, à faire un retour sur soi-même. Lorsque tout réussit, trop souvent les bonnes œuvres, même celles précédemment accomplies dépérissent, tandis que, quand on souffre, même les fautes du temps ancien s'expient. Car, la plupart du temps, à l'école du malheur est maintenu sous le joug du devoir un cœur qui, s'il avait atteint le faite du pouvoir, eût tourné à l'orgueil par la possession de la gloire. C'est ainsi que Saül qui, s'estimant indigne, avait d'abord fui la couronne, s'enfla de vanité sitôt qu'il eut en mains les rênes du royaume. En effet, désireux de se voir honoré en présence du peuple, il ne put supporter d'être publiquement repris, et il rompit dès lors avec celui qui l'avait oint comme roi. (cf. I Roi 13,7-15 et 15,34-35). De même David qui, dans presque toutes ses actions, avait mérité l'estime du Créateur, se lança-t-il dans le désordre du péché dès qu'il fut libéré du poids de l'affliction. Lui qui, dans son désir d'une femme, s'était montré lamentablement lâche, devint froidement farouche pour procurer la mort d'un homme; et ce prince qui, précédemment, avait su saintement épargner des méchants, en vint jusqu'à conspirer, sans un moment d'hésitation, le massacre des justes : puisque lui, qui s'était refusé à frapper son persécuteur lorsqu'il le tenait en son pouvoir, fit périr un soldat dévoué, au détriment d'une armée épuisée. (voir II Roi 11,14-22). Cette faute aurait sans doute fait retrancher David du nombre des élus, si les châtements ne lui eussent procuré l'occasion d'être pardonné.

CHAPITRE 4

Que les occupations du ministère pastoral deviennent parfois l'occasion de la ruine d'une âme.

Il arrive souvent que le souci de la charge pastorale qu'on a reçue éparpille sur divers sujets l'activité de l'âme et l'on devient impuissant à y faire face isolément tant que, confusément, on les envisage dans l'ensemble. D'où ce prudent avis que donne un sage : «Mon fils, n'applique pas ton activité à une multitude de choses.» (Ec 11,10). Il est impossible, en effet, de recueillir ses idées au sujet d'une œuvre quelconque quand l'âme est partagée entre des pensées diverses. Si elle se répand au dehors par une préoccupation excessive, elle se départit de cette secrète réserve qui constituait sa force; elle devient agitée dans l'arrangement des choses extérieures et, uniquement ignorante de soi-même, elle est capable d'une foule de projets, mais ne se connaît plus. Car lorsque l'âme s'embarrasse plus que de raison dans les affaires du dehors, tout absorbée qu'elle est des détails de la route, elle en oublie le but vers lequel elle tendait. Étrangère à l'habitude de s'examiner elle-même, elle en arrive à ne plus s'apercevoir du tort personnel qu'elle se cause, et à ne plus se rendre compte de l'énormité de ses fautes. C'est ainsi qu'Ézéchias ne crut point se rendre coupable quand il fit visiter les magasins des aromates aux étrangers venus vers lui; et cependant, du fait de cet acte qu'il avait estimé pouvoir légitimement se permettre, le roi éprouva, sous forme de condamnation de sa descendance, la colère du souverain juge. (cf. 4 Roi 20,12-20 et Is 39).

Quand des projets nombreux surgissent et parviennent à exécution, il arrive souvent qu'au temps où le peuple applaudit à leur réalisation, l'âme de celui qui les a formés s'enfle de vanité et attire sur elle-même la pleine mesure de la colère du divin juge, encore qu'extérieurement rien n'apparaisse mauvais dans sa conduite. C'est en effet dans la conscience que siège le juge, et la sentence est d'ordre intime aussi. Lors donc qu'en notre cœur nous tombons dans le péché, le mal ainsi commis par nous peut rester inconnu des hommes : n'empêche que nous offensons Dieu sous les yeux mêmes de notre juge.

En effet, le roi de Babylone ne se rendit pas coupable d'orgueil au moment seulement où il en vint aux discours vaniteux, puisqu'avant de s'être élevé en paroles il entendit tomber de la bouche du prophète la sentence de la réprobation. D'autre part, il avait déjà lavé la faute d'orgueil perpétrée jadis, ce même roi qui, ayant reconnu avoir offensé le Dieu tout-puissant, l'annonça aux nations qui étaient ses sujettes. Mais ensuite, enivré du

triomphe de sa puissance, il vint un jour, où, se félicitant d'avoir fait de grandes choses, Nabuchodonosor s'éleva en lui-même au-dessus de tout et s'écria encore gonflé d'orgueil : «N'est-ce pas là Babylone la grande, que moi j'ai bâtie comme résidence royale par la puissance de ma force et pour la gloire de ma majesté ?» (Dn 4,27). Il n'est pas douteux que ces paroles amenèrent ouvertement sur lui la vindicte de la divine colère qu'avait allumée son secret orgueil. Car l'inflexible juge lut d'abord invisiblement la faute qu'il reprit ensuite en la corrigeant publiquement. À cause d'elle il changea (le roi de Babylone) en une bête sans raison; il le chassa loin de la société des hommes; il l'assimila, en lui changeant l'esprit, aux animaux des champs : afin que par un arrêt, sévère sans doute, mais juste, cet homme qui s'était estimé grand au delà de l'humanité entière, perdit jusqu'à sa dignité d'homme.

En exposant ces choses, notre intention n'est pas de blâmer l'autorité prise en elle-même; nous prémunissons seulement la faiblesse du cœur humain contre le désir qu'il en a, afin que ceux qui manquent des qualités nécessaires n'aient point l'audace de s'emparer de la plus haute charge du ministère pour que ceux-là aussi qui chancellent en étant dans la plaine ne mettent point le pied dans un précipice.

CHAPITRE 5

De ceux qui pourraient, par l'exemple de leurs vertus, se rendre utiles dans la charge épiscopale, mais qui s'en éloignent par souci de leur tranquillité personnelle.

On rencontre, en effet, et en assez grand nombre, des hommes comblés par Dieu des qualités vertueuses les plus rares, et enrichis par lui des plus beaux dons, en vue du bien du prochain. Ils sont purs par amour de la chasteté; robustes de la force que donne l'abstinence; nourris à la table de la doctrine; humbles dans la longanimité de la patience; nobles par la puissance de l'autorité; bienveillants par amour de la miséricorde; inflexibles de la sévérité même de la justice. Si ces hommes refusent de recevoir l'épiscopat après y avoir été appelés, ils se privent ordinairement eux-mêmes des dons qu'ils reçurent non point pour eux tout seuls mais encore pour les autres. En ne pensant qu'à leur propre avantage sans songer à celui d'autrui, ils se dépouillent de ces biens mêmes dont ils souhaitent jouir en égoïstes. De là cette parole que la vérité même adresse à ses disciples : «Une ville située au sommet d'une montagne ne peut être cachée; et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier, pour qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.» (Mt 5,14-15). De là cette interrogation faite par le Seigneur à Pierre : «Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?» Et dès que Pierre eut répondu au Maître qu'il l'aimait, il entendit ces mots : «Puisque tu m'aimes, pais mes brebis.» (Jn 21,15-17). Si donc c'est une marque d'amour que de remplir la fonction de pasteur, quiconque possédant les vertus nécessaires refuse de paître le troupeau de Dieu, donne une preuve manifeste qu'il n'aime point le souverain Pasteur. C'est pourquoi saint Paul dit : «Si le Christ est mort pour tous, tous donc sont morts. Et s'il est mort pour tous, c'est afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux.» (II Cor 5,15). De là encore cette prescription de Moïse que le frère survivant prît en mariage la femme de son frère décédé sans enfants, et engendrât des fils portant le nom de son frère. Que s'il se refusait à prendre sa belle-sœur, l'ordre était que celle-ci lui crachât au visage, qu'un proche lui déchaussât un pied, et que sa demeure fût appelée maison du déchaussé. (voir : Dt 25,5-10).² Or notre frère défunt c'est celui qui, apparaissant après sa glorieuse résurrection, prononça ces paroles : «Allez, dites à mes frères.» (Mt 28,10). Il est, pour ainsi dire, décédé sans enfants, parce qu'il n'a pas complété encore le nombre de ses élus. D'autre

² Cette loi antérieure à Moïse qui lui ôta son caractère obligatoire (Gen 38,8); est appelée loi du lévirat (du latin Levir = beau-frère). Elle avait pour but de prévenir l'extinction des familles. En effet, le fils premier-né d'un tel mariage était considéré comme appartenant au défunt. Par la suite, la coutume étendit la loi du lévirat aux parents du défunt (voir Ruth 4) Cf. Mt 22,24.

part, le frère survivant a l'ordre de recevoir son épouse : car il est incontestablement juste que la charge de la sainte Église soit imposée à celui qui est le mieux à même de la bien administrer. Encore la femme crache au visage de celui qui refuse; car quand la sainte Église reproche leurs qualités à ceux qui n'ont aucun souci de mettre au service d'autrui les dons qu'ils ont reçus, elle fait comme le geste de leur lancer un crachat à la face. Enfin, on ôte un de ses souliers à cet homme afin que sa demeure soit appelée maison du déchaussé. Il est écrit, effectivement : «Ayez les sandales aux pieds, prêts à annoncer l'Évangile de paix.» (Eph 6,15). Si donc nous avons souci du prochain comme de nous-mêmes, alors nous protégeons nos deux pieds par le secours de la chaussure. Mais celui qui, voyant sa seule utilité, ne fait nul cas de celle du prochain, a, pour ainsi dire, honteusement perdu l'un de ses souliers.

Il s'en trouve donc, nous l'avons dit, qui, doués de hautes qualités et brûlant du désir de mener seulement la vie contemplative, refusent de se prêter par la prédication au service du prochain. Ils affectionnent le calme de la solitude, et recherchent l'isolement de la méditation. Si on juge leur conduite avec sévérité, on les estimera assurément condamnables à proportion des services qu'ils eussent pu rendre en se produisant au dehors. Et en effet, au nom de quel principe, celui qui eût pu briller d'un éclat salutaire pour autrui préfère-t-il sa retraite à l'intérêt du prochain, alors que le Fils unique du Dieu souverain est venu Lui-même du sein de son Père jusqu'à notre bas-monde pour être le serviteur de tous ?

CHAPITRE 6

Que ceux qui, par humilité, refusent l'épiscopat, se montrent véritablement humbles en ne résistant pas aux décisions divines.

Il est aussi des hommes qui reculent devant cette charge par pure humilité : de crainte qu'on ne les choisisse de préférence à d'autres auxquels ils s'estiment inférieurs. Et certes leur humilité, à la condition qu'elle soit ceinte par ailleurs de la couronne des autres vertus, se trouve être alors vraie aux yeux de Dieu si elle ne s'entête pas à repousser ce que légitimement on leur veut imposer. Celui-là, en effet, n'est pas réellement humble qui voit bien que la décision de la volonté souveraine lui fait un devoir du gouvernement, et qui cependant le dédaigne. Au contraire, l'homme soumis aux dispositions divines, dont l'âme, exempte du vice de l'entêtement, est prévenue par ailleurs des dons grâce auxquels elle peut devenir utile au prochain, doit refuser d'abord de toutes ses forces, mais se soumettre à regret dès lors qu'on lui impose l'épiscopat.

CHAPITRE 7

Que d'aucuns, quelquefois, désirent de façon louable le ministère de la prédication; et que d'aucuns, pour d'aussi bons motifs, sont engagés malgré eux dans cette voie.

Encore qu'il se rencontre parfois des hommes qui, pour le bon motif, souhaitent le ministère de la prédication, on en trouve d'autres qui, pour des raisons aussi louables, sont malgré eux poussés à l'exercer. C'est ce qui apparaît très clairement si nous examinons l'attitude de ces deux prophètes dont l'un s'offrit de son propre mouvement pour être envoyé prêcher, et dont le second, avec terreur, refusa d'aller de l'avant. Isaïe, en effet, se présenta de lui-même au Seigneur cherchant un envoyé et lui dit : «Me voici, envoyez-moi.» (Is 5,8). Jérémie, lui, est délégué directement par Dieu; et voici que, très humblement il résiste, afin d'esquiver cette mission : «Ah Seigneur Dieu, je ne sais point parler, car je suis un enfant.» (Jer 1,6). À ne juger que du dehors, voilà, proférées par deux hommes, des paroles bien différentes et pourtant elles procèdent d'un même esprit d'amour. Le précepte de la charité est double, en effet, et embrasse l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Désireux

de venir au secours du prochain par l'exercice de la vie active, Isaïe sollicite la mission de prédicateur tandis que Jérémie, souhaitant ardemment de s'unir à l'amour de son Créateur par la pure vie contemplative, s'excuse et tente d'échapper au ministère de la parole. Et donc, ce que le premier réclama pour un motif louable, le second en eut la terreur pour une non moins bonne raison. Jérémie redoutait de perdre, en parlant, les avantages de la contemplation silencieuse; Isaïe avait peur, en demeurant muet, de se rendre responsable de l'échec d'une œuvre de zèle. Mais ce qu'il faut noter avec un très grand soin dans cette double attitude, c'est que celui qui se récusa ne résista pas jusqu'au bout; et que celui qui désira être envoyé se vit préalablement purifié par un charbon pris sur l'autel. Ceci pour que nul n'ait l'audace d'entrer sans être purifié dans le saint ministère; ni que celui non plus qu'a élu la grâce divine fasse orgueilleusement de l'opposition sous prétexte d'humilité. Maintenant, comme il est fort difficile de pouvoir reconnaître soi-même si l'on est purifié, le parti le plus sûr est de décliner l'office de la prédication. Et cependant, comme on l'a dit plus haut, il ne faut pas obstinément s'y dérober alors qu'il est bien clair que la divine volonté est que l'on reçoive cette charge. C'est cette double façon d'agir que sut allier merveilleusement Moïse quand il ne consentit point tout d'abord à être chef d'une aussi grande multitude, et quand, dans la suite, il céda par obéissance. (cf. Ex 3 et 4). Effectivement, il eût peut-être fait montre de superbe s'il avait précipitamment accepté le commandement d'un peuple innombrable; et en revanche, il n'aurait pas été moins orgueilleux s'il s'était dérobé à l'ordre du Créateur. Humble et soumis de part et d'autre, il refusa, en s'appréciant lui-même, de prendre le gouvernement du peuple; et pourtant il y consentit en présumant de la puissance de Celui qui lui commandait. Que donc les téméraires concluent, oui, qu'ils concluent de là quelle faute énorme ils commettent en ne redoutant pas d'être, par ambition personnelle, élevés au-dessus des autres, alors que de saints personnages ont redouté, même quand Dieu l'ordonnait, d'assumer la conduite des foules. Exhorté par Dieu, Moïse s'alarme et une quelconque non-valeur soupire d'être investie de la pénible tâche de la dignité pastorale ! Un individu, déjà prostré à terre sous son propre fardeau, présente ses épaules afin d'être écrasé par ceux d'autrui ! Il est incapable de porter ses responsabilités personnelles, et il accroît sa propre charge !

CHAPITRE 8

De ceux qui ambitionnent de gouverner et qui détournent, en faveur de leur convoitise, le texte apostolique.

Généralement ceux qui briguent la charge pastorale usurpent, pour le besoin de leur passion, le texte de l'épître de l'Apôtre où il est dit : «Si quelqu'un aspire à un épiscopat, il désire une œuvre excellente». Pourtant, tout en louant ce désir, saint Paul immédiatement change en peur ce qu'il a louangé en ajoutant aussitôt : «Il faut donc que l'évêque soit irréprochable.» (I Tim 3,1-2). Et en faisant, sans transition, l'énumération des vertus nécessaires, l'Apôtre montre clairement en quoi doit consister cette conduite irrépréhensible de l'évêque. Il approuve donc le désir, et en détourne avec terreur par l'obligation que celui-ci entraîne, comme s'il disait ouvertement : «Je loue ce que vous recherchez; mais connaissez d'abord ce que vous désirez, de crainte qu'en négligeant de prendre votre propre mesure, votre faute apparaisse d'autant plus répugnante qu'elle est plus impatiente de s'étaler au sommet de la dignité sacerdotale». Ainsi ce maître ouvrier dans l'art de gouverner pousse en avant par ses applaudissements, et ramène en arrière au moyen de la crainte, pour, simultanément, briser l'orgueil chez ses auditeurs par le tableau d'une vie absolument sans reproche, et les amener à cette conduite irréprochable par les louanges dont il couvre la dignité convoitée. Encore faut-il faire remarquer que ces paroles furent prononcées à une époque où quiconque présidait aux communautés chrétiennes était conduit le premier aux tortures du martyr. Il était donc louable de souhaiter alors un épiscopat dont le titulaire était indubitablement voué à endurer des supplices cruels. Voilà pourquoi la charge apostolique se trouve désignée par cette expression d'œuvre excellente quand il est dit : «Si quelqu'un aspire à un épiscopat il désire une œuvre excellente.» Il témoigne donc contre lui-même qu'il «n'aspire point à l'épiscopat» celui qui ne recherche pas cet office «d'une œuvre

excellente», mais vise la gloriole de la dignité. Et véritablement, celui qui, soupirant après l'épiscopat, se repaît en ses secrètes pensées de l'assujettissement d'autrui, se réjouit de sa propre louange, gonfle son cœur de considération, et ne se tient pas de joie à la perspective de regorger d'une abondance de biens, un tel homme, dis-je, non seulement n'a aucune affection pour cet office sacré, mais n'en a pas la plus petite idée. C'est donc pour lui la recherche du lucre du siècle, sous le couvert d'une dignité grâce à laquelle eût dû être ruinée la cupidité du monde. Et quand une âme, convoitant un office qui suppose la perfection de l'humilité, ne pense de la sorte qu'à s'enfler d'orgueil, elle renie au dedans ce qu'extérieurement elle désire.

CHAPITRE 9

Que l'esprit de ceux-là qui ambitionnent l'épiscopat se flatte très souvent d'une illusoire promesse de bonnes œuvres.

Mais il arrive souvent que ceux qui briguent la charge de la dignité pastorale ont aussi dans l'esprit quelques projets de bonnes œuvres. Dès lors, quoiqu'ils envient l'épiscopat dans une intention ambitieuse, ils jugent cependant qu'ils réaliseront un grand bien. Or il arrive que le côté extérieur du projet fait illusion à leur esprit, et que la bonne intention reste ensevelie dans l'oubli. Bien des fois, en effet, l'âme se ment à elle-même en ce qui la concerne. Elle s'imagine aimer ce qu'elle n'aime pas dans une bonne œuvre, et n'y rien chercher de la gloire du monde qu'au contraire elle aime. Désireuse de dominer, une telle âme sait, pour cela, se faire souple tant qu'elle sollicite : parvenue, elle devient effrontée. Au temps, en effet, qu'elle vise le but, elle tremble de n'y point atteindre : à peine y est-elle arrivée, qu'elle estime que la situation obtenue enfin lui revenait de plein droit. Et sitôt a-t-elle commencé à jouir en mondaine de l'éminente dignité qu'elle a reçue, qu'avec empressement elle oublie toutes les pieuses pensées d'autrefois.

Puisque l'imagination conduit ainsi à l'abus, il est par là-même nécessaire de ramener le regard de notre âme sur nos actions passées. Que chacun examine donc, alors qu'il est simple fidèle, quels furent autrefois ses mobiles de conduite, et de suite il se rendra compte si, devenu hiérarque, il sera capable de réaliser le bien qu'il a le projet d'accomplir. Car il ne pourra jamais acquérir l'humilité après son élévation à la dignité pastorale celui qui n'a cessé, étant au dernier rang, de se gonfler d'orgueil. L'homme qui n'a appris qu'à soupirer après la flatterie quand celle-ci lui faisait défaut, ne saura point la fuir alors qu'on l'en accablera. Celui que n'ont pu contenter ses biens alors qu'il vivait seul, ne sera jamais capable de résister à l'avarice quand il aura en mains de quoi entretenir tout un peuple. Que donc chacun se reconnaisse lui-même d'après sa vie passée, afin qu'une préparation qui, au fond, n'est qu'un leurre, ne l'illusionne pas lui-même dans cette poursuite de l'épiscopat.

Encore arrive-t-il fréquemment que, dans le souci du ministère, se perde cette pratique des bonnes œuvres qui se maintenait au temps de la tranquillité. Car quand la mer est calme un novice même dirige convenablement un vaisseau tandis que quand l'onde est soulevée par les vagues de la tempête, même un pilote habile se trouble. Or l'épiscopat est-il pour l'âme autre chose qu'une tempête, au milieu de laquelle la barque du cœur est ballottée sans trêve par les bourrasques des projets, incessamment roulée d'un bord à l'autre, avec menace de se briser par de brusques écarts de parole ou d'action, comme sur autant d'écueils semés le long de la route ?

Au milieu de tout cela quelle règle de conduite adopter et suivre ? Une seule : que celui qui est vertueux n'accepte que contraint le gouvernement des âmes; et que celui auquel fait défaut la vertu ne s'en charge jamais, quand bien même on l'y forcerait. Si le premier refuse obstinément, qu'il prenne garde, en liant dans un mouchoir l'argent qu'il a reçu, d'être jugé sur cet enfouissement. (cf. Lc 19,20). Nouer l'argent dans un mouchoir c'est, en effet, ensevelir dans le repos d'une molle indolence les dons qu'on a reçus. Mais, au contraire, que le second, dans son appétit de gouverner, prenne garde à ne pas devenir, par l'étalage d'une mauvaise conduite, un obstacle pour ceux-là qui cherchent à gagner le ciel, ainsi que le furent ces pharisiens dont le Maître a ainsi parlé : «Ils n'entrent pas eux-mêmes

dans le royaume des cieux, et ils n'y laissent point entrer les autres.» (Mt 23,13). Un tel individu doit bien se dire en outre, qu'une fois élu, l'hierarque qui se charge de la conduite d'un peuple ressemble au médecin qui aborde un malade. Si donc les passions sont encore vivaces en son propre corps, par quelle présomption, lui qui porte une plaie en plein visage, s'offre-t-il impatiemment à guérir un blessé ?

CHAPITRE 10

Avec quelles dispositions on doit se présenter aux fonctions pastorales.

Il faut donc qu'un pasteur donne obligatoirement le bon exemple en toutes choses que mourant à toutes les passions de la chair il mène déjà une vie toute spirituelle et qu'ayant dit adieu aux avantages d'ici-bas, il ne redoute aucune adversité et ne désire que les biens intérieurs. Il faut que, concourant harmonieusement à la même œuvre, le corps ne soit point chez lui un obstacle par sa faiblesse, non plus que l'âme par sa raideur. Il est encore nécessaire que l'appétit des biens d'autrui ne le guide point, mais qu'au contraire il donne largement de ses propres ressources que mû par une tendre miséricorde il soit aisément incliné au pardon, sans cependant jamais descendre des hauteurs de la justice en excusant plus que de raison; qu'il ne se permette rien d'interdit, et pleure comme si elles étaient siennes les infractions d'autrui; qu'il compatisse en sincérité de cœur à la faiblesse des autres, et prenne sa joie dans les avantages du prochain comme dans une réussite personnelle; qu'en toute sa conduite il soit discrètement pour les autres un exemple tel, qu'au milieu d'eux, il n'ait, pas même dans son passé, une seule occasion de rougir; qu'il s'applique à vivre de manière à pouvoir aussi arroser, de l'eau vive de la doctrine, les cœurs desséchés de ses frères; enfin qu'il ait appris, par l'habitude et l'expérience de l'oraison, qu'il lui est possible d'obtenir de Dieu ce qu'il demandera car c'est à lui que, pratiquement et tout spécialement, s'adresse cette parole du Seigneur : «Tu n'auras pas fini de parler que je dirai me voici.» (Is 58,9)

Si, en effet, quelqu'un venait nous prier, par hasard, d'intercéder en sa faveur auprès d'un haut placé quelconque irrité contre lui, et par ailleurs ignoré de nous, immédiatement nous lui ferions cette réponse : Impossible à nous de faire cette démarche, car nous n'avons avec cet homme aucune relation d'amitié !

Si donc un homme n'ose pas se faire intercesseur près d'un autre homme dont il n'a rien à attendre, de quel front s'arrogé-t-il un rôle d'intercession pour le peuple auprès de Dieu, celui qui n'a pas su, par le mérite de sa vie, devenir l'habitué de la faveur céleste ? Encore : comment demandera-t-il grâce pour les autres, celui qui ne sait pas même si Dieu lui est favorable ? Une chose à redouter ici avec encore plus d'angoisse, c'est le cas où celui que l'on croit être à même d'apaiser la colère d'en-Haut, mérite personnellement de l'encourir par ses propres péchés. Tout le monde, en effet, sait manifestement que confier le rôle d'intercesseur à un antipathique, c'est provoquer à une rigueur plus grande l'esprit de la personne irritée.

Que celui donc qui est encore esclave des désirs de la terre prenne garde qu'en se délectant dans une situation de parade, il ne devienne pour ses sujets un fauteur de ruine en rendant plus ardente la colère du Juge sévère.

CHAPITRE 11

Des tares qui doivent éloigner des fonctions pastorales.

Que chacun s'examine donc soigneusement lui-même, et qu'il n'ait pas l'audace d'assumer la charge pastorale si le vice règne indignement en lui. Que celui-là que souille son propre crime ne prétende pas devenir intercesseur pour les péchés d'autrui. Voilà pourquoi la voix de Dieu dit à Moïse : Parle à Aaron et dis-lui : «Nul homme de ta race, dans toutes les générations, qui aura une difformité, n'offrira les pains (de proposition) au Seigneur son Dieu, et n'approchera pour les fonctions du ministère.» Et aussitôt vient l'énumé-

ration : S'il est aveugle ou boiteux, s'il a le nez petit, ou grand ou tordu; s'il a une fracture au pied ou à la main s'il est bossu, chassieux, s'il a une tache à l'œil, une gale continue, une dartre par tout le corps ou une descente.» (Lev 21,17-21).

L'homme aveugle, en effet, figure celui-là qui ignore la clarté de la contemplation céleste qui, oppressé par les ténèbres de la vie présente, ne sait pas quel doit être le but de ses actions, parce que, étant sans amour, il ne peut voir luire la lumière. Et c'est là ce que déclare prophétiquement Anne : «Dieu gardera les pas de ses saints, mais les impies se tairont dans les ténèbres.» (II Roi 2,9).

Le boiteux, c'est l'homme qui, à la vérité, voit le chemin qu'il doit suivre mais qui ne peut, à cause de la faiblesse de son âme, tenir parfaitement la voie de la vie qu'il découvre. Car tant qu'une habitude changeante n'est pas élevée jusqu'à cette pratique stable du devoir sur laquelle s'appuie le désir, les œuvres ne suivent point celui-ci d'un pas ferme. D'où l'exhortation de saint Paul : «Relevez donc vos mains languissantes et vos genoux défaillants; dirigez vos pas dans la voie droite, afin que ce qui est boiteux ne dévie pas, mais bien plutôt se raffermisse .

L'homme au nez trop court, c'est celui qui est incapable de suivre la règle de la discrétion. C'est à l'aide du nez qu'en effet nous discernons les parfums ainsi que les odeurs mauvaises. La discrétion, grâce à laquelle nous faisons choix des vertus et réprouvons les crimes, est donc à juste titre exprimée par le nez. Aussi l'Écriture dit-elle dans la louange qu'elle fait de l'Épouse : «Ton nez est comme la Tour du Liban» (Can 7,4) parce qu'en vérité la sainte Église observe attentivement, à l'aide de la discrétion, quelles épreuves naîtront pour elle des événements divers, et prévoit de loin les futures attaques des vices.

Mais il se rencontre des gens qui, afin de ne point passer pour stupides, s'égarent par un raffinement de subtilité en se plongeant plus que de raison dans d'incessantes recherches. Aussi l'Écriture mentionne-t-elle l'homme «au nez long ou tordu». Le nez long ou tordu est, en effet, le symbole d'une excessive subtilité dans la discrétion, laquelle, dépassant la saine mesure, fausse la rectitude de ses propres actions.

Le pied ou la main fracturés figurent l'homme qui est radicalement incapable de suivre la voie de Dieu, et qui se trouve entièrement vide de bonnes œuvres. Il n'accomplit même pas imparfaitement le bien à la façon du boiteux : il y est complètement étranger.

Quant au bossu, c'est l'image de l'individu qu'accable le fardeau des soucis terrestres au point que jamais il n'élève ses yeux vers le ciel, mais les tient rivés sur les seuls objets que l'on foule aux pieds sur la terre. Un tel homme, s'il entend parfois dire quelque chose de la béatitude de la patrie céleste, ne porte pas en haut le visage de son âme, tout alourdi qu'il est du poids d'une habitude perverse : car il ne peut redresser sa façon de penser, celui que tient courbé le commerce des affaires de ce monde. C'est de cette race de gens que le prophète dit : «Je suis courbé, abattu à l'excès.» (Ps 37,7). Et la Vérité a condamné elle-même leur péché en ces termes : «La semence tombée sur les épines, représente ceux qui, ayant entendu la parole, se laissent peu à peu étouffer par les soucis, les richesses et les plaisirs de la vie, et ils ne portent point de fruit.» (Lc 8,14).

Le chassieux, c'est celui dont l'intelligence s'élance au-devant de la vérité, mais demeure obscurcie par les œuvres charnelles. En effet, dans les yeux atteints de cette infirmité, les pupilles sont saines; mais les paupières débilitées enflent sous l'action de l'humeur qui en coule. Et dans ces pauvres yeux usés par une suppuration sans trêve, la vivacité même du regard est viciée. Ainsi rencontre-t-on des hommes dont la vie de débauche altère la raison. Ils pouvaient, grâce à leur intelligence, admirablement voir ce qui est bien mais ils demeurent aveugles par suite d'une vie tissée d'actes vicieux. Le chassieux est donc bien l'homme d'esprit naturellement pénétrant, mais dont la dépravation morale a obscurci le sens. C'est à son pareil que, dans l'Apocalypse, il est dit par un ange : «Oins tes yeux avec un collyre, afin que tu voies.» (Ap 3,18). Nous frottons, en effet, nos yeux d'un collyre lorsque, par le remède d'une vie de bonnes œuvres, nous aidons l'œil de notre entendement à distinguer la clarté de la véritable lumière.

L'homme qui a une taie sur l'œil, est celui que la prétention de sa science ou l'arrogance de sa justice aveugle, au point de ne plus lui laisser la vue de la lumière de vérité. Obnubilée, en effet, la pupille de l'œil perçoit encore la lumière affligée d'une taie, elle ne voit plus rien. De même est-il bien vrai que le jugement de la pensée humaine obtient la connaissance de la lumière secrète s'il sait se reconnaître insensé et coupable mais s'il

s'arroge personnellement l'éclat de la justice ou de la science, il se place lui-même en marge de la lumière de la connaissance surnaturelle et cette clarté de la véritable lumière lui devient d'autant plus impénétrable qu'il s'exalte davantage orgueilleusement lui-même dans son individu. Aussi est-il dit de ceux-là : «Se vantant d'être sages ils sont devenus fous.» (Rom 1,22).

L'homme infecté d'une gale permanente est celui qui, sans trêve, est dominé par la passion charnelle. Dans la gale, en effet, la chaleur brûlante des entrailles trouve en la peau son exutoire. Par quoi elle est l'exact symbole de la luxure. Si, en effet, la tentation de l'âme va jusqu'à la réalisation du désir, alors le feu intérieur (de la concupiscence) entre en effervescence jusqu'au point d'amener la gale de la peau; et le corps, par conséquent, devient extérieurement sa victime : car si la sensualité n'est pas matée tant qu'elle n'est que pensée mauvaise, elle pousse à l'action en maîtresse. C'est à la guérison de ce symbolique prurit de la peau que saint Paul donnait ses soins quand il disait : «Qu'aucune tentation ne vous survienne qui ne soit une tentation humaine,» (I Cor 10,13) comme s'il eût dit en langage non figuré : il est dans la nature de l'homme d'avoir à supporter la tentation en son cœur; mais, dans le combat et dans le labeur de la tentation, il est dans la condition du diable d'être vaincu.

Est affligé d'une dartre dans son corps, quiconque est, dans son âme, en proie à l'avarice : passion qui, si elle n'est pas étouffée en naissant, devient fatalement, et sans limites, envahissante. Or la dartre s'implante sur le corps sans douleur; et, s'étendant, elle flétrit la beauté des membres sans que la victime en souffre. Ainsi l'avarice ulcère l'âme de celui qu'elle possède, dans le temps même où elle le charme en quelque sorte. Cependant qu'elle inspire le désir de posséder, elle attise les haines. Mais elle ne blesse point de manière douloureuse : car à l'âme qu'elle brûle de son feu, elle promet l'abondance en échange de la faute. Hélas ! la beauté des membres est perdue car, du fait de cette passion, l'éclat des autres vertus se trouve aussi souillé. Elle contamine tout le corps; parce qu'elle ravage l'âme sous l'universalité des vices, ainsi que saint Paul l'atteste quand il dit : «C'est la racine de tous les maux que l'amour de l'argent.» (I Tim 6,10).

Par celui qui a une descente, il faut entendre l'homme qui ne se rend coupable d'aucune action honteuse, mais qui pourtant souffre sans scrupule en son âme de continuelles mauvaises pensées. Sans doute il ne se laisse pas entraîner jusqu'à quelque acte abominable; mais son âme, sans nulle résistance, se rassasie de la délectation du vice. Or donc, l'infirmité de la descente existe quand l'humeur des viscères s'écoule dans les organes virils qui, sans retard, enflent d'une manière affligeante et honteuse. Est donc atteint de cette infirmité, l'homme qui, par toutes ses pensées, s'écoulant dans la luxure, porte en son cœur un poids d'ignominie. Et bien qu'il ne fasse pas de choses mauvaises, il n'en est cependant pas libéré en son cœur. Il demeure impuissant à s'élever ouvertement à la pratique des bonnes œuvres, parce que son fardeau ignoble l'accable dans le secret.

Or il y a défense à quiconque est taré de l'un ou l'autre de ces vices de présenter les pains de proposition au Seigneur : de peur évidemment que ne soit impuissant à travailler à la destruction des péchés des autres celui que ses propres fautes ravagent.

Maintenant donc qu'en peu de mots nous avons exposé comment celui qui en est digne doit se présenter au ministère pastoral, et combien celui qui en est indigne doit redouter ce fardeau, venons à montrer de quelle façon doit vivre dans cette charge celui qui dignement y sera parvenu.

DEUXIÈME PARTIE

Quelle doit être la vie du vrai pasteur

CHAPITRE 1

De quelle manière doit se comporter dans le ministère pastoral lui-même, celui qui en a été légitimement investi.

La conduite du pasteur doit dominer d'autant celle de son peuple que la vie du berger est accoutumée d'être distante de celle du troupeau. Il est nécessaire, en effet, que celui, en comparaison de la valeur duquel le peuple est appelé troupeau, mette toute son attention à bien comprendre jusqu'à quel point il est lié par la nécessité de pratiquer la justice. Or il importe expressément que le pasteur soit pur dans ses pensées éminent dans sa conduite qu'il se distingue par sa discrétion qu'il soit pratique en ses paroles et d'une effective compassion pour chacune de ses brebis élevé en contemplation au-dessus de tous les fidèles uni par humilité avec ceux-là qui font le bien; et se dressant, par zèle de la justice, contre les vices des délinquants qu'il ne minimise point par souci du temporel sa sollicitude pour le spirituel; que dans sa préoccupation du spirituel il ne laisse cependant point de veiller au temporel.

Or ces sujets que nous avons effleurés en les énumérant brièvement, nous allons les traiter en y revenant un peu plus longuement.

CHAPITRE 2

Que le pasteur soit pur dans ses pensées.

Que toujours le pasteur soit pur dans ses pensées parce qu'il ne faut pas qu'aucune impureté salisse celui qui a reçu pour office de faire disparaître jusqu'aux traces de souillure des cœurs des autres; parce qu'il est indispensable aussi, que la main qui s'emploie à effacer les turpitudes, prenne un souci particulier d'être bien nette : de crainte qu'étant elle-même coutumière d'habitudes honteuses, et pleine de boue, elle n'infecte davantage les plaies diverses qu'elle touche. C'est pourquoi il est déclaré par un prophète : «Purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur.» (Is 52,2).

Ils portent en effet les vases du Seigneur ceux qui, en témoignage de leur conduite, reçoivent la mission de guider les âmes des autres vers les sanctuaires éternels. Qu'ils considèrent donc en eux-mêmes à quel degré de pureté doivent atteindre ceux-là qui, dans l'intime de leur responsabilité personnelle, portent des vases vivants au temple de l'éternité. Aussi fut-il prescrit, de la bouche de Dieu même, que «le rational du jugement» fût fixé à l'aide de rubans noués sur le cœur d'Aaron;³ parce que les pensées lascives ne doivent jamais posséder un cœur sacerdotal que seule la doctrine doit tenir enchaîné; parce qu'aussi, celui qui est donné en modèle aux autres doit sans cesse montrer, par la dignité de sa vie, quelle haute doctrine il porte dans le cœur, et ne point s'égarer en pensées malséantes ou dangereuses.

³ Le rational, ou, plus exactement, le pectoral (hébreu, hoschen qui veut dire ornement,) était une espèce de sachet carré et double, tisse d'étoffe précieuse brochée d'or, orné de douze gemme enchâssées dans l'or, et portant chacune gravé le non d'un des douze fils de Jacob. Le symbolisme de cet ornement était que le grand-prêtre devait porter les noms des fils d'Israël sur son cœur en perpétuel souvenir devant le Seigneur (cf. Ex 28,15).

Le rational s'appelait rational (ou pectoral) du logement parce qu'il portait en outre les symboles de l'infaillibilité les oracles de Dieu : l'Urim et le Thummim (c-à-d. lumière et perfection).

Dieu ajouta en outre expressément, que sur le rational fussent gravés les noms des douze patriarches. Porter toujours les noms des pères écrits sur le cœur, c'est, en effet, avoir sans cesse présente à l'esprit la vie des anciens. Or le prêtre marche sans reproche dès qu'il conserve incessamment devant ses yeux les exemples des pères qui l'ont précédé; dès qu'il garde sans trêve ses regards attachés sur les pas des saints, et réprime les pensées illicites, de crainte que la marche de ses actions ne tende à s'écarter hors de la droite ligne.

C'est à juste titre que le rational porte le nom de «rational du jugement», parce que le pasteur doit savoir discerner avec une attention scrupuleuse le bien et le mal, rechercher minutieusement quelles choses sont utiles, à qui elles peuvent être profitables, quand elles sont opportunes, ou comment en faire une adaptation; et prendre le plus grand souci de ne poursuivre en rien son avantage personnel, mais de compter pour ses intérêts propres les avantages de ses ouailles. Voilà pourquoi il est écrit à ce sujet : «Tu joindras au rational du jugement la doctrine et la vérité, et elles seront sur le cœur d'Aaron lorsqu'il se présentera devant le Seigneur; et ainsi Aaron portera constamment sur son cœur, devant le Seigneur, le jugement des fils d'Israël.» (Ex 28,30). Or, porter sur son cœur, en présence du Seigneur, le jugement des fils d'Israël, c'est, pour le prêtre, dirimer les discussions de son peuple uniquement selon la pensée du juge intérieur : en telle sorte que rien d'humain ne l'influence dans le jugement qu'il rend en qualité de représentant officiel de Dieu, ni qu'une animosité personnelle ne vienne rendre amer son zèle pour la répression. C'est encore de ne se point venger lui-même quand il s'élève contre les vices d'autrui, de manière à ce que, ni une secrète haine, ni une colère aveugle ne trouble la sérénité du jugement. Du reste, quand on pense à la crainte qu'inspire Celui qui gouverne par dessus toutes choses, je veux dire le juge intérieur, ce n'est qu'avec un tremblement indicible qu'on exerce l'autorité. Et, sans aucun doute, pareille crainte quand elle maintient humble l'âme du pasteur, la purifie. Elle empêche que la présomption d'esprit ne l'élève, ou que la délectation charnelle ne la souille, ou que l'importunité d'une pensée terrestre ne l'obscurcisse par la cupidité des choses d'ici-bas. Sans doute, ces tentations ne peuvent manquer de solliciter l'âme d'un pasteur; mais il est indispensable de les briser par une résistance immédiate, de crainte que le vice qui, par suggestion, essaie de séduire, n'enchaîne par la volupté de la délectation mauvaise car quand on tarde à repousser cette dernière loin de l'âme, elle tue par le tranchant mortel du consentement.

CHAPITRE 3

Que le pasteur soit éminent par sa conduite.

Que le pasteur soit remarquable dans sa conduite, afin d'être pour son peuple l'indicateur vivant du chemin de la vie; et que le troupeau qui suit sa voix et copie ses mœurs, progresse à son exemple bien mieux qu'à ses discours.

Celui-là, en effet, qui est rigoureusement tenu, en raison de sa charge, d'annoncer les plus hautes vérités se trouve placé dans une obligation aussi stricte de fournir les plus hauts exemples. Or la parole qui a pour recommandation la conduite du prédicateur trouve un accès facile dans le cœur des auditeurs car l'exemple donné par celui qui parle entraîne à accomplir ce que prescrit sa bouche. Aussi bien, la parole du prophète est là : «Monte sur une haute montagne, toi qui évangélises Sion.» (Is 40,9). C'est-à-dire : que toujours apparaisse loin des bas-fonds des préoccupations terrestres et se maintenant sur les sommets, celui qui répand la parole céleste; pour qu'il puisse entraîner ses fidèles vers le meilleur, avec d'autant plus de facilité que, grâce au mérite de sa vie, sa parole retentira de plus haut. C'est la raison pour laquelle dans la Loi on voit le prêtre recevoir, au cours dit sacrifice victimal, l'épaule droite mise à part,⁴ afin de bien marquer que sa conduite doit être non seulement bonne mais éminente. Et que ce n'est pas assez pour lui de vivre honnêtement au milieu des mauvais; mais qu'ainsi qu'il domine, par rang d'honneur, les bons fidèles, de

⁴ cf. Ex 29,2

même doit-il surpasser ces derniers par la sainteté de ses mœurs. L'ancienne Loi donnait encore au prêtre, pour sa subsistance, la poitrine avec l'épaule afin que de cette part du sacrifice qu'il lui était prescrit de prélever, le sacrificateur apprît ce qu'il devait immoler de son être au Seigneur. Que le pasteur ne se borne donc point à n'avoir que de droites pensées en son cœur; mais qu'en outre il invite, du coup d'épaule de l'exemple, les témoins de sa vie à monter vers les cimes. Qu'il ne convoite aucune des prospérités de la vie présente et ne redoute aucune de ses adversités. Que sous l'impression d'une terreur intime il ne soit que dédain pour les douceurs du monde; qu'il foule aux pieds, d'autre part, les terreurs de ce siècle en se rappelant le charme des intimes consolations. De là aussi vient la raison pour laquelle l'éphod était, par ordre de Dieu même, retenu sur chaque épaule par une bandelette : c'est afin que le prêtre soit défendu sans cesse, par l'ornement des vertus, contre l'adversité aussi bien que contre la prospérité. De sorte que, progressant, selon l'expression de saint Paul «par les armes offensives et défensives de la justice», (II Cor 6,7) et portant ses aspirations vers les seules réalités intérieures, il ne soit détourné vers aucune basse jouissance. Que la prospérité ne l'élève point; que les difficultés ne lui soient point à trouble; que les douceurs de la vie ne le charment pas jusqu'à la volupté, ni que ses adversités ne l'accablent point de découragement. Et qu'il fasse voir, en ne permettant à aucune passion de ravalier jamais les aspirations de son âme, jusqu'à quel haut degré il est revêtu, sur chacune de ses épaules, de la perfection de l'éphod.

C'est bien à juste titre qu'il fut prescrit de faire l'éphod d'or, d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate deux fois teinte, et de lin retors : afin que cet ornement publiât de quelle abondance de vertus doit resplendir l'évêque. En effet, l'or brille en premier sur le vêtement du prêtre, symbolisant qu'en lui l'intelligence de la sagesse doit tout particulièrement éclater. Resplendissant de la couleur du ciel, l'hyacinthe se mêle à l'or pour faire entendre au prêtre qu'à l'aide de tout ce que son intelligence lui découvre, il ne doit point briguer les applaudissements du monde, mais s'élever à l'affection des choses célestes : de peur qu'en se laissant imprudemment prendre à ses propres louanges, il n'en arrive à perdre jusqu'à la claire vue même de la vérité.

La pourpre se trouve unie à l'or et à l'hyacinthe afin de bien montrer qu'un cœur sacerdotal qui met son espérance dans les sublimes réalités qu'il prêche, réprime au-dedans de lui-même jusqu'aux suggestions des vices, et, pour ainsi parler, s'oppose à eux d'autorité souveraine; parce qu'il a sans cesse devant les yeux la noblesse de sa renaissance baptismale, et revendique par sa vie son droit au céleste royaume. C'est de cette noblesse que l'Esprit a dit par saint Pierre : «Mais vous, vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal.» (I Pi 2,9). D'un autre côté, nous sommes affermis par la parole de saint Jean dans cette autorité par laquelle nous maintenons les vices sous le joug : «Mais à tous ceux qui l'ont reçu, le Verbe leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu.» (Jn 1,12). C'est la sublimité de cette puissance qu'a en vue le psalmiste lorsqu'il s'écrie : «Mais pour moi, ô Dieu, tes amis sont devenus extrêmement honorables, leur empire s'est extraordinairement fortifié.» (Ps 138,17). L'âme des saints, en effet, est principalement emportée vers les cimes au temps où on les voit extérieurement plongés dans l'abjection.

L'écarlate deux fois teinte est brochée avec l'or, l'hyacinthe et la pourpre, pour marquer que, devant les yeux du juge de l'âme, toutes les bonnes actions des vertus doivent resplendir de charité; et qu'en la présence de Celui qui voit ce qui est caché, tout ce qui brille devant les hommes doit brûler du feu de la charité intérieure : de cette charité qui, parce qu'elle a en même temps pour objet Dieu et le prochain, resplendit comme d'une double teinte. Et donc, celui-là qui soupire après la vue du Créateur, mais d'une manière telle qu'il se désintéresse totalement du prochain; ou qui, se souciant d'avoir soin du prochain, décline dans l'amour de Dieu, celui-là ne peut pas avoir, dans l'ornement de l'éphod, l'écarlate deux fois teinte, parce qu'il laisse de côté l'un des deux objets de l'amour.

Même quand l'âme se propose d'obéir au double précepte de l'amour, il reste encore à mortifier la chair par l'abstinence. Voilà pourquoi à l'écarlate deux fois teinte vient s'ajouter le lin retors. Dans sa brillante beauté le lin provient, en effet, de la terre. Et que désigne ici le lin, sinon la chasteté resplendissant de blancheur dans la décence de la pureté du corps ?

D'autre part c'est le lin retors qui contribue à la magnificence de l'éphod parce que la chasteté n'atteint à la parfaite blancheur de la pureté que dans le temps où la chair a été

mortifiée par l'abstinence. Lors donc qu'au reste des vertus vient s'ajouter le mérite d'une chair macérée, le lin retors resplendit de blancheur dans la beauté colorée de l'éphod.

CHAPITRE 4

Que le pasteur se distingue par sa discrétion et soit pratique en ses paroles.

Que le pasteur se distingue par sa discrétion et soit pratique en ses discours, de manière à ne point laisser échapper ce qu'il y aurait lieu de passer sous silence; et de façon aussi à ne pas taire ce qu'il serait besoin de dire. Car autant l'imprudent bavardage peut induire en erreur, autant l'intempestif silence laisse croupir dans l'ignorance ceux qui étaient susceptibles d'être instruits.

Fréquemment, en effet, d'imprévoyants pasteurs redoutant de perdre la faveur humaine n'osent pas librement prêcher la franche doctrine et, selon la parole de la Vérité, s'emploient à la garde de leur troupeau non point avec le dévouement des bergers, mais à la façon des mercenaires : car en se réfugiant ainsi qu'ils font dans le silence, ils s'enfuient à l'approche du loup. Ce sont eux, véritablement, que le Seigneur accuse quand il les qualifie par le prophète de «chiens muets qui ne peuvent pas aboyer.» (Is 56,99). Et, se plaignant de nouveau, il ajoute : «Vous n'êtes pas montés aux brèches, vous n'avez pas élevé muraille autour de la maison d'Israël, pour tenir ferme dans la bataille, au jour du Seigneur.» (Ez 13,5). Or «monter aux brèches», c'est parler librement contre les puissances de ce siècle pour la défense du troupeau; et «tenir ferme dans la bataille au jour du Seigneur», c'est, par amour de la justice, résister aux assauts des mauvais.

Avoir peur de s'exprimer en toute franchise qu'est-ce, en effet, pour un pasteur sinon, en se taisant, abandonner son poste ? Mais s'il s'expose lui-même pour la défense de son troupeau il élève, face aux ennemis, «une muraille autour de la maison d'Israël.» C'est du pasteur abandonnant son peuple qu'il est encore écrit : «Tes pasteurs ont eu pour toi des visions vaines et folles ils ne t'ont point dévoilé ton iniquité afin de te provoquer au repentir.» (Lam 2,14). Or, dans la sainte Écriture, les prophètes sont quelquefois appelés des docteurs : lesquels en dénonçant comme fugitifs les biens présents révèlent ceux à venir. La divine parole les accuse d'avoir eu des visions vaines, parce qu'en ayant peur de blâmer les péchés ils flattent vainement les pécheurs d'une promesse de sécurité. Et jamais ils ne dévoilent l'iniquité des coupables parce qu'ils s'abstiennent de toute parole de reproche. Or la parole de réprimande est une clef qui ouvre : parce qu'en reprenant elle met au jour une faute qu'ignore souvent celui-là même qui l'a commise. C'est pourquoi saint Paul dit : «Que l'évêque soit en état d'exhorter selon la saine doctrine, et de réfuter ceux qui le contredisent.» (Tite 1,9). De là encore ces paroles de Malachie : «Les lèvres du prêtre gardent la science, et de sa bouche on demande l'enseignement, parce qu'il est l'ange du Seigneur des armées.» (Mal 2,7). De là cet avertissement que le Seigneur donne par Isaïe, quand il déclare : «Crie à plein gosier, ne te retiens pas fais retentir ta voix comme la trompette .» (Is 58,1). Effectivement, quiconque accède au sacerdoce assume l'office de héraut, avec la charge personnelle de marcher, en criant à pleine gorge, devant la venue du juge qui suit de près dans un terrible appareil. Si donc un prêtre néglige de prêcher, héraut sans voix quel cri poussera-t-il ?

Encore. La raison pour laquelle l'Esprit saint reposa sous la forme de langues sur les premiers pasteurs c'est, évidemment, parce qu'il fait aussitôt prédicateurs de son nom ceux qu'il a remplis de ses dons. Le même ordre est donné à Moïse pour que le grand-prêtre entrant dans le tabernacle ait à son vêtement une bordure de petites sonnettes, afin de produire un bruit de prédication et de ne point provoquer par son silence l'arrêt du divin juge. Il est écrit en effet : «On entendra le son des clochettes quand le prêtre entrera dans le sanctuaire devant le Seigneur, et quand il en sortira, et il ne mourra point.» (cf. Ex 38,33-35) Effectivement, le prêtre qui entre et qui sort est comme mort si l'on n'entend venir de lui aucune parole : car s'il s'avance sans le bruit de la prédication il excite contre lui la colère du juge caché .

Or c'est fort justement que les clochettes sont indiquées comme étant attachées aux vêtements du grand-prêtre. Car que devons-nous entendre par vêtements du grand-

prêtre sinon les œuvres de justice ? C'est le prophète qui l'atteste quand il déclare : «Que tes prêtres soient revêtus de justice.» (Ps 131,9). Et donc, les clochettes sont attachées aux vêtements du prêtre pour montrer que ses œuvres bonnes doivent, d'accord avec le bruit de sa langue, indiquer à haute voix le chemin de la vie. Mais lorsque le pasteur se dispose à prendre la parole, qu'il considère bien avec quel grand souci de précaution il devra parler : de crainte qu'en se laissant désordonnément entraîner au flot de son discours, les cœurs des auditeurs ne soient atteints des traits d'une parole qui s'égare; et qu'en voulant se faire passer pour sage, le pasteur n'en arrive à rompre imprudemment le lien de la concorde. Et c'est pourquoi la Vérité proclame : «Gardez bien le sel en vous, et soyez en paix les uns avec les autres.» (Mc 9,49). Or, par le mot «sel», c'est la sagesse du langage qui est visée. Celui-là donc qui s'efforce de parler prudemment, doit avoir la très grande préoccupation que l'union de ses auditeurs ne soit nullement troublée du fait de son discours. De là ce mot de saint Paul : «Il ne faut pas s'élever plus qu'il ne convient, mais avoir des sentiments de juste modestie.» (Rom 12,3).

C'est encore pour la même raison que, suivant l'ordre exprimé par Dieu, des grenades se mêlaient aux clochettes au bas de la robe du grand-prêtre. Que signifient, en effet, ces grenades, sinon l'unité de la foi ? Car de même que, dans la grenade, des grains nombreux se trouvent renfermés intérieurement sous l'enveloppe d'une écorce unique, ainsi l'unité de la foi recouvre les peuples innombrables qui composent la sainte Église, et que distingue, au-dedans, la disparité des mérites. C'est donc afin que le pasteur ne s'aventure pas à parler sans préparation que la Vérité dit hautement, et par elle-même, à ses disciples ces mots que déjà nous avons rapportés : «Gardez bien le sel en vous, et soyez en paix les uns avec les autres.» Comme si Dieu avait dit figurativement à l'occasion du vêtement du grand-prêtre : «mêlez des grenades aux clochettes : afin qu'en vos paroles vous sauvegardiez avec un soin jaloux l'unité de la foi.»

Les pasteurs doivent aussi prendre garde avec une scrupuleuse attention non seulement à ce que des paroles erronées ne sortent, en aucune façon, de leur bouche, mais encore à ce que la vraie doctrine ne soit pas enseignée par eux avec prolixité et sans ordre logique. Car il advient souvent que l'efficacité des paroles se réduit à rien quand elle est comme pulvérisée devant les cœurs des auditeurs par l'imprudente importunité du verbiage. Et cette inutile abondance de paroles qui ne sait pas s'accommoder aux auditeurs pour le bien de leur avancement, rend coupable celui qui s'y laisse aller. Aussi, est-ce justement qu'il est dit par Moïse : «L'homme qui a un flux de semence sera impur.» (Lev 15,2). En effet, la qualité des paroles qu'ils reçoivent est, pour l'intelligence des auditeurs, la semence des pensées qui en résulteront parce qu'une fois que la parole a été saisie par l'intermédiaire de l'oreille, la pensée prend corps dans l'esprit. De là le sobriquet de «sèmeur de paroles» que reçut, de la part des sages de ce monde, le Prédicateur par excellence, (saint Paul). Et donc, celui qui a un flux de semence est qualifié d'impur, parce qu'esclave du verbiage il s'en souille lui-même alors qu'en s'exprimant selon la bonne règle, il eût pu faire naître un fruit de sages pensées dans les cœurs de ses auditeurs, tandis qu'au contraire il se perd, l'imprudent, en un flot de paroles, et répand la semence non pour donner la vie mais pour se souiller. Aussi saint Paul exhortant son disciple sur la nécessité de la prédication et lui disant : «Je t'adjure devant Dieu et devant le Christ Jésus, qui doit juger les vivants et les morts par son apparition et son règne, prêche la parole, insiste à temps et à contretemps,» (II Tim 4,1) a-t-il employé d'abord l'expression à *temps* avant de prononcer le mot «à contretemps» : parce que, dans l'esprit de l'auditoire, l'importunité se ruine elle-même du fait de la banalité qui lui est propre, si elle ne sait revêtir un caractère d'opportunité.

CHAPITRE 5

Que le pasteur ait compassion de chacune de ses brebis en particulier, et qu'il soit élevé en contemplation au-dessus de tous les fidèles.

Que le pasteur ait compassion de chacune de ses brebis en particulier, et qu'il soit élevé en contemplation au-dessus de tous les fidèles; afin qu'avec des entrailles de miséricorde il prenne sur lui l'infirmité des autres, et que, par la sublimité de la contemplation, il s'élève au-dessus de lui-même dans un désir ardent des réalités invisibles. De telle façon qu'en poursuivant les choses célestes il ne fasse point abstraction des nécessités du prochain, et qu'il ne perde pas non plus le goût des hauteurs en condescendant aux besoins matériels de ses frères. Voilà pourquoi saint Paul ravi en paradis et pénétrant les secrets du troisième ciel, (cf. II Cor 12,2) rabaisse son esprit jusqu'au lit conjugal; et, tout extatique qu'il ait été dans cette contemplation de l'invisible, il enseigne aux époux la conduite qu'ils ont le devoir de garder dans leurs rapports intimes quand il écrit (aux Corinthiens) : «Pour éviter toute impudicité que chacun ait sa femme, et que chaque femme ait son mari. Que le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit, et que la femme agisse de même envers son mari. » (I Cor 7,2) Et peu après : «Ne vous soustrayez pas l'un à l'autre sinon d'un commun accord, et pour un temps, afin de vaquer à la prière; puis retournez ensemble de crainte que Satan ne vous tente.» (I Cor 7,5).

À l'heure même où l'Apôtre est initié aux secrets du ciel, voici qu'avec des entrailles de condescendance il donne son attention au lit conjugal; et voici que, plein de miséricorde, il abaisse jusqu'aux relations intimes des faibles mortels ce regard de son cœur qui s'éleva, dans l'extase, jusqu'à la vue de l'invisible. Par la contemplation il pénètre les cieux; et cependant il n'exclut pas de sa sollicitude la couche de ceux qui demeurent charnels : parce que, rattaché par le lien de la charité aux choses du ciel en même temps qu'à celles de la terre, il est tout à la fois irrésistiblement emporté par l'action de l'Esprit vers les réalités sublimes, et, par bonté, se fait doucement faible à l'égard d'autrui. C'est bien en effet dans de tels sentiments qu'il écrit : «Qui est faible que je ne sois faible aussi ? Qui vient à tomber sans qu'un feu me dévore ?» (II Cor 11,29).

Et de nouveau il prononce ces paroles : «Avec les Juifs j'ai été comme juif.» (I Cor 9,20). Et de cela il fournissait la preuve non en minimisant la foi, mais en dilatant la miséricorde; s'identifiant en lui-même avec la personnalité des infidèles, afin d'apprendre par sa propre expérience de quelle façon il pourrait compatir aux besoins des autres, et se dévouer à eux de la manière dont lui-même eût souhaité qu'on se dévouât pour lui s'il eût été à leur place. C'est pourquoi il ajoute : «Si nous sommes hors de sens, c'est pour Dieu; si nous sommes de sens rassis, c'est pour vous.» (II Cor 5,13).

Il avait en effet, dans la contemplation, fait l'expérience d'être ravi hors de lui-même et, en s'abaissant au niveau de ceux qui l'écoutaient, appris à redevenir lui-même.

De même Jacob eut une vision d'anges montant et descendant sur une échelle au sommet de laquelle s'appuyait le Seigneur, et dont le pied était posé sur la pierre qu'il avait ointe d'huile, (cf. Gen 28,12) parce qu'effectivement les vrais prédicateurs non seulement éprouvent dans la contemplation du Seigneur un désir véhément de Celui qui est la Tête auguste de l'Église, mais savent aussi descendre, par compassion, vers ses membres mystiques.

Encore : Moïse entre très souvent dans le tabernacle et en sort de même. Ainsi celui que la contemplation a ravi à l'intérieur du sanctuaire, est, au dehors, rempli d'activité pour les affaires temporelles des faibles. Dans le tabernacle il contemple les mystères de Dieu à l'extérieur il porte le fardeau des choses humaines. Moïse aussi, dans les affaires douteuses avait invariablement recours au tabernacle, et prenait conseil du Seigneur en présence de l'arche d'alliance, donnant ainsi sans aucun doute un exemple aux chefs des Églises; afin que quand ceux-ci hésitent sur une décision qu'ils ont publiquement à prendre, ils rentrent en eux-mêmes ainsi que dans un tabernacle, et demandent avis au Seigneur devant l'arche d'alliance en méditant intérieurement, à propos des résolutions où ils doutent, les pages de la parole sacrée.

Encore. La Vérité en personne s'étant manifestée à nous en revêtant notre humanité, se livre à l'oraison sur la montagne, fait des miracles dans les villes, traçant ainsi la voie

aux bons pasteurs : afin que tout en aspirant aux cimes par la contemplation, ils s'intéressent par compassion aux nécessités des besogneux. Parce qu'alors la charité, quand elle condescend ainsi miséricordieusement aux plus infimes besoins d'autrui, s'élève merveilleusement vers les sommets. Et par la même voie où elle s'abaisse affectueusement jusqu'aux dernières limites, elle prend vers les hauteurs un essor prodigieux.

Que donc ceux qui président se montrent tels, que ceux-là qui leur sont soumis n'aient jamais honte d'aller leur dévoiler même leurs besoins secrets. De telle façon qu'aux heures où les petits enfants subissent les orages des tentations, ils puissent recourir à l'âme de leur pasteur ainsi qu'au giron d'une mère et que, grâce au reçu de la consolation de ses conseils et aux larmes de sa prière, ils se gardent à l'abri des souillures qu'ils redoutent recevoir du flot de boue cherchant à les atteindre.

Enfin. Devant les portes du temple de Jérusalem se trouvait, pour les ablutions manuelles des entrants, la mer d'airain, c'est-à-dire un bassin supporté par douze bœufs dont la face antérieure était en évidence tandis qu'était caché le reste de leur corps. (cf. III Roi 7,25). Or, qu'elle signification peuvent avoir ces douze animaux, sinon de désigner l'ordre entier des pasteurs de qui, au témoignage de saint Paul, la loi déclare : «Tu ne muselleras pas la bouche du bœuf qui foule le grain.» (I Cor 9,9).

Nous voyons bien les actions extérieures des pasteurs; mais nous ne savons pas ce qui les attend postérieurement auprès du juge sévère, en l'attente d'une sentence qui demeure un mystère. Mais on peut dire pourtant que ceux qui sont remplis d'une affable patience pour rendre plus aisées les confessions des fidèles, soutiennent pour ainsi parler la mer d'airain devant les portes du temple; de sorte que quiconque s'efforce de franchir la porte de l'éternité (bienheureuse) ait la facilité de découvrir ses tentations au cœur du pasteur, et de laver les mains de ses pensées ou de ses œuvres, ainsi que (les hébreux se purifiaient les mains) dans le bassin supporté par les bœufs.

Or il advient parfois que l'âme du directeur quand, par condescendance, elle devient confidente des tentations d'autrui, se trouve être elle-même sollicitée au mal à cette occasion, à peu près de la même manière que se trouvait être troublée cette même eau de la mer d'airain grâce à laquelle le peuple entier devenait pur; car en étant chargée des impuretés de ceux qui s'y lavaient, elle perdait, si je puis dire, la limpidité de sa pureté. Mais le pasteur doit être sans crainte aucune à cet égard; car Dieu qui pèse exactement toutes choses le délivrera d'autant plus promptement de ses propres tentations, que plus grande aura été la bonté miséricordieuse à cause de laquelle il sera obsédé par suite des tentations d'autrui.

CHAPITRE 6

Que le pasteur soit, par humilité, l'auxiliaire des gens de bien; et qu'il se dresse, par zèle de la justice, contre les vices des délinquants.

Que par humilité le pasteur se fasse l'auxiliaire des gens de bien; et qu'il se dresse, par zèle de la justice, contre les vices des délinquants. De telle sorte qu'en rien il ne se préfère lui-même aux bons et que, quand les désordres des mauvais l'exigent, il sache immédiatement se rappeler sa primauté. De manière qu'avec ceux de ses sujets qui vivent bien, oublieux de sa dignité il se regarde comme un égal mais qu'il ne craigne point, en face des méchants, de faire valoir les droits de la justice. Car, – ainsi que je me souviens l'avoir dit dans mes *Morales* (50,21, ch. 22) – il est évident que la nature a fait tous les hommes égaux; mais que, d'après l'ordre variable des mérites, le péché a fait passer les uns avant les autres. Or, dans cette disparité qui a le vice pour origine, la divine volonté met de l'ordre en décidant que, puisque l'homme en général est incapable de se diriger suivant la justice, il faut que les mauvais soient conduits par les bons.

Par suite, tous ceux-là qui gouvernent ont le devoir de se rappeler que ce n'est point la puissance de diriger les autres mais bien l'égalité de la condition humaine qui est inhérente à leur nature; et qu'ils doivent mettre leur bonheur non pas à commander eux-mêmes aux hommes, mais à leur être utiles.

Et en effet, nos pères les patriarches nous sont montrés non comme ayant été les rois des hommes mais pasteurs de troupeaux. Et lorsque le Seigneur eut dit à Noé ainsi qu'à ses fils : «Croyez et multipliez, et remplissez la terre,» aussitôt il ajouta : «Vous serez craints et redoutés de toute bête de la terre.» (Gen 9,1). Puisque donc leur crainte et leur terreur devait, par ordre (du Seigneur), se répandre sur les animaux de la terre il leur était, certes, interdit de l'étendre sur leurs semblables. Par suite la nature a fait l'homme pour dominer sur les animaux sans raison, non sur ses semblables. C'est pourquoi Dieu spécifie que l'homme doit être craint des premiers, non des seconds; et ce serait orgueilleusement s'insurger contre la nature que de vouloir être redouté de son égal.

Et pourtant, il est nécessaire que les pasteurs soient craints de ceux-là qui leur sont soumis, quand ils découvrent que ces derniers ne redoutent nullement Dieu : afin qu'au moins la peur de l'homme empêche de pécher ceux que ne retient plus la terreur des jugements divins. Et il n'y a nulle trace d'orgueil chez les pasteurs qui se font craindre de cette manière, parce que ce n'est point leur propre gloire mais l'amélioration de leurs sujets qu'ils cherchent ainsi. Du reste, en se faisant craindre de ceux qui vivent dans le mal, ne peut-on pas dire qu'ils dominent non sur des hommes mais sur des bêtes ? Car dans la mesure même où les mauvais sont devenus esclaves des passions bestiales, ils doivent aussi, logiquement, accepter de plier sous la crainte.

Mais parfois le pasteur, du fait même qu'il est établi en dignité au-dessus des autres, se gonfle de pensées d'orgueil. Comme toutes choses sont mises à sa disposition comme ce qu'il commande est promptement exécuté au gré de ses désirs; comme tous ceux qui sont sous ses ordres le comblent de louanges quand ce qu'il fait est bien, mais n'opposent aucune critique à ses actions répréhensibles comme presque toujours ils vont jusqu'à flatter en lui ce qu'ils devraient plutôt blâmer, il arrive que, séduit par ces bassesses, son âme s'enfle de présomption, et qu'entouré extérieurement d'applaudissements sans réserve il soit, intérieurement, vide de vérité. Ignorant de lui-même il se rejette sur l'opinion d'autrui, et se croit tel qu'il s'entend apprécier au dehors, et non tel qu'il devrait se juger au dedans. Il méprise ceux qui lui sont soumis, oublie qu'ils sont ses égaux dans l'ordre de la nature, et s'imagine du même coup avoir, par le mérite de sa vie, dépassé ceux au-dessus desquels il se trouve placé par l'attribution du pouvoir. Il se flatte de surpasser en sagesse ceux auxquels il se voit supérieur en puissance. Il s'installe véritablement, dans sa propre opinion, comme sur une sorte de piédestal et lui, que rattache étroitement aux autres hommes une égale condition de nature, affecte de ne pas les considérer sous ce jour. Ainsi en arrive-t-il jusqu'à ressembler à celui dont l'Écriture a dit : «Il regarde en face tout ce qui est élevé, il est le roi de tous les enfants d'orgueil.» (Job 41,25).

Lucifer, ambitieux de la gloire divine, s'écria, dédaigneux de la nature des anges : «Je placerai mon trône sur l'Aquilon, et je serai semblable au Très-Haut.» (Is 14,13). Or, à l'instant précis où, extérieurement, il prétend se hausser jusqu'à la souveraine puissance, c'est dans un abîme d'abaissement que tout son être tombe par un juste retour. Eh bien, l'homme qui refuse orgueilleusement de s'estimer semblable aux hommes, devient l'émule de l'ange rebelle.

C'est ainsi que Saül, après avoir eu le mérite de l'humilité, devint, du fait de la dignité souveraine, démesurément orgueilleux. Choisi à cause de son humilité, il fut rejeté pour son orgueil, comme le prouvent ces paroles du Seigneur : «Est-ce que, lorsque tu étais petit à tes propres yeux, je ne t'ai pas établi pour chef sur les tribus d'Israël ?» (I Roi 15,17). Jadis il s'était estimé petit à ses propres yeux; mais s'étant appuyé sur sa puissance terrestre, il ne se reconnaissait plus pour petit à présent. Se jugeant, en effet, supérieur en comparaison du reste des hommes, il se croyait grand au-dessus de tous, parce qu'il les dépassait tous par sa puissance. Mais par un merveilleux retour, celui qui, petit en soi-même, était devenu grand auprès de Dieu, devint insignifiant aux regards divins dès qu'il se complut en lui-même.

Il arrive donc généralement qu'au temps où l'âme s'élève à raison du grand nombre de ceux qui lui sont soumis, elle est précipitée dans le torrent de l'orgueil par la complicité de la propre grandeur du pouvoir (qu'elle exerce). Par suite, use sagement de cette puissance celui qui sait, tout à la fois, la détenir et lui résister. Il en use de méfiance, celui qui a conscience d'être, par elle, dressé contre les coupables, et d'être, avec elle, rapproché des autres par l'égalité. C'est qu'en effet l'esprit humain s'exalte la plupart du temps, même

quand il ne s'appuie sur aucune dignité. À combien plus forte raison se porte-t-il aux nues lorsque l'autorité vient s'ajouter à lui ? Et c'est pourtant cette même puissance qu'exerce ainsi qu'il faut, celui qui aura appris à tirer d'elle ce qui est profit et à en arracher ce qui est tentation; celui qui aura su s'estimer avec elle l'égal des autres hommes et, cependant, par zèle de la justice, tenir son rang vis-à-vis des pécheurs !

Mais nous apprendrons plus entièrement cette discrétion (dans l'exercice de l'autorité), si nous étudions les exemples du premier pasteur.

En effet, Pierre qui tenait de Dieu même le gouvernement de la sainte Église ne toléra point que l'homme de bien qu'était Corneille demeurât prosterné humblement à ses pieds, et lui donnât des marques d'une vénération excessive. Le prince des apôtres le reconnut pour son égal par ces paroles : «Lève-toi; moi aussi je suis un homme.» (Ac 10,26) Mais quand il découvrit la faute d'Ananie et de Saphire, Pierre fit voir sur-le-champ jusqu'à quel point il avait été élevé en puissance sur les autres. D'une parole, en effet, il abattit leur vie que le regard scrutateur de son âme lui avait révélée coupable; et, pour châtier le péché, il exerça dans l'Église le souverain pouvoir qu'en présence de frères vraiment justes il ne s'attribua point quand on voulut lui rendre un excessif hommage. Dans ce dernier cas, la sainteté de vie (de Corneille) eut pour récompense la commune union de l'égalité dans l'autre circonstance, le zèle (de Pierre) pour la justice mit dans tout son relief la puissance de l'autorité.

Saint Paul n'avait pas conscience d'être élevé lui-même au-dessus de ses frères bons chrétiens quand il écrivait : «Non que nous prétendions dominer sur votre foi, mais nous contribuons à votre joie;» car, ajoutait-il aussitôt, «vous êtes fermes dans la foi.» (II Cor 1,23). Comme s'il avait voulu expliquer ses premières paroles en disant : «Nous ne dominons pas sur votre foi, parce que vous êtes fermes dans la foi. «Nous sommes en effet, vos égaux dans cette foi, en laquelle nous savons que vous êtes fermes. Il ne se croyait pas davantage élevé au-dessus de ses frères quand il leur disait : «Nous avons été petits enfants au milieu de vous.» Et encore : «Pour nous, nous nous disons vos serviteurs à cause de Jésus Christ.» (II Cor 4,5). Mais dès qu'il a découvert une infraction qu'il est de son devoir de corriger, il se souvient aussitôt qu'il est chef, et il demande : «Que voulez-vous ? que j'aïlle vers vous avec la verge ?» (I Cor 4,21).

Par suite, le souverain pouvoir est exercé ainsi qu'il faut, quand celui qui commande fait peser son autorité sur les vices plutôt que sur ses frères. Mais lorsque les pasteurs reprennent leurs sujets délinquants, il reste nécessaire pour eux de bien se rappeler que, si par respect de la discipline ils doivent user de leur autorité pour flageller les vices, ils ont d'autre part, s'ils veulent demeurer dans l'humilité, l'obligation de reconnaître qu'ils sont personnellement les égaux de ces frères qui sont repris (par eux). Encore serait-il juste bien souvent, que dans notre for intérieur nous estimions plus haut que nous ceux-là mêmes que nous corrigeons. Car leurs défauts sont bien repris par nous avec toute la vigueur de la discipline, tandis que, dans les fautes auxquelles nous nous laissons aller nous-mêmes, nous ne sommes atteints par aucune parole de reproche. Nous sommes donc d'autant plus justiciables vis-à-vis du Seigneur que nous pouvons être plus impunément coupables parmi les hommes tandis que notre discipline libère d'autant plus nos sujets vis-à-vis du jugement de Dieu, qu'ici-bas elle laisse d'autant moins leurs fautes sans répression. D'où la nécessité d'être humble en notre cœur lorsque nous appliquons la discipline. Mais en tout ceci, il faut soigneusement prendre garde à ne pas affaiblir l'autorité du commandement, en faisant à l'excès preuve d'humilité; ni en arriver à ce point que l'hierarque, après s'être abaissé lui-même au-delà du convenable, ne puisse plus retenir les mœurs de ses sujets sous le joug de la discipline.

Que par suite les pasteurs maintiennent extérieurement l'autorité qui leur est comise pour l'intérêt des autres et qu'ils gardent au fond de leur cœur la crainte de l'estime d'eux-mêmes. Que pourtant les sujets aussi puissent, à de certains indices extérieurs convenables, se rendre compte de cette humilité intime des pasteurs de telle façon qu'ils aient, dans l'autorité de leurs chefs, un motif évident de craindre, et que, dans l'humilité de ceux-ci, ils trouvent un exemple à suivre.

Que ceux qui président s'appliquent donc sans trêve à d'autant moins faire cas auprès d'eux-mêmes de leur puissance, que celle-ci apparaît d'autant plus grande au dehors de peut qu'elle n'éblouisse l'intelligence, qu'elle n'entraîne l'esprit à se complaire en soi et

que n'en reste plus maîtresse l'âme qu'elle a supplantée par la passion de dominer. Et c'est afin que l'esprit du pasteur ne soit point entraîné dans la vaine gloire par la satisfaction de son autorité, que le sage a justement dit : «On t'a établi roi ? Ne t'élève pas mais sois au milieu d'eux ainsi que l'un d'eux.» (Ec 32,1). De là encore ces paroles de saint Pierre : «Non en dominateur des Églises, mais en devenant les modèles du troupeau.» (I Pi 5,3). Enfin, nous exhortant à une justice plus haute, la Vérité a dit elle-même : «Vous savez que les chefs des nations leur commandent en maîtres, et que les grands exercent l'empire sur elles. Il n'en sera pas ainsi parmi vous mais quiconque veut être grand parmi vous, qu'il se fasse votre serviteur et quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il se fasse votre esclave. C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir.» (Mt 20,25). En conséquence, (le Christ) annonce quels châtiments attendent le serviteur qui prend orgueil de l'autorité qu'il a reçue : «Si c'est, dit-il, un méchant serviteur, et que disant en lui-même mon Maître tarde à venir, il se mette à battre ses compagnons de service, à manger et à boire avec des gens adonnés au vin, le maître de ce serviteur viendra le jour où il ne l'attend pas, et à l'heure qu'il ne sait pas et il le séparera, et il lui donnera sa part avec les hypocrites : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.» (Mt 24,48). C'est, en effet, à juste titre qu'est mis au rang des hypocrites celui qui, sous de faux dehors de discipline, change le ministère de la direction en moyen de domination.

Et cependant, il n'est pas rare que l'évêque ne commette une faute plus grave en gardant vis-à-vis des pervers une attitude plus faite d'égalité que d'autorité. C'est en effet, parce qu'Héli dominé par une fausse tendresse ne sut point sévir contre ses fils coupables, qu'il s'attira, à lui ainsi qu'à ses enfants, une condamnation terrible de la part du juge inflexible. Car c'est pour cette faiblesse qu'il lui fut dit de par Dieu : «Tu as honoré tes fils plus que moi.» (I Roi 2,29). D'où ce reproche que Dieu adresse aux pasteurs : «Vous n'avez pas pensé ce qui était fracturé, vous n'avez pas ramené ce qui était égarés.» (Ez 34,4). Et en effet, lorsqu'un homme tombé dans le péché n'est pas rappelé à l'état de justice par l'énergique sollicitude du pasteur, «ce qui est égaré n'est point ramené.» D'autre part, quand la discipline réprime quelque faute, par crainte que, si une sévère discrétion ne la tenait ainsi comprimée, celle-ci ne devînt mortelle, le pansement compresse la fracture.

Mais une fracture devient souvent plus grave si on la ligature sans précaution; et le blessé la sent plus douloureuse si le bandage est trop serré. Il est donc nécessaire qu'au temps où, en corrigeant, on ligature chez les inférieurs la blessure du péché, le châtiment lui-même soit tempéré par une grande sollicitude : de telle façon que le pasteur exerce contre les délinquants l'autorité disciplinaire avec tant de mesure qu'il ne cesse point d'avoir pour eux des entrailles de miséricorde. Il ne faut donc pas oublier que, vis-à-vis de ses inférieurs, l'affection doit faire du pasteur une mère, et la discipline un père. Et, à ce propos, il y a lieu de veiller, avec une attention extrême, à ce que la sévérité ne devienne point dureté ni l'affection faiblesse. Car, ainsi que déjà nous l'avons dit dans nos *Morales* (50,20, ch. 5,14) la sévérité ou l'indulgence sont vaines, si l'une n'est pas tempérée par l'autre. Donc, une miséricorde justement sévère, et une sévérité s'exerçant bienveillante à l'égard de ceux qui leur sont soumis, tels sont les sentiments qui doivent exister chez les pasteurs. C'est pourquoi, ainsi que celui qui est la Vérité nous le raconte, le moribond (de la parabole) fut transporté à l'hôtellerie par les soins du Samaritain et l'on versa le vin et l'huile sur ses plaies, afin que ses blessures fussent cautérisées par le vin et adoucies par l'huile. (cf. Lc 10,30). Certes, il est indispensable que quiconque a la charge de guérir les blessures y applique, avec le vin, la morsure de la douleur, et, avec l'huile, la douceur de la bonté : afin de purifier par le premier remède les parties corrompues, et de panser par l'huile les chairs qui doivent guérir. Il faut donc unir la douceur avec la sévérité, et faire de l'une et de l'autre un tel mélange, que les inférieurs ne soient point aigris par une dureté trop grande, non plus qu'amollis par une excessive bienveillance.

Cet idéal, d'après saint Paul, est marqué par l'arche du tabernacle dans laquelle se trouvait, avec les tables de la Loi, la verge (d'Aaron) et la manne. (Heb 9,4). Parce que, si dans le cœur du bon pasteur doit se trouver, avec la science des Écritures, la verge de la correction, il faut aussi que s'y rencontre la manne de la douceur. D'où cette parole de David : «Votre verge et votre bâton m'ont consolé.» (Ps 22,4). Nous sommes, en effet, frappés avec la verge, et nous nous appuyons sur le bâton. Si donc existe la rigueur de la verge qui frappe, qu'il y ait aussi la consolation du bâton qui soutient. Que règne, par suite, (chez le

pasteur), un amour sans faiblesse, une fermeté sans rudesse, un zèle qui ne s'exerce pas à contretemps, une miséricorde qui n'épargne pas plus qu'il n'est expédient afin qu'au faite du pouvoir, la justice s'alliant avec la clémence, celui qui préside s'attache par la sévérité les cœurs de ses sujets, et les maintienne par la douceur dans la crainte révérencielle.

CHAPITRE 7

Que le pasteur ne minimise point, par souci du temporel, sa sollicitude pour le spirituel. Que dans sa préoccupation du spirituel il ne laisse cependant point de veiller au temporel.

Que le pasteur ne réduise point, par souci du temporel, sa sollicitude pour le spirituel. Que dans sa préoccupation du spirituel, il ne laisse point, cependant, de veiller au temporel : de peur que livré aux affaires du dehors il ne fasse défaut à celles des âmes, ou qu'adonné aux seules choses spirituelles il ne se consacre pas extérieurement à ses devoirs envers le prochain. Fréquemment, en effet, certains évêques étant comme oublieux que c'est pour les besoins des âmes qu'ils ont été établis sur leurs frères, s'adonnent de tout l'effort de leur cœur aux affaires séculières. Quand ces dernières se présentent, ils exultent de les avoir à mener; et quand elles manquent, c'est nuit et jour qu'ils soupirent après elles dans les agitations de leur tumultueuse ardeur. Que si, l'occasion faisant défaut, ils demeurent par hasard inactifs, ce repos lui-même ne les fatigue que davantage. Ils goûtent en effet une vraie jouissance à être accablés de travaux et c'est pour eux un supplice que de n'être point absorbés par les affaires de ce monde. Aussi arrive-t-il qu'en mettant leur joie à être ainsi écrasés par les inquiétudes mondaines, ils restent dans l'ignorance de choses dont ils devaient instruire les autres. D'où il résulte nécessairement aussi, que la vie du troupeau languit : car même si cette vie des brebis manifeste le désir de croître spirituellement, elle se heurte, ainsi qu'à un obstacle de la route, à l'exemple de son pasteur. Lorsque la tête en effet est malade c'est bien en vain que les membres sont forts et c'est en pure perte qu'une armée s'attache activement à la poursuite de l'ennemi, si, par la faute du général qui la commande, elle suit une fausse piste. Aucune exhortation ne vient relever les âmes, aucun blâme sévère ne réprime leurs fautes : car, tandis que l'office de juge séculier est tenu par celui qui est le gardien des âmes, la préoccupation du pasteur est ailleurs qu'à la garde de son troupeau. Et les brebis ne peuvent plus apercevoir la lumière de la vérité; car lorsque les soucis terrestres occupent l'esprit du pasteur, une poussière soulevée par le vent de la tentation aveugle les yeux de son Église. C'est pourquoi, après que, contradictoirement, le Rédempteur du genre humain nous eut mis sagement en garde contre l'intempérance en disant : «Prenez garde à vous-mêmes, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès du boire et du manger,» il ajouta aussitôt : «ni par les soucis de cette vie.» Et, sans désemparer, dans le même passage, intentionnellement (le Maître) adjoignit un motif de crainte : «De peur, dit-il, que ce jour (du jugement) ne fonde sur vous à l'improviste.» Jour dont il précise jusqu'à la nature en disant : «Car il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent la face de la terre entière.» Il dit encore à ce propos : (Nul ne peut servir deux maîtres.» (Lc 16,13).

De même saint Paul tient-il les âmes éloignées du commerce du monde quand il affirme, on plutôt décrète : «Nul soldat au service de Dieu ne s'embarrasse des affaires du siècle s'il veut plaire à celui qui l'a enrôlé.» (II Tim 2,4). Aussi, recommande-t-il aux chefs de l'Église et de se livrer au zèle et d'en prévoir le correctif, en disant : «Quand donc vous avez des jugements à rendre sur les affaires de cette vie, établissez pour les juger ceux qui sont les moins considérés dans l'Église.» (I Cor 6,4). C'est-à-dire : que s'occupent de l'administration matérielle ceux-là que n'enrichissent point les dons spirituels. Comme si, plus clairement encore, l'Apôtre disait : «Puisqu'ils ne peuvent pas pénétrer les choses spirituelles, qu'ils vaquent donc aux nécessités extérieures.» De là le reproche que Moïse encourut de la part de Jethro l'étranger, parce qu'il se dévouait d'une manière déraisonnable aux affaires temporelles du peuple. Et Moïse reçut aussitôt après, le conseil d'établir des juges qui, en son lieu, dirigeraient les litiges, et de s'adonner lui-même avec plus de liberté à la méditation des mystères des choses spirituelles pour l'instruction du peuple.

Par suite, c'est aux subordonnés que doit revenir le soin des choses d'ordre inférieur aux pasteurs celui de la méditation des réalités surnaturelles, afin que de la sorte le tracas de la poussière n'obscurcisse point l'œil qui doit voir de haut pour tracer la voie. Et en effet, ceux qui président sont tous (comme) la tête de leurs sujets; or pour que les pieds puissent suivre la bonne route, il est indubitable que la tête doit voir le chemin de haut, pour parer au danger que les pieds languissants ne cessent d'avancer si, ne se tenant plus droite, la tête du corps s'inclinait vers la terre. Dès lors, dans quel état d'esprit un pasteur des âmes use-t-il de la dignité pastorale au milieu des autres, s'il est mêlé lui-même au commerce du monde qu'il doit blâmer chez autrui ? C'est pourquoi, dans l'irritation d'un juste retour, le Seigneur, par son prophète, fait entendre cette menace : «Il en sera du prêtre comme du peuple.» (Os 4,9). Or, il en est du prêtre comme du peuple, quand celui à qui est dévolue la charge des fonctions spirituelles accomplit les actions auxquelles se livrent ceux qui sont considérés comme encore remplis de penchants charnels. C'est pareil désordre que Jérémie déplore d'un cœur brisé de douleur quand il déclare prophétiquement sous le coup de la destruction du Temple : «Comment l'or s'est-il terni, sa couleur pure s'est-elle altérée ? les pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées au coin de toutes les places ?» (Lam 4,1) Quelle chose, en effet, peut être signifiée par «l'or» qui est le premier des autres métaux, sinon l'excellence de la sainteté ? Et que symbolise «la couleur pure de l'or» si ce n'est la divinité de la religion digne d'être aimée par tous ? «Les pierres du sanctuaire» ne désignent-elles pas les personnes revêtues des saints ordres ? Qu'y a-t-il de figuré sous ce vocable de places» sinon l'étendue de la vie présente ? Car, en grec, le mot *Platos* a le sens d'étendue et c'est de là, bien certainement, qu'est venu le nom de «places». D'ailleurs la Vérité a déclaré elle-même : «Large et spacieuse est la voie qui conduit à la perdition.» (Mt 7,18).

Ainsi l'or s'obscurcit, lorsque la sainteté de la vie se trouve souillée par des actions mondaines. Il perd son éclat, quand s'efface l'estime dont étaient entourés certains hommes que l'on avait crus jusqu'alors vivre selon la piété. En effet, quand quel qu'un, après avoir mené une vie sainte, en vient à la manière d'agir des mondains, le respect dont on l'entourait se mue en mépris ainsi qu'une couleur qui passe, et s'évanouit aux yeux des hommes.

D'autre part, les pierres du sanctuaire sont dispersées sur les places lorsque ceux-là qui (pour ainsi parler) eussent dû, dans le secret du temple, s'adonner aux cérémonies intérieures pour l'honneur de l'Église, convoitent (de suivre) les voies larges des occupations profanes. Or, les pierres du sanctuaire étaient faites pour apparaître, à l'intérieur du Saint des Saints, sur le vêtement du grand-prêtre. Lors donc que les ministres de la Religion ne stimulent plus, par le mérite de leur vie, les fidèles à honorer leur Rédempteur, les pierres du sanctuaire ne sont plus sur les ornements du pontife. Et vraiment, ces pierres du sanctuaire gisent dispersées sur les places, quand les ministres des saints ordres, livrés au relâchement de leurs jouissances, s'attachent aux négoce d'ici-bas. Et remarquons bien que le prophète ne dit pas qu'elles sont dispersées sur les places, mais au coin des places car les pasteurs qui s'adonnent ainsi aux choses de la terre veulent être regardés comme parfaits; et malgré que, du fait de leur passion sensuelle, ils suivent les voies larges, ils entendent bien demeurer, par l'honneur (dont est entourée la sainteté), au coin des places publiques.

Que si nous entendons par «pierres du sanctuaire» celles qui composaient l'édifice lui-même, il n'importe. Ces pierres dispersées gisent au coin des places, quand ceux qui ont reçu les saints ordres et dont l'honneur semblait d'abord tirer sa source de leur sublime vocation, brûlent du désir de se vouer aux affaires séculières.

Et donc, il peut arriver accidentellement qu'on accepte par compassion de s'occuper des affaires temporelles; mais il ne faut jamais les rechercher avec passion : de crainte qu'en n'appesantissant l'âme de celui qui les aime elles ne la fassent tomber, de tout leur poids, des hauteurs des choses spirituelles jusqu'aux plus bas fonds.

Par contre, il est d'autres pasteurs qui, à la vérité, prennent soin de leur troupeau, mais qui désirent tellement pouvoir eux-mêmes se consacrer au spirituel qu'ils en oublient complètement le temporel. Comme ils négligent entièrement ce qui regarde les besoins des corps, ils ne se mettent nullement en peine de pourvoir aux nécessités de leurs inférieurs. Aussi presque toujours méprise-t-on leur prédication : car tandis qu'ils reprennent les fautes des pécheurs, mais sans procurer à ceux-ci les choses nécessaires à la vie présente,

on ne les écoute jamais de bon cœur. C'est qu'en effet, la parole de la vérité ne pénètre point jusqu'à l'âme du pauvre si la main de la miséricorde ne lui ouvre l'accès de son cœur. Tandis qu'au contraire, la semence de la parole germe sans difficulté quand la bonté d'âme du prédicateur l'arrose dans le cœur de celui qui écoute. D'où l'obligation pour le pasteur d'être apte à inculquer les principes de la vie intérieure, et, en même temps, d'être à même de pourvoir, en toute pureté d'intention, aux nécessités extérieures. Qu'ainsi donc les pasteurs s'occupent avec ferveur des besoins spirituels de leur troupeau sans négliger toutefois la vigilance à l'égard de ce qui touche à son existence temporelle; car, comme nous venons de le dire, c'est en quelque sorte à bon droit que l'intelligence du peuple fidèle se trouve détournée de la bonne réception de la prédication, si le souci de l'assistance temporelle fait défaut au pasteur. De là cet avis qu'en toute sollicitude donne le premier pasteur quand il écrit : «J'exhorte les anciens qui sont parmi vous, moi ancien comme eux, témoin des souffrances du Christ, et, qui prendrai part, avec eux à la gloire qui doit être manifestée : paisez le troupeau de Dieu qui vous est confié.» (Pi 5,1).

Saint Pierre a expliqué lui-même si ce soin qu'il recommandait s'entendait de l'âme ou du corps, en ajoutant aussitôt : «Veillant sur lui non par contrainte, mais de bon gré non dans un intérêt sordide, mais par dévouement.» Incontestablement, les pasteurs sont, par ces paroles, charitablement avertis de ne pas, au temps où ils soulagent la pauvreté de leurs ouailles, se blesser mortellement eux-mêmes avec la pointe du glaive de l'ambition; et de prendre bien garde à ne se point priver eux-mêmes du pain de la justice, tout en restaurant de leurs propres mains le prochain à l'aide de secours matériels.

Cette sollicitude des pasteurs, saint Paul la stimule quand il dit: «Celui qui n'a pas soin des siens, sur tout de ceux de sa famille, a renié la foi, et il est pire qu'un infidèle.» (I Tim 5,8).

Il résulte qu'en tout ceci la crainte est toujours opportune pour empêcher que le zèle exercé extérieurement par les pasteurs ne les détourne de la méditation intérieure; car, bien souvent, ainsi que précédemment nous l'avons dit, quand les cœurs des pasteurs s'adonnent sans précaution au soin du temporel ils se refroidissent dans la charité intérieure, et, répandus au dehors, ils se mettent peu en peine d'oublier qu'ils ont reçu charge d'âmes. Il est donc nécessaire que le zèle extérieur dépensé au service de ceux qui nous sont soumis soit maintenu dans une certaine limite. D'où l'à-propos de cette parole qui fut dite à Ezéchiel : «Les prêtres ne se raseront point la tête et ne laisseront pas non plus croître leur chevelure, mais ils se tondront la tête.» (Ez 44,20). C'est, en effet à juste titre que sont appelés «prêtres» ceux qui sont à la tête des fidèles pour leur donner une sainte direction.

Or, les cheveux sur la tête figurent les préoccupations extérieures de l'âme. Pousant insensiblement sur le crâne, ils désignent les soucis de la vie présente qui, survenant parfois bien mal à propos, naissent, quasi à notre insu, d'une intelligence imprévoyante. Puisque donc tous ceux qui gouvernent doivent incontestablement connaître les soucis extérieurs, et cependant ne point s'y adonner intensivement, c'est avec raison que les prêtres ont reçu défense de se raser la tête et de laisser croître leur chevelure, c'est-à-dire qu'ils ne doivent ni se désintéresser totalement du souci temporel des besoins de leurs subordonnés, ni non plus se laisser aller à s'y livrer d'une manière excessive. D'où l'à-propos de la parole : «Mais ils se tondront la tête». C'est-à-dire : qu'ils s'adonnent au soin du temporel autant que cela est nécessaire; et qu'ils s'en affranchissent toutefois plus vite encore, afin de ne se point laisser abusivement envahir. Et donc, tandis que la subsistance des corps se trouve être assurée par une prévoyante assistance extérieure, et que, d'autre part, grâce à un recueillement modéré de l'âme, la vie matérielle n'est point entravée, alors, sur la tête du prêtre, il reste les cheveux nécessaires pour couvrir la peau. Quant aux autres, ils sont retranchés afin qu'ils ne voilent pas les yeux.

CHAPITRE 8

Que le pasteur n'ambitionne point de plaire aux hommes par son zèle : mais que pourtant il soit attentif à ce qui doit leur être agréable.

Avec cela, il faut aussi que le pasteur veille soigneusement à n'être point touché par le désir de plaire aux hommes; à ne point désirer, – quand il se livre avec zèle à la méditation des choses spirituelles, ou qu'avec prévoyance il administre le temporel, – que ses subordonnés l'aient personnellement en affection plus que la vérité; de crainte que, faisant fond sur ses bonnes œuvres, et paraissant être bien loin du monde, son orgueil le rende étranger à Dieu son créateur. Est, en effet, l'ennemi du Rédempteur, celui qui, grâce aux bonnes œuvres qu'il accomplit, convoite d'être aimé par l'Église au lieu et en place du Sauveur. Car quand le serviteur dont un maître se sert pour transmettre des présents, est ambitieux de plaire aux yeux de l'épouse de son seigneur, il se rend coupable d'un souhait adultère. Or quand un tel amour de soi a envahi l'âme d'un pasteur, il l'entraîne tantôt à une excessive faiblesse, tantôt à une sévérité outrée. Effectivement, à raison de son amour-propre, l'âme du pasteur verse dans la faiblesse, du fait qu'étant témoin des péchés de ses subordonnés, il n'ose les reprendre de peur de voir se refroidir leur affection pour lui; et parfois même il flatte, par de basses complaisances, les errements de sujets qu'il avait le devoir de sévèrement punir. Chose qui, avec raison, fait dire au prophète : «Malheur à ceux qui cousent des coussins sous tous les coudes, et font des oreillers pour les têtes de tout âge afin de prendre les âmes au piège !» (Ez 13,18)

Placer des coussins sous tous les coudes, c'est soutenir par de caressantes flatte-ries les âmes qui déchoient de leur justice et s'en vont s'enlisant dans les plaisirs de ce monde. Et en effet, les coudes, pour ainsi parler, sont soutenus par des coussins, et la tête de l'homme qui repose est accotée par des oreillers, lorsqu'on évite au pécheur la rudesse de la réprimande, et que l'on fait preuve, envers lui, d'une sympathie amollissante. Si bien que s'endort doucement dans l'erreur cet homme qu'aucune rude parole de blâme ne vient troubler. Or ces pasteurs qui s'aiment eux-mêmes se conduisent de la sorte à l'égard seulement de ceux qu'ils ont la peur de voir leur nuire dans leur recherche de la gloire temporelle. Ils traitent, en effet, avec une perpétuelle rudesse de paroles ceux qu'ils savent bien ne rien pouvoir contre eux. Ils ne les avertissent jamais avec clémence. Oublieux, au contraire, de la mansuétude pastorale, ils les maintiennent sous la terreur de l'exercice du despotisme. Ce sont ces pasteurs que, par l'entremise du prophète, la voix de Dieu réprimande en ces termes : «Vous avez dominé sur les brebis avec violence et despotisme.» (Ez 34,4). Ils se préfèrent eux-mêmes à leur Créateur, ils se dressent avec insolence en face de leurs subordonnés; et, insouciants de leurs devoirs, ils ne pensent qu'à leur puissance. Ils ne se mettent nullement en peine du jugement qui les attend. Ils se gonflent impudemment de leur puissance temporelle. Ils veulent librement se permettre ce qui est défendu, et ne supportent pas qu'un seul de leurs subordonnés y contredise.

Or celui qui se complaît dans le mal et exige par surcroît que les autres se taisent sur ses actions coupables, celui-là témoigne contre lui-même qu'il convoite être aimé plus que la vérité dont il ne permet pas qu'on prenne contre lui la défense.

Il n'est personne, même de vie exemplaire, auquel il n'arrive de broncher en quelque manière. Dès lors, celui-là désire que la vérité soit aimée bien plus que lui-même, qui n'admet pas d'être traité avec ménagement par personne au détriment de la vérité. C'est ainsi que saint Pierre accepta volontiers la réprimande de saint Paul, et que David écouta humblement le blâme d'un de ses sujets. C'est que les bons pasteurs ne sachant point se rechercher eux-mêmes d'un amour personnel, regardent comme une marque d'humble dé-férence la libre et loyale franchise de leurs sujets.

En tout ceci il est cependant nécessaire que l'exercice de l'autorité soit tempéré d'une discrétion très grande, afin que la pensée des subordonnés puisse librement se traduire en paroles quand elle sera l'expression de la vérité, sans que toutefois cette liberté dégénère en suffisance v: de peur qu'en laissant ainsi aux sujets toute facilité de langage, ceux-ci ne viennent à perdre l'humilité pratique.

Il faut aussi faire opportunément remarquer que les bons pasteurs souhaitent plaire aux hommes; mais dans le but de les attirer, par le charme de leur mérite personnel, à

l'amour de la vérité non point avec la préoccupation d'en être aimés eux-mêmes, mais bien pour se servir de l'affection qu'on leur témoigne ainsi que d'une route pour amener les cœurs de ceux qui les écoutent à l'affection du Créateur. Il est rare en effet, qu'on entende avec bienveillance, – quelques bonnes choses qu'il dise, – un prédicateur qui n'est pas sympathique. Un pasteur doit donc s'efforcer d'être aimé s'il désire qu'on l'écoute, sans rechercher toutefois une telle affection pour lui-même : de crainte de devenir, par cette usurpation secrète, un objet de dégoût pour Celui auquel il fait extérieurement profession de servir.

C'est ce qu'enseigne saint Paul avec justesse quand il nous découvre les secrets de son apostolat en disant : «C'est ainsi que moi-même je m'efforce en toutes choses de complaire à tous.» (I Cor 10,33). Mais il ajoute en un autre passage : «Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais pas le serviteur du Christ.» (Gal 1,10). Ainsi donc, Paul plaît et ne plaît pas. Ce qu'il désire voir plaire en lui, ce n'est pas lui : il recherche seulement, qu'à son occasion, la vérité plaise aux hommes.

CHAPITRE 9

Un pasteur doit savoir que, bien souvent, les vices se présentent sous l'apparence mensongère des vertus.

Le pasteur doit savoir aussi, que bien souvent les vices revêtent mensongèrement les dehors des vertus. Fréquemment, en effet, l'avarice se cache sous le nom d'économie tandis que, contrairement, la prodigalité se couvre de celui de libéralité. Souvent l'indulgence coupable se fait passer pour miséricorde, et la colère sans retenue pour exercice d'un saint zèle. Plus d'une fois on prend la précipitation pour de l'activité louable, et la paresse à agir est estimée parti-pris de pondération.

D'où la nécessité, pour le conducteur d'âmes, de savoir discerner avec une extrême attention les vertus et les vices : afin que l'avarice n'envahisse point son cœur, et qu'il ne se laisse point aller à se réjouir d'avoir la réputation d'être sage dans ses aumônes ou à se flatter d'être large dans ses charités en prodiguant un modérément les secours; ou jusqu'à causer la perte éternelle de ceux qui lui sont confiés en pardonnant des fautes qu'il aurait dû punir ou à se rendre lui-même plus gravement coupable en châtiât avec excès les écarts commis ou à compromettre, par une hâte prématurée, une affaire qui eût pu être conduite à bonne fin moyennant sagesse et mesure ou à laisser réduire à rien, par apathie, le succès d'une bonne entreprise

CHAPITRE 10

Quelle doit être la discrétion du pasteur, soit qu'il corrige ou dissimule, soit qu'il use de vigueur ou de mansuétude.

Il faut encore savoir que parfois la prudence demande de sembler ne pas apercevoir les vices des subordonnés, tout en leur laissant deviner que l'on veut bien paraître fermer les yeux. Quelquefois même des fautes notoires seront tolérées pour un temps, alors que d'autres qui demeurent secrètes devront être l'objet d'une enquête discrète. Il est des écarts de conduite qu'il faut reprendre avec douceur, et d'autres au contraire qu'on doit reprocher avec véhémence.

Nous avons dit qu'il existe certains vices qu'il est prudent de sembler ne pas apercevoir, tout en laissant deviner que l'on veut bien paraître fermer les yeux. Cela afin que le coupable se sachant découvert, et voyant supportées chez lui, en esprit de tolérance, des fautes sur lesquelles il sait bien qu'on garde le silence, rougisse d'en accroître le nombre, et devienne un juge sévère pour lui-même en faveur de qui la patience de son pasteur plaide auprès de ce dernier avec clémence. C'est en usant d'une telle méthode que le Seigneur reprend à propos la Judée lorsqu'il lui dit par le prophète : «Tu as été infidèle, et tu ne t'es

plus souvenue de moi, et tu n'es point rentrée dans ton cœur, parce que j'ai gardé le silence et que j'ai semblé ne pas voir. » (Is 57,11). Dieu a donc paru ne pas voir les fautes, et il le fait savoir : car il s'est tu en face du péché, et cependant l'a dénoncé en rendant public son silence.

En second lieu il est à propos de tolérer certaines fautes, même de notoriété publique, lorsque les circonstances sont nettement défavorables à l'opportunité d'une réprimande ouverte. C'est qu'en effet les plaies prématurément débridées subissent une inflammation pire et si l'application des remèdes ne se fait pas au moment favorable, c'est un fait d'expérience que ceux-ci perdent leur vertu curative. Mais tant qu'elle cherche l'heure où la correction pourra être infligée à ses sujets coupables, la patience de l'évêque est accablée sous le poids même des péchés qu'elle supporte. D'où cette si juste parole du Psalmiste : «Les pécheurs ont travaillé sur mon dos.» (Ps 128,3). C'est sur le dos en effet que nous portons les fardeaux. Le psalmiste se plaint donc que les pécheurs ont travaillé sur son dos; et c'est comme s'il disait sans allégorie «les pécheurs que je ne puis corriger, je les porte ainsi qu'un fardeau qui m'est mis sur le dos.»

D'autre part, certaines fautes secrètes doivent faire l'objet d'une délicate enquête, afin que, sur les indications fournies par certains signes extérieurs, le pasteur découvre ce qui demeure caché dans l'âme de ses sujets et que, par une réprimande survenant à propos, il arrive, en partant de la découverte de fautes moindres, à la connaissance d'autres délits plus graves. D'où l'à-propos de cette révélation faite à Ézéchiël : «Fils de l'homme, perce donc la muraille.» Sur quoi le même prophète immédiatement ajoute : «Et quand j'eus percé la muraille, une porte apparut. Et le Seigneur me dit : Entre, et vois les abominations horribles qu'ils commettent ici. Et j'entrai, et je vis : et voici qu'il y avait toutes sortes de figures de reptiles et d'animaux immondes, et toutes les idoles de la maison d'Israël dessinées sur la muraille.» (Ez 8,8-10). Or, c'est la personne des pasteurs qui est représentée par Ézéchiël, et la muraille symbolise la dureté du cœur de leurs ouailles. Et qu'est-ce donc percer la muraille, sinon réussir à forcer par de pénétrantes investigations la dureté des cœurs ? Quand Ézéchiël eut pratiqué l'ouverture (qu'on le pria de faire), une porte apparut. Ainsi, lorsque par de scrupuleuses recherches, ou par des corrections placées bien à propos, on a triomphé de la dureté d'un cœur, il semble qu'alors une porte s'ouvre par laquelle on peut lire toutes les pensées intimes de celui qu'on corrige. C'est donc à juste titre que, dans la prophétie, s'en suivent ces paroles : «Entre, et vois les abominations horribles qu'ils commettent ici.» Il entre, pour ainsi dire, afin de découvrir des abominations, le pasteur qui, par l'interprétation de certains signes apparaissant au dehors, pénètre assez avant dans les cœurs de ses sujets pour que lui soient connus tous leurs desseins pervers. C'est pourquoi le prophète ajoute «Et j'entrai, et je vis : et voici qu'il y avait toutes sortes de figures de reptiles et d'animaux immondes.»

Les désirs terrestres sont admirablement symbolisés par les reptiles; et, par les animaux, sont représentés les desseins qui, bien qu'élevé un peu au-dessus de la terre, n'ont encore d'autre but que l'obtention d'une récompense terrestre. Les reptiles adhèrent, en effet, avec tout leur corps à la terre. Quant aux animaux, ils sont sans doute soutenus au-dessus du sol dans une grande partie d'eux-mêmes, mais ils sont inclinés sans cesse vers la terre par leur appétit glouton. Par suite, les reptiles sont dans l'intérieur (de l'âme) quand les pensées qui s'y agitent ne se haussent jamais au-dessus des désirs terrestres. Les animaux s'y rencontrent à leur tour, quand, bien qu'il y ait dans l'âme des pensées justes et honnêtes, ces dernières, pourtant, se trouvent orientées vers des désirs de lucre et d'honneurs temporels. Prises en elles-mêmes, de telles pensées paraissent bien, sans doute, planer au-dessus de la terre mais l'ambition, tel un désir glouton, fait qu'elles se ravalent dans l'ornière. De là cette juste parole : «Et toutes les idoles de la maison d'Israël étaient peintes sur la muraille.» Il est écrit, en effet : «La cupidité est une idolâtrie.» (Col 3,5). C'est donc avec raison que les idoles sont mentionnées après les animaux car quand bien même quelques individualités par une honnête conduite s'élèvent, si l'on veut, au-dessus du terre à terre, elles s'y ramènent elles-mêmes par leur basse ambition. Enfin c'est avec raison qu'il est dit : «Les idoles étaient peintes», parce que, quand les dehors trompeurs des choses extérieures sont accueillis au dedans de soi, tout ce que l'on pense en songeant à ces vaines images s'imprime pour ainsi dire en notre cœur. Il faut noter aussi qu'une ouverture est d'abord pratiquée dans le mur, qu'ensuite on découvre la porte, et que l'abomination

secrète est mentionnée en dernier lieu. C'est qu'en effet, ce sont les indices extérieurs de chaque péché qui s'aperçoivent tout d'abord; ensuite c'est la porte de l'impudente iniquité qui se dévoile et enfin tout le mal caché au-dedans se découvre.

Mais il existe d'autres fautes qu'il faut reprendre avec douceur. Car quand ce n'est point par malice, mais par ignorance seule ou par fragilité que se produit la chute, il est certainement nécessaire que la répression même du délit soit imprégnée d'un grand tempérament. Tous, en effet, tandis que nous restons dans cette chair mortelle, demeurons soumis aux faiblesses de notre nature déchue. Chacun doit donc juger d'après soi-même combien il lui est nécessaire de compatir à la fragilité d'autrui : de crainte qu'en se laissant aller à de trop vives paroles de blâme contre l'infirmité du prochain, il ne semble oublieux de ce qu'il est lui-même. D'où cet avis opportun de saint Paul : «Lors même qu'un homme se serait laissé surprendre à quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez-le avec un esprit de douceur, prenant garde à vous-mêmes, de peur que vous ne tombiez aussi en tentation.» (Gal 6,1). Comme si l'Apôtre disait ouvertement : «Quand, par le fait de l'infirmité d'autrui, quelque chose dont vous êtes témoin vous choque, pensez à ce que vous êtes, afin que votre âme se modère dans son ardeur de réprimande par la peur de tomber dans la faute qu'elle blâme.»

Par contre, il est des choses qu'il faut vivement réprimander, afin que, lorsqu'un coupable ne se rend pas compte de sa faute, il en apprenne la gravité de la bouche de son censeur; et qu'au cas où quelque pécheur tiendrait pour peccadille la chose qu'il a commise, il en perçoive l'horreur d'après la rudesse de la correction qu'on lui inflige. Car il est du devoir d'un pasteur d'annoncer au moyen de la prédication la gloire de la patrie céleste; de découvrir combien de tentations de l'antique ennemi sont secrètement posées sur le chemin de cette vie; et de corriger avec grande énergie ceux des péchés de ses ouailles qu'il lui est impossible de pouvoir patiemment tolérer : de crainte qu'en ne se dressant pas assez vigoureusement contre les désordres, il ne porte lui-même la responsabilité de toutes les fautes commises. C'est donc bien justement qu'il est dit à Ézéchiël : «Prends une brique, pose-la devant toi, et tu y dessineras une ville, Jérusalem.» Suivent aussitôt ces paroles : «Mets le siège contre elle, construis contre elle une tour d'attaque, élève des terrasses, place contre elle des camps, et pose contre elle des béliers tout autour.» Et, immédiatement, il est ajouté, pour la sûreté personnelle du prophète : «Et toi, prends une poêle en fer, et place-la comme un mur de fer entre toi et la ville.» (Ez 4,1-2).

De qui donc Ézéchiël est-il l'image, sinon des chefs (de l'Église), lui à qui il est dit : «Prends une brique, pose-la devant toi, et tu y dessineras une ville, Jérusalem ?»

Les saints docteurs, en effet, prennent une brique lorsqu'ils s'emparent, pour l'instruire, du cœur de leurs auditeurs. Ils placent vraiment cette brique devant eux lorsqu'ils veillent sur ce même cœur avec tout le zèle de leur âme. C'est encore sur ce cœur qu'ils ont reçu mission de dessiner Jérusalem; car en s'adressant à des cœurs remplis des désirs terrestres ils s'appliquent avec très grand soin, à leur donner idée de ce qu'est la vision de la paix éternelle. Mais comme c'est en pure perte que l'on prend notion de la beauté de la patrie céleste si on n'apprend pas, en même temps, à connaître à quels assauts nombreux de l'ennemi perfide on demeure en butte ici-bas, l'Écriture ajoute à propos : «Mets le siège contre elle, construis contre elle une tour d'attaque.»

Et, en effet, les saints prédicateurs mettent le siège à l'entour de la brique sur laquelle est gravée la cité de Jérusalem, lorsqu'ils révèlent à une âme, terrestre encore, mais qui déjà aspire à la patrie céleste, combien grande, au cours de cette vie, l'hostilité des vices se déploiera contre elle. Car, en dénonçant comment chaque péché prépare des embûches à ceux-là qui progressent, c'est, grâce à la parole du prédicateur, comme un siège qui est mis autour de la ville de Jérusalem. Et comme les prédicateurs ne doivent pas seulement mettre en lumière la méthode d'attaque des vices, mais expliquer encore comment, bien pratiquées, les vertus nous donnent de la force, c'est avec raison qu'il est dit ensuite : «Construis contre elle une tour d'attaque.» Effectivement, le saint prédicateur construit une tour l'attaque quand il montre quelles sont les vertus par lesquelles on résiste aux vices. Et comme, ordinairement, au fur et à mesure que la vertu grandit, les assauts de la tentation redoublent, c'est encore sagement que viennent ces paroles : «Élève des terrasses, place contre elle des camps, et pose contre elle des béliers tout autour.» En effet, le prédicateur élève une terrasse, quand il dénonce l'effort d'une recrudescence tentation. Il

place des camps contre Jérusalem, lorsqu'il découvre à l'attention loyale de ses auditeurs les embûches sournoises et comme insaisissables de l'ennemi astucieux. Il pose enfin des béliers tout autour, quand il fait connaître quels aiguillons de tentations nous enserrant de toutes parts en cette vie, battant en brèche la muraille des vertus.

Mais quand bien même le pasteur aurait exactement enseigné toutes ces choses, il ne se préparerait à lui-même aucune quittance d'éternité s'il n'était animé d'une combative ardeur contre les fautes de tous. Voilà pourquoi il est encore écrit : «Et toi, prends une poêle en fer, et place-la comme un mur de fer entre toi et la ville.» Or la poêle symbolise ici l'ardeur de l'âme et dans le fer il faut voir la vigueur de la correction. Quelle chose, en effet, plus que le zèle de Dieu brûle et dévore l'âme d'un docteur ? C'est de la chaleur de cette «poêle» qu'était embrasé Paul quand il disait : «Qui est faible, sans que je sois faible aussi ? Qui vient à tomber, sans qu'un feu me dévore ?» (II Cor 11,29). Et parce que quiconque est embrasé du zèle de Dieu doit se couvrir sans cesse d'une grande vigilance s'il ne veut pas risquer d'être condamné pour négligence, c'est à juste titre qu'il est dit au prophète : «Place-la comme un mur de fer entre toi et la ville.» Et, véritablement, la poêle de fer est posée comme un mur de fer entre le prophète et la ville : car dès que les pasteurs font preuve d'un grand zèle, ils maintiennent, ainsi qu'un rempart, ce même zèle entre eux et leurs auditeurs, dans la crainte qu'ils ne soient un jour abandonnés eux-mêmes à la (divine) vengeance s'ils se montrent ici-bas indolents à reprendre.

Mais en tout ceci il faut prendre garde que, quand l'âme du docteur s'irrite elle-même en vue de corriger, il est bien difficile qu'elle n'éclate pas quelquefois, et ne se laisse aller à des paroles qui n'eussent pas dû être prononcées. Oui, presque toujours il arrive qu'en reprenant avec grande puissance d'invective les fautes de ses ouailles, la langue du maître se laisse entraîner à de vrais excès de langage. Mais, lorsque le ton de la réprimande s'élève immodérément, les cœurs des coupables sombrent dans la désespérance ! Il est par suite indubitable qu'un pasteur qui, s'étant ainsi emporté, constate avoir, au-delà du raisonnable, bouleversé les âmes de ses sujets, est toujours dans l'obligation d'avoir à recourir pour son compte à la pénitence, afin de trouver par ses larmes grâce devant Celui qui est la Vérité : car un tel pasteur a péché par l'ardeur même de son zèle pour la vérité.

C'est ce que, figurativement, le Seigneur a prescrit par Moïse en disant : «Si un homme va de bonne foi avec son ami couper du bois dans la forêt et que sa main brandit la hache pour abattre un arbre, et que le fer s'échappe du manche, atteint son compagnon et le tue : cet homme s'enfuira dans l'une des villes de refuge, et il aura la vie sauve. De peur que le proche parent du mort, vengeur du sang versé, ne poursuive le meurtrier dans l'ardeur de sa colère, ne l'appréhende, et ne lui porte un coup mortel.» (Dt 19,4-5).

Or nous allons dans la forêt avec un ami, chaque fois que nous nous appliquons à discerner les fautes de ceux-là qui nous sont soumis. Nous coupons du bois sans mauvais dessein lorsque nous réprimons, en toute charité d'intention, les vices des délinquants. Mais la cognée s'échappe de notre main quand la réprimande nous porte plus que de raison à la sévérité et le fer se détache du manche aussitôt que de trop dures paroles naissent d'une réprimande. Et ce langage atteint et tue notre ami : car les outrages proférés détruisent chez l'auditeur l'esprit de charité. C'est qu'en effet, l'âme du réprimandé conçoit vite de la haine dès qu'une correction excessive vient plus que de droit l'accabler.

Mais celui qui abat imprudemment des arbres et cause la mort de son prochain, doit se sauver dans l'une des trois villes de refuge : c'est-à-dire que, s'il en vient aux gémissements de la pénitence et se réfugie, dans l'unité de la foi, sous l'abri de l'espérance et de la charité, il n'est pas tenu pour coupable de l'homicide consommé. Et le proche parent du mort ne le tue point lorsqu'il le trouve : ce qui veut dire que quand viendra le juste juge, qui s'est uni personnellement à nous par la participation de flote nature, il ne punira certes point comme coupable le fauteur celui que la foi, l'espérance et la charité tiendront réfugié sous leur protection.

CHAPITRE 11

Combien le pasteur doit s'appliquer à la méditation de la loi divine.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici, le pasteur l'accomplira bien, si, rempli de l'esprit de la crainte et de l'amour d'En-Haut, il médite chaque jour attentivement les leçons de la sainte Écriture : afin que les paroles d'exhortation divine restaurent chez lui, en tout ce qui touche à la vie céleste, l'ardeur de sollicitude et de prévoyante attention que la nécessité du commerce du monde affaiblit sans trêve. De telle sorte que, reflué vers la vie du vieil homme par le contact des séculiers, il soit sans cesse renouvelé dans l'amour du pays céleste par l'élan de la componction.

Le cœur perd, en effet, prodigieusement au milieu des conversations humaines. Et puisque c'est un fait incontestable qu'il déchoit de son idéal sous la poussée du tumultueux assaut des occupations du dehors, il lui faut s'instruire sans cesse, afin de se rétablir par le zèle de l'étude.

Telle est la raison de l'avertissement que saint Paul donne à son disciple promu à l'épiscopat : «En attendant que je vienne, dit-il, applique-toi à la lecture.» (I Tim 4,13).

De même ce cri de David : «Seigneur, combien j'aime votre loi ! Elle est tout le jour l'objet de mes méditations.» (Ps 118,97).

De là encore cette prescription du Seigneur disant à Moïse à propos du transport de l'arche : «Tu fondras pour elle quatre anneaux d'or, que tu mettras à ses quatre angles. Tu feras des barres de bois d'acacia, et tu les revêtiras d'or. Tu passeras les barres dans les anneaux qui sont sur les côtés de l'arche pour qu'elles servent à porter l'arche. Les barres resteront toujours dans les anneaux de l'arche et n'en seront jamais retirées.» (Ex 25,12).

Que symbolise l'arche si ce n'est la sainte Église ? Ordre est donné par Dieu de mettre à ses quatre angles quatre anneaux d'or, pour la raison que, sans cesse grandissante, l'Église est répandue dans les quatre parties du monde, et qu'elle prêche armée des quatre livres du saint Évangile. Les barres de l'arche sont de bois d'acacia et passées, pour porter, dans les anneaux : parce qu'il faut chercher des docteurs forts et infatigables, semblables à un bois qui ne pourrit pas; lesquels demeurant attachés sans cesse à la leçon des Livres sacrés publieront l'unité de la sainte Église, et, se trouvant ainsi comme passés dans les anneaux d'or (des Évangiles), porteront l'arche. Car porter l'arche avec des barres c'est, pour les bons docteurs, mettre, par la prédication, la sainte Église à la portée des âmes ignorantes des infidèles. Ces barres furent, par ordre divin, revêtues d'or pour signifier que (les docteurs) ont le devoir, tandis qu'ils prêchent ouvertement aux autres, de resplendir eux-mêmes d'une (grande) pureté de vie. Il fut ajouté, justement à propos des barres : «Elles resteront toujours dans les anneaux et n'en seront jamais retirées.» C'est-à-dire qu'il est de toute nécessité que ceux à qui incombe la charge de la prédication ne s'écartent jamais de l'étude de l'Écriture sainte. Et en effet, le but de la prescription ordonnant de laisser constamment les barres dans les anneaux était qu'aucun retard ne fût apporté dans l'enlèvement de l'arche du fait de la mise en place des barres, lorsque les circonstances exigeraient son transfert. Ce qui signifie qu'il serait tout à fait honteux qu'un pasteur, interrogé sur un point de spiritualité par ses subordonnés, ait besoin de recourir à ses livres alors qu'il a le devoir d'être à même de répondre sur-le-champ à la question posée. Que donc les barres demeurent dans les anneaux, afin que les docteurs, livrés sans cesse dans leurs cœurs à la méditation des textes sacrés, puissent sans retard élever l'arche du témoignage, et dispenser tout de suite l'enseignement si quelque circonstance l'exige.

De là cet avis salutaire que donne aux autres pasteurs le premier chef de l'Église quand il prononce ces paroles : «Soyez toujours prêts à répondre en donnant pleine satisfaction à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous.» (I Pi 3,15). Comme s'il disait ouvertement : Que les barres ne sortent jamais des anneaux, afin que nul retard n'entrave le transport de l'arche.

3 e PARTIE

RÈGLES POUR LA PRÉDICATION

PROLOGUE

Après donc avoir fait connaître ce que doit être le pasteur, montrons maintenant de quelle manière il doit donner l'enseignement.

Et en effet, ainsi que Grégoire de Nazianze, de mémoire vénérable, l'a expliqué longtemps avants nous,⁵ une même et unique méthode ne s'applique pas à tous les hommes parce qu'une égale nature de caractère ne les régit pas tous. Fréquemment sont nuisibles à d'aucuns des procédés qui profitent à d'autres, de même que très souvent les herbes qui font la nourriture de certains animaux deviennent mortelles pour des espèces différentes, et que le sifflement léger qui calme les chevaux excite les jeune chiens. Un médicament qui fait tomber tel mal provoque la recrudescence de tel autre et le pain qui fortifie la vie des gens robustes est une cause de mort pour celle de tout petits enfants.

Le discours de ceux qui enseignent doit donc être adapté à la capacité des auditeurs : de telle sorte qu'il soit en rapport avec les dispositions de chacun, et que, pourtant, jamais il ne s'écarte du principe de l'édification commune. Que sont, en effet, si je puis ainsi dire, les esprits attentionnés des auditeurs, sinon le réseau tendu des cordes dans une cithare ? Cordes que l'artiste, en les touchant, fait vibrer différemment, pour ne pas s'infliger à lui-même un chant discordant ? Dès lors les cordes rendent un son harmonieux, parce qu'elles sont touchées, avec le même archet sans doute, mais non d'après un rythme identique. Ainsi chaque docteur, pour édifier tous les hommes avec l'unique vertu de charité, doit aborder les cœurs des auditeurs avec la même doctrine, mais non avec un seul et même langage.

CHAPITRE 1

Quelle grande diversité doit régner dans l'art de la prédication.

Il convient d'enseigner les femmes autrement que les hommes. Autrement les jeunes gens, autrement les vieillards. Différemment les riches et les pauvres. Autrement ceux qui sont dans la joie et ceux qui sont dans la tristesse. Les sujets d'une façon, et les gens en charge d'une autre. Autrement les serviteurs, et autrement les maîtres. Diversemment les sages de ce monde et les faibles d'esprit. Différemment les impudents et les modestes. Les violents d'une manière, et d'une autre façon les pusillanimes. Autrement les impatientes que les patients, les bienveillants que les jaloux, les purs que ceux qui sont souillés. Autrement les gens bien portants, autrement les malades. Autrement ceux qui redoutent les châtimens, et qui vivent convenablement sous l'effet de cette crainte, autrement ceux qui sont endurcis dans le péché à tel degré que même les châtimens ne les amendent point. Autrement les taciturnes à l'excès, autrement les bavards de profession. Autrement les indolents, autrement les brouillons. Autrement les doux, autrement les irascibles. Autrement les humbles, autrement les superbes. Autrement les obstinés, autrement les inconstants. Autrement les adonnés à la gourmandise et autrement les sobres. Autrement ceux qui font miséricordieusement l'aumône de leurs biens, autrement ceux qui visent à s'emparer du bien d'autrui. Autrement ceux qui ne prennent rien aux autres mais ne font point non plus l'aumône autrement ceux qui donnent, il est vrai de leurs biens, mais ne cessent point pour autant de prendre ce qui ne leur appartient pas. Autrement les gens en désaccord, autrement ceux qui vivent tranquilles. Autrement les semeurs de disputes, autrement les pacifiques. Autrement ceux qui n'ont pas le sens exact des paroles de la Loi divine, autrement ceux qui les comprennent mais ne les rapportent pas avec humilité. Autrement ceux qui

⁵ Dans le *Discours Apologétique 1*, où Grégoire explique et justifie sa fuite après son ordination sacerdotale.

étant capables de prêcher comme il faut sont retenus craintivement par un excès d'humilité; autrement ceux à qui leur défaut d'aptitude ou leur âge interdisent la prédication, et que pourtant y pousse la précipitation. Autrement ceux qui réussissent dans leurs ambitions temporelles; autrement ceux-la qui, sans doute, ont de l'ambition, mais qui portent le poids du labeur de l'adversité. Autrement ceux qui sont engagés dans les liens du mariage, autrement ceux qui en sont libres. Autrement ceux qui ont l'habitude du commerce charnel, autrement ceux-là qui l'ignorent. Autrement ceux qui déplorent des fautes d'actions, autrement ceux qui pleurent des péchés de pensées. Autrement ceux qui se lamentent au sujet des fautes qu'ils ont commises et qui, pourtant, ne cessent point de les commettre; autrement ceux qui cessent de pécher et cependant ne gémissent point de leurs fautes passées. Autrement ceux qui font l'apologie des infractions qu'ils se permettent, autrement ceux qui confessent leurs vices mais sans en sortir. Autrement ceux que terrasse une brutale poussée de passion, et différemment ceux qui se laissent délibérément enchaîner dans le péché. Autrement ceux qui se permettent des manquements, légers sans doute, mais répétés; autrement ceux qui se gardent des fautes légères mais sombrent, de temps à autre, dans des manquements graves. Autrement ceux qui n'essaient même pas de commencer à faire le bien, autrement ceux qui n'achèvent jamais le bien qu'ils ont commencé de faire. Autrement ceux qui font le mal en secret et le bien devant les autres autrement ceux qui conservent secret le bien qu'ils accomplissent, et qui pourtant, à cause de certains faits, ne laissent pas de donner mauvaise opinion d'eux dans le public.

Mais quelle utilité y aurait-il à ce que nous résumions toutes ces choses dans une rapide exposition, si en même temps nous ne montrions pas, avec toute la concision tout nous sommes capables, les modes de correction qui conviennent à chaque cas et donc les hommes sont à exhorter autrement que les femmes; car il faut aux premiers imposer des obligations plus sévères, et, aux secondes, au contraire, des devoirs plus légers : de telle façon que les grandes choses soient un stimulant pour les hommes, et que des prescriptions plus faciles attirent les femmes en les charmant.

Il faut reprendre les jeunes gens autrement que les vieillards : car la sévérité de la réprimande ramène presque toujours les jeunes au devoir, tandis qu'une observation bienveillante prépare mieux l'amendement des anciens. Car il est écrit : «Ne reprends pas avec rudesse un vieillard, mais avertis-le comme un père.» (I Tim 5,1).

CHAPITRE 2

Comment il faut parler aux pauvres et aux riches.

Les pauvres sont à exhorter autrement que les riches : car aux premiers nous nous devons d'offrir l'adoucissement de la consolation vis-à-vis de l'épreuve, tandis qu'il nous faut inspirer la crainte aux seconds comme correctif de leur élévation. Et, en effet, Dieu dit à une pauvre par son prophète : «Ne crains point, car tu ne seras pas confondue.» (Is 54,4) Et un peu plus loin le Seigneur continue : «Malheureuse, battue par la tempête.» (Is 45,2). Et il ajoute pour la consoler : «Je t'ai choisie dans le creuset de la pauvreté.» (Is 48,10) Saint Paul, au contraire, dit à son disciple à propos des riches : «Commande à ceux qui sont riches dans le siècle présent de n'être pas hautains, et de ne pas placer leur espérance dans des richesses incertaines.» (I Tim 6,17). Il faut noter dans ce passage, que le docteur de l'humilité, faisant mémoire de riches, ne dit pas (à son disciple) : prie, mais : «commande.» Parce que s'il faut témoigner une douce bonté la faiblesse, il n'est pas dû toutefois d'honneur à l'orgueil. Par suite, la vérité à dire aux orgueilleux leur sera d'autant plus nettement signifiée qu'ils affichent plus de fatuité à l'occasion de leurs richesses périssables. C'est de ces gens que le Seigneur déclare dans l'Évangile : «Malheur à vous, riches, car vous avez votre consolation.» (Lc 6,24). Effectivement, comme ils ignorent ce que sont les joies éternelles, ils prennent leur consolation dans l'abondance de la vie présente. Il faut donc donner de la consolation à ceux qui consomment l'épreuve ardente de la pauvreté; et, d'autre part, inspirer de la crainte à ceux qu'exalte la consolation de la gloire d'ici-bas : afin que les premiers sachent bien qu'ils possèdent des trésors invisibles, et que les autres apprennent qu'ils sont impuissants à retenir leurs richesses visibles. D'un autre côté, il faut

avouer que très souvent la nature des caractères vient modifier l'ordre des choses, et qu'il arrive que le riche soit humble, et le pauvre orgueilleux. Dès lors, la parole du prédicateur doit se régler sur la façon de vivre de celui qui l'écoute de telle sorte qu'elle atteigne d'autant plus sévèrement chez le pauvre une arrogance que l'épreuve de la pauvreté est d'autant moins là pour abattre de telle manière aussi, qu'elle touche d'autant plus doucement l'humilité des riches, que l'abondance qui élève les enorgueillit d'autant moins.

Toutefois, il peut se trouver que même un riche orgueilleux doive être fléchi par une exhortation bienveillante. Presque toujours, en effet, les plaies vives s'attendrissent sous l'action des pansements lénitifs, et fréquemment la fureur des déments est guérie par les amabilités du médecin; car la condescendante douceur qu'on leur témoigne calme leur folie. Il faut, en effet, se garder d'oublier qu'au temps où un esprit mauvais possédait Saül, David, à l'aide de sa harpe, apaisait la démence du roi. Et que faut-il entendre par Saül sinon l'orgueil des puissants; et par David, sinon l'humilité des saints ? Quand donc Saül était soudainement envahi par l'esprit immonde, David en chantant calmait sa démence : ce qui signifie que quand le sens des puissants tourne à la folie par suite de leur orgueil, il est juste que, par la sérénité de notre parole, leur esprit soit ramené au calme ainsi que par la douceur de son de la harpe.

Parfois aussi, lorsqu'on reprend les puissants de ce monde, il faut avoir soin de procéder à l'aide de quelqu'allégorie, comme s'il s'agissait d'un autre cas que du leur propre. Et lorsqu'ils ont (eux-mêmes) porté une juste sentence, comme ils eussent fait pour un étranger, alors il faut, en termes appropriés, les châtier pour leur propre crime; de telle sorte que leur âme enflée de puissance temporelle, et qui, spontanément vient de se libérer du joug de l'orgueil, ne puisse d'aucune façon se dresser contre celui qui la reprend, ni davantage essayer de présenter sa défense, liée qu'elle est par un jugement sorti de sa propre bouche.

C'est en de telles conditions que le prophète Nathan était venu reprendre le roi David, et lui demandait un jugement dans la cause d'un pauvre contre un riche afin que, tout d'abord, le prince rendît sa sentence, et entendît ensuite prononcer au sujet de son propre crime. De telle façon qu'il lui fut totalement impossible de contester la décision qu'il avait, en personne, portée contre lui-même. (cf. II Roi 12,4 et suivant).

Donc ce saint homme, se trouvant en présence d'un pécheur et d'un roi, s'appliqua tout d'abord, avec grand à-propos, à enfermer l'orgueilleux délinquant dans les liens de sa propre confession puis à l'atteindre par une forte invective. Il lui laissa ignorer un moment quel coupable il cherchait, mais il le frappa aussitôt qu'il l'eut convaincu de sa faute. Peut-être n'aurait-il pas aussi vivement atteint le roi, s'il avait essayé dès les premières paroles de châtier son forfait. Procédant, au contraire, au moyen d'une allégorie, il rendit plus aigu le reproche qu'il avait d'abord dissimulé. Il était venu, médecin, vers un malade. Il se rendait bien compte de la nécessité d'une opération mais il doutait de la patience de celui qui était souffrant. Il cacha donc sous son manteau le fer du chirurgien; puis, le tirant, il l'enfonça brusquement dans la plaie, de telle façon qu'avant de l'avoir aperçue le malade sentît la lame faire son travail le résection. Cela, afin de prévenir le refus probable du patient si ce dernier, précédemment, avait eu la vie de l'instrument.

CHAPITRE 3

Comment doivent être repris les joyeux et les tristes.

On ne peut donner les mêmes avertissements aux joyeux et à ceux qui sont tristes. Pratiquement, il faut appeler aux personnes de joyeuse vie les effrayant réalités qui sont la conséquence de la damnation et faire ceux-là qui sont chagrins se souvenir des joies promises à la possession du Royaume.

Que ceux qui vivent dans la joie apprennent, de la gravité des menaces, ce qu'ils ont à redouter et que les affligés entendent parler des joies des récompenses qu'ils espèrent. Et en effet, il est dit aux premiers : «Malheur à vous qui riez maintenant, car vous serez dans le deuil et les larmes !» (Lc 6,25). Mais les seconds entendent le même Maître leur

enseigner : «Je vous reverrai, et votre cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie.» (Jn 16,22).

Ce ne sont cependant pas les événements qui font les rieurs ou les tristes; cela vient plutôt des natures. Et c'est ainsi que certains vices sont en accord avec certains caractères par exemple, les naturels joyeux sont plus portés à la luxure, les tristes davantage enclins à la colère. Il y a donc nécessité que non seulement chacun s'attache à bien connaître de quel tempérament il est doué par nature, mais encore aux attaques de quels bas instincts il sera en butte de ce fait : de peur qu'en négligeant complètement de lutter contre ses défauts originels, il ne succombe à quelque vice dont il pouvait se croire exempt.

CHAPITRE 4

Comment il faut parler aux subordonnés et aux supérieurs.

Il faut différemment adresser des avis aux subordonnés et aux supérieurs. De façon à ce que la sujétion n'accable pas les premiers, et que leur dignité n'enorgueillisse point les autres; afin que les subordonnés ne fassent pas moins qu'on leur commande, et que les supérieurs n'ordonnent pas plus qu'il n'est possible de faire pour qu'enfin les sujets humblement se soumettent, et que les dirigeants gouvernent avec mesure. En effet, par les paroles suivantes, – que l'on peut figurativement interpréter, – il est dit à ceux qui sont dans la dépendance : «Vous, enfants, obéissez en toutes choses à vos parents dans le Seigneur.» Et il est enjoint aux supérieurs : «Et vous pères, n'irritez pas vos enfants.» (Col 3,20). Que les sujets

apprennent donc (du pasteur), comment ils doivent composer leur intention devant les regards du juge invisible et que les supérieurs, à leur tour, soient instruits de la manière suivant laquelle ils doivent être extérieurement, par leurs mœurs irréprochables, un exemple pour ceux qui leur sont soumis.

Les supérieurs doivent savoir, en effet, que si parfois ils commettent le mal, ils se rendent dignes d'autant de morts qu'ils lèguent à leurs sujets d'exemples la perdition. D'où l'obligation de se garder eux-mêmes d'autant plus soigneusement du péché que, par les mauvaises actions qu'ils commettent ils ne périssent point seuls, mais portent la responsabilité des autres âmes qu'ils ont perdues par leurs exemples. Il est donc nécessaire, afin de leur épargner un plus rigoureux châtement, d'admonester les inférieurs quand, au moins en ce qui a trait à leur seule conduite personnelle, ils ne savent pas vivre suivant la justice; et, il est tout aussi urgent de donner un avertissement aux supérieurs, de crainte que, quand bien même ils s'estimeraient tranquilles relativement à leur vie privée, ils ne courent le risque de se voir condamnés à cause de ceux-là qui leur furent soumis. Et ce, afin que les premiers veillent d'autant plus près à leur manière de vivre qu'ils sont exemptés davantage de la surveillance d'autrui et pour que les seconds s'acquittent de leurs devoirs à l'égard du prochain, tout en ne cessant point de prendre soin d'eux-mêmes, et qu'ainsi leur ferveur pour leur propre salut les préserve de la moindre tiédeur dans la garde de ceux qui leur sont commis.

Et en effet, l'Écriture dit à celui qui n'a qu'à songer à lui-même : «Va vers la fourmi, ô paresseux considère ses voies et deviens sage.» (Pro 6,6). Mais un terrible avis est donné au chef par ces mots : «Mon fils, si tu t'es rendu caution pour ton ami, si tu t'es engagé pour un étranger, tu t'es lié par les paroles de ta bouche, tu es pris par tes propres paroles.» (Pro 6,1). Se rendre caution pour son ami, c'est se charger de la responsabilité d'une autre âme au péril de son salut personnel. De ce fait, notre main est engagée pour un étranger car notre âme se trouve prise alors dans un devoir de sollicitude qui n'existait pas auparavant. On se trouve lié par les paroles de sa bouche et pris par ses propres discours : parce que quiconque est mis de la sorte dans l'obligation d'apprendre le bien à ceux qui lui sont confiés, se trouve placé dans la nécessité d'observer le premier les choses qu'il enseigne. Il est donc bien lié par les paroles de sa bouche : contraint qu'il est, par les exigences de la raison, de ne point se conduire autrement qu'il instruit. Et dès lors, il est tenu, aux yeux de l'inflexible juge, à l'accomplissement d'un bien d'autant plus grand que plus parfaites sont les bonnes œuvres dont il a publiquement prescrit, par sa parole, la pratique aux autres. Et

c'est bien à propos qu'aussitôt l'Écriture ajoute ce conseil : «Fais donc ce que je dis, mon fils : dégage-toi ! Puisque tu es tombé aux mains de ton prochain, va, hâte-toi, réveille ton ami ! Ne donne ni sommeil à tes yeux, ni assoupissement à tes paupières. (Pro 6,3).

Quiconque, par suite, est officiellement préposé aux autres en exemple de vie, est averti d'être non seulement vigilant lui-même, mais encore de réveiller son ami. Il n'est pas suffisant, en effet, pour lui, de veiller en ayant une bonne conduite, s'il ne retire pas de la torpeur du péché celui auquel il commande. Et c'est avec raison qu'il est écrit : «Ne donne ni sommeil à tes yeux, ni assoupissement à tes paupières.»

Donner du sommeil à ses yeux c'est, par une défaillance de volonté, faire fi totalement du soin de ses subordonnés. D'autre part, les paupières s'assoupissent, quand notre intelligence voit clairement les défauts qu'il faudrait reprendre chez ceux-là qui nous sont soumis, mais feint, par lâche paresse, de ne les point connaître. Dormir, en effet, d'un complet sommeil, c'est ni ne savoir, ni corriger les actions répréhensibles de ses sujets. Ce n'est donc pas dormir, mais sommeiller, que de connaître ce qu'il y aurait lieu de réprimander et cependant, par paresse d'âme, ne le point amender à l'aide de reproches appropriés. Or, en cédant à l'assoupissement, l'œil s'en va vers le plein sommeil : c'est-à-dire qu'ordinairement si celui qui préside ne retranche point le mal qu'il voit fort bien, il en arrive un jour ou l'autre, et en punition de sa négligence, à ne même plus se rendre compte de ce que ses sujets accomplissent de mal.

Il faut recommander, par suite, à ceux qui gouvernent les autres, d'avoir, par zèle de surveillance et par souci de ressemblance avec les animaux (symboliques que Jean vit) dans le ciel, des yeux vigilants et au-dedans et à l'entour. (cf. Ap 4,6). Et en effet, ces animaux célestes, que nous décrit l'Apocalypse sont montrés comme remplis d'yeux au-dedans et à l'entour, parce qu'il sied à tous les pasteurs d'âmes d'être doués d'yeux de même façon : en ce sens qu'ils doivent s'efforcer d'être, dans l'intime, agréables au Juge qui sonde les cœurs; et qu'il leur faut, en plus des bons exemples dont ils sont redevables dans leur vie extérieure, découvrir ce qu'il faut corriger chez autrui.

Les inférieurs sont à prévenir de n'avoir point à porter de jugements téméraires sur leurs chefs, quand bien même, par hasard, ils trouveraient quelque chose à reprendre dans leur conduite. De craint, qu'en faisant la preuve certaine d'un mal, ils ne tombent eux-mêmes, sous l'influence de l'orgueil, dans quelque plus profonde misère. Il faut les mettre en garde de ne point s'élever avec une excessive audace contre leurs supérieurs s'ils surprennent chez ceux-ci des fautes mais d'agir de telle sorte que si ces manquements des pasteurs sont bien graves ils les condamnent en leur for intérieur, tout en ne refusant point, en sujets que lie la crainte divine, de porter sous ces chefs (indignes) le joug de la discipline.⁶

C'est ce que nous pouvons faire mieux voir en apportant l'épisode suivant (de l'histoire) de David. (cf. I Rois 24,4 et sv.).

Un jour que son persécuteur Saül était entré dans une caverne pour une nécessité de nature, David avec ses gens étaient au fond de cette même grotte. Or il y avait longtemps déjà que celui-ci subissait les conséquences de l'animosité du roi. Mais quand les hommes de David voulurent s'avancer pour frapper Saül, il les arrêta en disant qu'il ne fallait pas porter la main sur l'oint du Seigneur. Pourtant, s'étant levé, il coupa à la dérobée le pan du manteau de Saül.

Or, que représente Saül si ce n'est les mauvais pasteurs ? Et que figure David sinon les bons fidèles ? Le besoin naturel de Saül symbolise les chefs dépravés qui étalent jusqu'en des actions de réputation fétide la secrète malice de leur cœur et, par des faits perpétrés au grand jour, découvrent leurs pensées coupables. Et cependant David craignit de frapper Saül c'est-à-dire que les âmes vertueuses des fidèles se tenant éloignées de toute peste de jalousie, ne frappent jamais du glaive de la langue la façon de vivre de leurs pasteurs, même dans le temps où ils ont lieu de blâmer leur manque de perfection. Que si parfois, du fait de la fragilité humaine, ils peuvent difficilement s'empêcher de s'entretenir de certaines fautes particulièrement graves et publiques de leurs pasteurs, ils le font alors dans l'humiliation de leur âme, comme s'ils coupaient silencieusement, (à l'instar de David)

⁶ «La foi étant cependant sauve,» remarque ailleurs le saint (Morales 50,25, ch. 36).

le pan du manteau (de leur seigneur). Et en effet, quand, même vertueusement et secrètement, ils portent atteinte à la dignité pastorale, ils salissent le manteau du roi leur seigneur. Aussi reviennent-ils à eux-mêmes, et se font-ils un très cuisant reproche de leur piqûre de langue, fut-ce même la plus petite.

C'est donc à juste titre qu'il est écrit au même endroit : «Après cela David se frappa le cœur de ce qu'il avait coupé le pan du manteau de Saül.»

Par suite, les actions des pasteurs ne sont point à frapper du glaive de la langue, lors même qu'en vérité on les estime répréhensibles. Si par hasard la langue vient à tomber à leur sujet dans des manquements, fussent-ils minimes, il est indispensable qu'on se frappe le cœur par l'affliction de la pénitence que l'on fasse retour sur soi-même; et qu'après un manquement vis-à-vis de l'autorité pastorale, on redoute grandement le jugement de Celui par qui elle fut déléguée. Car lorsque nous manquons à nos pasteurs, nous résistons à l'ordre de Celui qui nous les a donnés pour chefs. Aussi, quand Moïse eut appris que le peuple murmurait contre lui et contre Aaron, prononça-t-il ces mots : «Nous, que sommes-nous ? Ce n'est pas contre nous que sont vos murmures, c'est contre le Seigneur.» (Ex 16,8).

CHAPITRE 5

Comment il faut reprendre maîtres et serviteurs.

Les mêmes avis ne sont point également à donner au serviteur et à son maître. Ainsi les serviteurs doivent toujours tenir compte de l'humilité de leur condition; et les maîtres, de leur côté, fidèlement se souvenir de l'origine de leur nature qui les rend les égaux de ceux qui sont à leur service.

Il faut apprendre aux serviteurs à ne point mépriser leurs maîtres afin de ne pas offenser Dieu en se révoltant avec orgueil contre l'ordre établi par Lui. Et d'un autre côté, il y a lieu de rappeler aux maîtres qu'ils se targuent insolemment contre Dieu de ses propres dons, dès qu'ils refusent de reconnaître que les hommes maintenus en servage à cause de leur condition sont leurs égaux de par la communauté de nature.

Que les premiers soient avertis, afin de bien savoir qu'ils sont les serviteurs de leurs maîtres; et que les seconds apprennent qu'ils sont les compagnons de service de leurs serviteurs. Car l'Apôtre dit aux uns : «Serviteurs, obéissez à vos maîtres selon la chair.» (Col 3,22). Et encore : «Que tous ceux qui sont sous le joug comme esclaves estiment leurs maîtres dignes de tout honneur.» (I Tim 6,1). Quant aux autres, il leur adresse ces paroles : «Et vous, maîtres, agissez de même à l'égard de vos serviteurs, et laissez là les menaces, sachant que leur Seigneur et le vôtre est dans les cieux.» (Ep 6,9).

CHAPITRE 6

Comment il faut traiter les sages et les simples d'esprit.

On ne doit pas parler aux sages de ce monde de la même manière qu'aux simples d'esprit. Il faut exhorter, en effet, les savants à perdre la conviction qu'ils savent, tandis que les simples d'esprit doivent être poussés à acquérir la connaissance de ce qu'ils ignorent.

Chez les premiers, il faut en premier lieu détruire la persuasion où ils sont d'être sages; et chez les autres, il faut d'abord inculquer tout ce qui nous est connu au sujet de l'éternelle sagesse : car l'absence complète d'orgueil a en quelque façon prédisposé leurs cœurs à recevoir cette formation. Avec les savants il faut s'employer à ce que, plus sagement, ils deviennent insensés en renonçant à la folle sagesse pour apprendre à connaître la sage folie de Dieu. Et il faut exhorter les simples à partir de cette simplicité qui est qualifiée de folie, pour atteindre à la vraie sagesse. Car l'Écriture dit aux premiers : «Si quelqu'un parmi vous pense être sage dans ce siècle, qu'il devienne fou afin d'être sage.» (I Cor 3,18). Et aux seconds : «Il n'y a point parmi vous beaucoup de sages selon la chair.» Puis : «Ce

que le monde tient pour insensé, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les sages.» (I Cor 1,26-27).

Ce qui presque toujours convertit les savants, se sont les arguments d'une controverse; tandis qu'ordinairement les exemples touchent bien mieux les humbles. Il est utile à ceux-là d'être vaincus et terrassés dans leurs propres allégations; généralement il suffit à ceux-ci d'avoir la connaissance des actions louables du prochain.

C'est ainsi que le grand Apôtre, qui disait se devoir aux sages et aux ignorants, alors qu'il instruisait les savants aussi bien que les simples du peuple Hébreu de la caducité du Testament ancien triompha des docteurs en se servant dans son discours de leur propre sagesse quand il leur déclara : «Or ce qui est devenu ancien, ce qui est vieilli, est près de disparaître.» (Heb 8,13).

Mais comme il se rendait bien compte que d'autres ne seraient conquis que par les seuls exemples, il ajouta dans la même lettre : «Les saints ont souffert les moqueries et les verges de plus, les chaînes et les cachots ils ont été lapidés, sciés, éprouvés; ils ont morts par le tranchant du glaive.» (Heb 11, 36-37)/ Et de nouveau : «Souvenez-vous de ceux qui vous conduisent qui vous ont annoncé la parole de Dieu et considérant quelle a été l'issue de leur vie, imitez leur foi.» (Heb 13,7).

Ainsi une science victorieuse subjuguait les uns; et le doux attrait de l'exemple encourageait les autres à gravir le sentier de la perfection

CHAPITRE 7

Comment reprendre les effrontés et les timides.

Les effrontés sont à reprendre d'une façon et les personnes modestes d'une autre. Seul, en effet, un reproche sévère corrige les premiers du vice de l'impudence tandis que, d'ordinaire, une parole discrète amendera les seconds. Ceux-ci ne reconnaissent leurs péchés que s'ils en sont repris par plusieurs; il suffit le plus souvent à la conversion de ceux-là qu'un maître de doctrine leur mette avec bonté une seule fois sous les yeux les fautes qu'ils ont commises. On réussit auprès des impudents en les taçant avec vigueur mais on procure mieux l'amélioration des timides en abordant, pour ainsi dire, de manière indirecte ce qu'on a à leur reprocher.

Et, en effet, le Seigneur apostrophant ouvertement l'impudent peuple judaïque lui dit : «Tu as eu un front de courtisane, tu n'as pas voulu rougir.» (Jer 3,3). Par contre, il reconforte le même peuple devenu humble, en lui adressant ces paroles : «Tu oublieras la honte de ta jeunesse, et tu ne te souviendras plus de l'opprobre de ton veuvage, car il régnera sur toi celui qui t'a créé.» (Is 54,4).

De même saint Paul réprimande-t-il sans détour les Galates qui avaient impudemment failli : «Ô Galates insensés, écrit-il, qui vous a fascinés ?» (Gal 3,1). Et il ajoute : «Avez-vous si peu de sens qu'après avoir commencé par l'esprit, vous finissiez par la chair.» (Ibid. 3).

Il reprend comme suit, au contraire, prenant en quelque sorte part à leur peine, les errements des Philippiens qui rougissaient de leur faute : «Je me suis vivement réjoui dans le Seigneur, de ce que vous avez fait reflourir enfin vos sentiments d'autrefois à mon égard; vous les aviez bien, mais l'occasion vous avait manqué.» (Phil 4,10). Ainsi une sévère réprimande mettait à nu les fautes des premiers, et un plus doux reproche voilait la négligence des autres.

CHAPITRE 8

Comment reprendre les arrogants et les pusillanimes.

Les arrogants doivent être repris d'une manière les pusillanimes d'une autre.

Les premiers, en effet, parce qu'ils présument exagérément d'eux-mêmes, font fi des autres hommes et les comptent pour rien; tandis que les seconds, trop pénétrés de leur propre faiblesse, tombent la plupart du temps dans le découragement. Les uns estiment particulièrement parfait tout ce qu'ils font; les autres jugent leurs actions on ne saurait plus méprisables, et se laissent dès lors abattre par le désespoir. C'est donc avec un grand discernement que devront être tirées au clair par celui qui doit les reprendre, les œuvres des hommes orgueilleux, afin de leur faire voir qu'ils déplaisent à Dieu dans ce en quoi ils se complaisent en eux-mêmes.

Oui, nous corrigeons alors mieux ces hommes lorsque nous leur prouvons être mauvaises les actions mêmes qu'ils croient avoir bien faites moralement. De telle façon que, du sujet d'où ils pensaient devoir retirer de la gloire, naisse au contraire pour eux une salutaire confusion.

Maintenant, comme très souvent ils refusent de reconnaître être tombés eux-mêmes dans ce vice de l'arrogance, ils viendront plus vite à résipiscence si on les déconcerte par le honteux reproche d'une autre faute plus évidente prise à côté : afin qu'en face d'un fait qu'ils ne peuvent excuser, ils tiennent aussi pour véridique le défaut dont, pitoyablement, ils se prétendent indemnes.

C'est ainsi qu'au temps où il voyait les Corinthiens effrontément soulevés contre lui, et prétendant être l'un à Apollos, l'autre à Pierre, l'autre au Christ, saint Paul produisit au grand jour le crime d'inceste qui avait bel et bien été consommé chez eux. «On entend dire, leur écrit-il, qu'il y a parmi vous de l'impudicité, et une impudicité telle qu'il ne s'en rencontre pas de pareille même chez les païens; c'est au point que quelqu'un (d'entre vous) a la femme de son père ! Et vous êtes enflés d'orgueil ! Et vous n'avez pas, au contraire, été dans le deuil, afin que celui qui a commis un pareil acte fût retranché du milieu de vous !» (I Cor 5,1-2). Comme s'il disait ouvertement : «Que signifie le arrogance par laquelle vous vous dites être à celui-ci ou à celui-là, vous qui, par le dissolu de votre incurie, donnez la preuve que vous n'êtes à personne ?

Mais, par contre, nous ramenons bien mieux les timorés dans la route du devoir si nous allons chercher un peu loin quelques-unes de leurs actions bonnes afin qu'au temps où, par nos reproches, nous corrigeons chez eux certaines choses, nous puissions accorder à d'autres la louange de notre approbation. De façon à ce que le compliment qu'ils reçoivent soutienne une timidité que flagelle, d'autre part, la faute reprochée. Souvent même nous réussissons mieux à leur endroit si nous faisons mention de leurs bonnes actions passées et, s'il y a eu dans leur vie certains désordres, en ne blâmant pas ces derniers comme choses déjà commises, mais en les interdisant à la façon de fautes qu'on ne doit désormais plus commettre. Ainsi la bienveillance témoignée fera grandir le bien que nous aurons approuvé; et un encouragement discret sera plus efficace, chez les pusillanimes, à l'égard des défauts que nous aurons repris.

Telle fut la façon d'agir de saint Paul à l'endroit des Thessaloniens lorsqu'il sut que ceux-ci, persévérant dans la foi qu'ils avaient reçue de lui, étaient saisis d'une véritable crainte, comme si la fin du monde eût dû être prochaine. L'Apôtre commence par louer ce qu'il constate de fermeté en eux; et, les exhortant discrètement, il vient ensuite en aide à leur infirmité. Voici en effet ses paroles : «Nous devons rendre à Dieu de continuelles actions de grâces pour vous, frères, ainsi qu'il est juste, parce que votre foi fait de grands progrès, et que votre charité les uns pour les autres s'accroît de plus en plus. Aussi nous-mêmes, dans les Églises de Dieu, tirons-nous gloire de vous, à cause de votre patience et de votre fidélité.» (II Th 1,3). Et le même, ayant ainsi préalablement fait un persuasif éloge de leur vie, ajouta peu après : «Pour ce qui regarde l'avènement de notre Seigneur Jésus Christ et notre réunion avec lui, nous vous prions, frères, de ne pas vous laisser ébranler facilement dans vos sentiments, ni alarmer par quelque esprit, ou par quelque parole, ou par une lettre supposée venir de nous, comme si le jour du Seigneur était proche.» (Ibid., 2,1).

Ainsi ce vrai docteur prit-il tout d'abord souci que ses correspondants s'entendissent préalablement louer des enseignements dont ils avaient gardé mémoire, pour qu'ensuite ils se conformassent à ce qui leur était demandé. De telle sorte que le compliment émis en premier lieu affermit leur esprit et l'empêchât de se frapper sous le coup de l'admonition annexe. Ceux donc que l'Apôtre savait être troublés par la crainte d'une fin prochaine, il ne les tañait pas d'avoir été émus; mais, paraissant ignorer le passé, il leur faisait défense de se laisser ébranler à l'avenir afin qu'étant persuadés qu'ils étaient ignorés de leur correspondant en ce qui concernait la futilité même de leur terreur, ils en vinsent à d'autant plus redouter de se rendre répréhensibles, s'ils craignaient plus vivement être découverts par lui.

CHAPITRE 9

Comment il faut reprendre les impatientes et les patients.

Il faut différemment reprendre les impatientes et les patients. Et en effet, on doit dire aux impatientes qu'en négligeant de refréner leur fougue ils se laissent entraîner, sans qu'ils le souhaitent, dans de nombreuses voies périlleuses. Car la fureur emporte la volonté au-delà des limites mêmes du désir et l'âme une fois ainsi troublée, commet, en quelque sorte sans le vouloir, des actes qu'elle regrettera, une fois revenue à elle.

On doit aussi prévenir les impatientes qu'en se laissant emporter par l'impulsion de la colère et en agissant comme des fous, c'est à peine s'ils gardent, après coup, la notion de leurs fautes.

Ceux qui ne résistent pour ainsi dire point à leur violence d'émotion mettent le désordre jusque dans les bonnes actions faites jadis par eux avec une âme tranquille, et ruinent, sous le coup d'une excitation subite, ce qu'ils avaient élevé au prix peut-être d'un long et prudent labeur !

La charité elle-même, qui est mère et gardienne de toutes les vertus, se perd par le vice de l'impatience. Il est écrit, en effet : «La charité est patiente .» (I Cor 13,4). Par suite la charité n'est pas si elle n'est point patiente.

La doctrine, qui est la nourrice des vertus, est, elle aussi, ruinée par le défaut de l'impatience. Car il est écrit : «La sagesse d'un homme se reconnaît à sa patience.» (Pro 19,11). Et donc, la mesure suivant laquelle un homme fait montre d'absence de sagesse fournit la preuve exacte de son défaut de patience. Un tel être en effet, demeurera inapte à vraiment faire le bien en enseignant, s'il ne sait, dans la vie, porter d'une âme égale les défauts d'autrui.

En outre, presque toujours, du fait de ce vice de l'impatience, le péché de présomption vient blesser l'âme; car dès qu'un homme ne supporte pas d'être dédaigné par le monde, il s'agite pour faire montre des qualités cachées qu'il peut avoir; et de la sorte il est, par l'impatience, amené jusqu'à l'orgueil. Incapable de souffrir le mépris (du monde), il tombe dans l'ostentation en se faisant valoir publiquement lui-même. De là cette parole de l'Écriture : «L'homme patient vaut mieux que le présomptueux.» (Ec 7,9). C'est qu'en effet l'homme patient préfère souffrir toutes les vexations qu'on voudra plutôt que de (consentir à voir) ses qualités secrètes divulguées par le vice de l'ostentation; tandis que l'arrogant, au contraire, aime mieux que l'on dise de lui un bien, fut-il même imaginaire, afin de se soustraire au plus léger affront.

Puisque donc, quand la patience se perd, périssent en même temps qu'elle les autres bonnes œuvres précédemment accomplies, c'est bien à juste titre qu'il fut prescrit à Ézéchiél de creuser une fosse dans l'autel de Dieu pour recevoir les holocaustes placés dessus. (cf. Ez 43,13). Si en effet il n'existait pas de fosse à l'autel, le vent soufflant à l'improviste disperserait toute oblation qu'il trouverait sur lui. Or qu'entend par autel de Dieu sinon l'âme du juste, laquelle présente aux regards du Seigneur des sacrifices aussi nombreux que le sont les bonnes actions accomplies par elle ? Et que symbolise la fosse de l'autel sinon la patience des bons, laquelle en rendant l'âme humblement prête à supporter l'adversité la montre complètement délaissée ainsi qu'au fond d'une fosse ? Or une fosse fut creusée dans l'autel pour que le vent n'enlevât pas le sacrifice posé sur la table.

Ce qui veut dire : l'âme des saints conserve la patience, de peur qu'en se laissant troubler par le souffle de l'impatience elle vienne à perdre ce qu'elle a fait de bon. De plus, cette même fosse de l'autel est donnée comme profonde d'une coudée pour marquer que si la patience n'est pas délaissée l'unité de mesure est conservée. D'où cette parole de saint Paul : «Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ.» (Gal 6,2). Et en effet, la loi du Christ réside dans l'amour de l'unité, et ceux-la seuls l'accomplissent qui, lorsqu'ils souffrent, ne s'écartent point (de cette unité).

Que, maintenant, les impatientes entendent retentir à leurs oreilles ces paroles de l'Écriture : «Celui qui est lent à la colère vaut mieux qu'un héros; et celui qui est maître de son esprit, que le guerrier preneur de villes.» (Pro 16,32). Moindre, en effet, est la prise d'une ville, parce que la conquête n'atteint que des biens extérieurs mais bien plus haute est la victoire qui se remporte par la patience, parce que c'est l'âme qui triomphe d'elle-même, qui se soumet elle-même à elle-même, quand la patience la contraint à se brider intérieurement.

Que les impatientes s'entendent dire cette parole qu'adresse à ses élus Celui qui est la Vérité : «Par votre patience vous posséderez vos âmes.» (Lc 21,19).

Nous avons, en effet, été créés de façon si admirable qu'en nous la raison doit gouverner l'âme, et l'âme à son tour posséder le corps. Mais l'âme se voit évincée de son droit de gouverner le corps, si elle-même cesse la première de demeurer sous le domaine de la raison. En nous avertissant de nous posséder nous-mêmes par la patience, le Seigneur a donc démontré que cette vertu est la sauvegarde de notre nature. Par là nous apprenons combien est grand le péché d'impatience, par lequel nous perdons jusqu'à la possession de ce que nous sommes.

Que les impatientes entendent encore ce qui est dit par Salomon : «L'insensé fait éclater toute sa passion, mais le sage la calme et la retient.» (Pro 29,11). Et en effet, sous l'impulsion de l'impatience, l'homme se conduit de telle façon qu'il répand au dehors son âme tout entière et le trouble la met d'autant plus rapidement hors d'elle-même qu'aucune sage discipline ne la retient à l'intérieur. Le sage, au contraire, diffère et se réserve pour l'avenir. Car, lésé présentement, il ne désire point de vengeance. Tolérant, il préfère pardonner; mais sans oublier pour cela que toutes choses trouveront une juste vindicte lors du jugement suprême.

Contrairement, il faut exhorter les patients à ne point gémir en eux-mêmes de ce qu'ils endurent extérieurement afin qu'ils ne gâtent point au-dedans, par la contagion d'une disposition mauvaise de leur âme, le sacrifice de si grand prix qu'ils paraissent au dehors, offrir en son intégrité. Un tel défaut sans doute peut n'apparaître point aux yeux du monde, mais il est cependant tenu pour péché par l'appréciation divine; et sa malignité grandit à proportion que se donne davantage à lui-même, devant les hommes, un faux air de vertu.

Il faut encore dire aux patients de s'appliquer à aimer ceux qu'il leur est nécessaire de supporter : le peur que si l'amour ne suit pas la patience, cette dernière vertu, n'étant alors qu'un faux-semblant, ne devienne un vice pire que la haine. C'est pourquoi après avoir écrit : «La charité est patiente», saint Paul ajouta aussitôt : «elle est douce», (I Cor 13,4) montrant par là que ceux que, par patience, la charité supporte, elle ne fait point défaut de les aimer par la douceur. De là vient encore que le même illustre docteur exhortant ses disciples à la patience leur adresse ces paroles : «Que toute aigreur, toute animosité, toute colère, toute clameur, toute médisance soient bannies du milieu de vous.» (Ep 4,31). Et après avoir ainsi bien mis l'extérieur dans l'ordre, il passe aux sentiments intimes quand il ajoute : «Et aussi toute méchanceté.» En effet, c'est bien en pure perte que l'on bannit de sa conduite extérieure la colère et la médisance si, au fond de l'âme, règne la méchanceté mère des vices et c'est en vain qu'au dehors la malice est émondée dans ses branches, si au dedans on la conserve dans sa racine prête à pousser de plus nombreux surgeons. De là, enfin, ces paroles prononcées par la Vérité même : «Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient.» (Lc 6,27). Supporter les ennemis est réputé vertu au jugement des hommes mais la vertu devant Dieu consiste à les aimer : parce que Dieu n'accepte que le seul holocauste que consume devant ses yeux, sur l'autel des bonnes œuvres, le feu de la charité. Aussi s'adresse-t-il de nouveau en ces termes à ceux qui sont patients, mais sans amour : «Pourquoi regardes-tu la paille dans l'œil de ton frère, et ne remarques-tu pas la poutre qui

est dans le tien ?» Le trouble qui naît de l'impatience voilà la paille mais la poutre dans l'œil c'est la méchanceté au fond du cœur. Le vent de la tentation soulève la première; mais la malice consommée rend la seconde à peu près immuable. C'est donc bien à juste raison que le Seigneur ajoute : «Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton œil, et tu verras alors à ôter la paille de l'œil de ton frère.» (ibid., 5) Comme s'il disait à l'âme méchante se morfondant intérieurement et, extérieurement, se donnant pour sainte sous le faux dehors de la patience : «Expulse d'abord de chez toi la lourde masse de la malice, et cela fait, corrige les autres du poids léger de leur impatience de crainte quelle ne s'efforçant pas de triompher de tes hypocrites dehors, le support (simulé) des défauts d'autrui ne te fasse tomber dans quelque chose de pire.»

Il arrive fréquemment aussi aux personnes patientes, de n'être nullement affectées au moment même où elles ont à subir des revers ou à essuyer des injures. Elles font ainsi preuve de patience et ne laissent point de conserver l'innocence de leur cœur. Mais lorsqu'un peu plus tard elles se remettent en mémoire ces mêmes choses qu'elles auront précédemment tolérées, elles s'enflamment elles-mêmes d'une douleur ardente, cherchent des sujets de vengeance; et reniant la douceur qu'elles gardèrent sous l'outrage, elles la changent en méchanceté.

A cette catégorie le prédicateur viendra plus vite en aide s'il dévoile la cause d'un semblable retour. L'ennemi artificieux mène en effet (ici) la guerre contre deux personnes à la fois. D'abord il en surexcite une et la rend agressive à lancer des injures; puis il provoque l'insulté à rendre coup pour coup. Mais il advient souvent que vainqueur de celui qui s'est laissé traîner à infliger l'insulte, Satan se voit battu par l'autre, qui, sans se laisser troubler, supporte l'injure qu'on lui a faite. Alors, vainqueur du malheureux dont il est devenu maître en le troublant, le démon, de toute sa rage, se lance contre l'autre personne. Il plaint très haut l'homme qui lui tient courageusement et victorieusement tête. Ce chrétien, en effet, qu'il n'a pu réussir à jeter hors de soi sous l'action des traits de l'insulte, il cherche maintenant – faisant pour un moment trêve à l'attaque ouverte, mais s'en prenant à l'âme par une insinuation occulte, – le moment apte à le tromper. Parce qu'il a été mis en déroute dans une bataille livrée au grand jour, le démon, en effet, se passionne à préparer sournoisement des embûches. Il revient vers l'âme victorieuse au temps où celle-ci se repose, il lui remet en mémoire ou des revers de fortune, ou des attaques injurieuses et, grossissant fortement les choses que cette âme a eu à subir, il les lui fait prendre pour intolérables. Il remplit son esprit d'une si profonde tristesse que très fréquemment l'homme patient, vaincu après la victoire, rougit d'avoir supporté sans colère ce qu'on lui a fait endurer, regrette de n'avoir pas rendu les injures, et se met à chercher si l'occasion ne se présentera pas de se venger avec usure.

À qui ressemblent de telles personnes, sinon à des soldats qui, victorieux en rase campagne par leur vaillance se laissent ensuite, grâce à leur négligence, capturer à l'abri des fortifications d'une ville ? Ne peut-on pas encore les comparer à ces gens qu'une grave maladie fondant sur eux n'a pas emportés, mais que même au tombeau un retour de fièvre lente ?

Il faut donc adjurer ceux qui sont patients de veiller, après la victoire, à la défense de leur cœur : afin qu'ils soient prévenus que l'ennemi, vaincu en lutte ouverte, rôde insidieusement autour des remparts de leur âme. Il faut les prévenir d'avoir à se défier de l'offensive sournoise de l'indolence : afin que, dans l'avenir, l'astucieux démon ne puisse, en les dupant, tressaillir d'une joie d'autant plus accrue qu'il vient alors à bout d'écraser la tête, ferme jusqu'à ce moment, de ses vainqueurs.

CHAPITRE 10

Comment il faut traiter les bienveillants et les jaloux.

Il faut traiter différemment les bienveillants et les jaloux. Et, en effet, on doit dire aux premiers qu'il leur faut se réjouir des vertus d'autrui jusqu'au point de vivement souhaiter les acquérir eux-mêmes. Qu'ils louent par suite, en les aimant, les bonnes œuvres de leurs frères de façon à multiplier ces dernières par l'imitation de leurs auteurs : de

crainte que si, dans ce stade de la vie présente, ils assistent en dévots amis mais en spectateurs paresseux au combat du prochain, ils ne demeurent après la lutte d'autant plus privés de récompense qu'actuellement ils peinent d'autant moins dans la bataille, et qu'ils ne considèrent alors avec chagrin les palmes de ceux-là en face des pénibles efforts desquels ils persistent, présentement, à demeurer oisifs.

Certes, nous péchons grandement lorsque nous n'aimons point les œuvres bonnes accomplies par autrui; mais nous demeurons sans aucun mérite si, dans la mesure de nos moyens, nous ne reproduisons pas ce bien que nous aimons. Il importe donc de dire à ces bienveillantes personnes, qu'en ne montrant pas la moindre hâte à imiter le bien qu'elles approuvent et dont elles font l'éloge, leur complaisance à l'égard de la sainteté des vertus ressemble exactement à celle que prennent d'insensés spectateurs à la futilité des réjouissances publiques. Car ceux qui applaudissent au jeu des cochers et des comédiens n'ont nul désir de ressembler à ce qu'ils voient être les histrions qu'ils acclament. Avec plaisir ils regardent ces derniers exécuter des tours qui leur sont agréables, mais ils évitent avec grand soin de vouloir plaire semblablement. Il faut prier ces bienveillantes gens de rentrer en leur cœur à la vue des actes bons de leur prochain; de ne point se prévaloir des bonnes œuvres d'autrui, et de ne point louer le bien qu'elles se refusent à pratiquer. Car seront plus rudement châtiés, au jour de la suprême vengeance, les hommes qui auront applaudi aux vertus de ceux-là qu'ils ne voulurent point suivre.

Il faut reprendre les envieux pour leur montrer combien grand est l'aveuglement des hommes que le progrès de leur prochain décourage, et qui sèchent d'envie à la constatation de l'avancement d'autrui. Quelle n'est pas l'infortune de ceux qui deviennent pires à l'occasion de l'amélioration des autres, et qui, témoins de l'accroissement du bonheur de leurs frères, s'affligent amèrement au fond d'eux-mêmes, et périssent de la peste qui affecte leur propre cœur. Quoi de plus misérable que ces hommes que le chagrin fait plus coupables, dès que vient à les affliger l'aspect de la félicité d'autrui ? Car, ces vertus des autres qu'ils ne peuvent acquérir, ils pourraient les faire leurs s'ils savaient les aimer. Oui, tous les fidèles fermes dans la foi sont tels de nombreux membres en un unique corps. Membres, en vérité, divers quant à l'office, mais ne formant qu'un tout, grâce au lien par lequel ils s'unissent entre eux. En conséquence le pied voit grâce à l'œil, et les yeux à leur tour avancent grâce aux pieds. Le sens de l'ouïe vient en aide à la langue, et la langue de la bouche concourt, par les oreilles, à son propre profit. Le ventre prête aux mains son aide; celles-ci, de leur côté, se dépensent pour lui. Et donc, de la nature de notre corps elle-même, nous déduisons la règle à observer dans nos actions. Ce serait grand-honte en effet, que de n'imiter point ce que nous sommes. Elles sont nôtres vraiment les bonnes actions que, ne pouvant imiter, nous aimons dans nos frères; et celles qui sont aimées en nous deviennent le partage de nos frères qui les aiment.

Que donc les envieux apprécient par là quelle vertu sublime est la charité qui, sans labeur de notre part, fait nôtres les mérites, fruit du labeur d'autrui ! Aussi, doit-on prévenir les jaloux qu'en ne faisant nul effort pour se préserver de l'envie ils s'enfoncent dans l'antique méchanceté de l'astucieux ennemi duquel il est écrit : «C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde» (Sag 2,24). Et en effet, c'est parce qu'il perdit le premier le ciel que le démon jalouxa l'homme nouvellement créé; et damné lui-même, il mit le comble à sa damnation en causant la perte des autres.

Il faut avertir les envieux, afin qu'ils sachent à quelles catastrophes d'incessante décadence morale ils s'exposent. Car, en ne bannissant pas la jalousie de leur cœur, ils sont rapidement amenés à commettre des actes ouverts d'injustice. Si Caïn, en effet, n'avait point été jaloux du sacrifice agréé de Dieu qu'offrit son frère, il n'en serait jamais venu à lui ôter la vie. Car il est écrit : «Et Dieu regarda Abel et son offrande, mais il ne regarda pas Caïn et son offrande. Caïn en fut très irrité et son visage fut abattu.» (Gen 4,4-5). La jalousie du sacrifice d'Abel fut donc l'origine du fratricide. Caïn ne put supporter qu'il se trouvât quelqu'un meilleur que lui; pour qu'un pareil homme n'existât point, il le supprima. Il faut dire aux envieux que tant qu'au fond d'eux-mêmes ils sont rongés par cette peste, ils tuent tout ce qui chez eux peut avoir par ailleurs apparence de bien. De là cette parole : «La pureté du cœur est la vie des chairs, mais l'envie est la carie des os.» (Pro 14,30). Que faut-il, en effet, entendre par les chairs, sinon les actes sans éclat accomplis sans efforts ? Et par les os, sinon l'image des actions héroïques ? Or très fréquemment il arrive que d'aucuns, avec

l'innocence du cœur, paraissent peu de chose en plusieurs de leurs œuvres; et que d'autres, au contraire, accomplissent des actions d'éclat devant les yeux des hommes, alors qu'ils tombent en pourriture au-dedans d'eux-mêmes, par la contagion de l'envie à l'égard des bonnes œuvres d'autrui. L'Écriture dit donc justement : «La pureté du cœur est la vie des chairs.» Car, tant que l'on conserve l'innocence du cœur, même les actes qui, au dehors, apparaissent sans gloire prennent de la valeur. Et le passage qui suit : «L'envie est la carie des os» est tout aussi exact. Car, par le vice de la jalousie, sont frappés de mort aux yeux de Dieu les actes qui paraissent méritoires aux regards des hommes. Et donc «pourrir les os par l'envie» veut dire aussi ruiner les actions les meilleures.

CHAPITRE 11

Comment il faut parler aux simples et aux retors.

Il faut s'adresser diversement aux simples et diversement aux perfides. Les premiers sont à louer de leur fidélité à ne jamais mentir, mais il faut les instruire pour qu'ils apprennent à savoir quelquefois taire la vérité. Car comme le mensonge nuit toujours au menteur, de même l'audition de la vérité peut parfois devenir nuisible pour d'autres. C'est ainsi que, devant ses disciples, le Seigneur, tempérant de silence son langage, leur déclara : «J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne pouvez les porter à présent.» (Jn 16,12). Il faut donc avertir les cœurs droits de dire toujours la vérité avec le même discernement suivant lequel ils se gardent sans cesse du mensonge. Il y a lieu de les inviter à unir la prudence au bien de la franchise : de manière à ce que, tout en gardant la paix qui naît de la droiture d'âme, ils ne se départent point de la circonspection de la prudence. Tel est, en effet, le conseil que donne le Docteur des nations : «Je veux que vous soyez prudents pour le bien et simples pour le mal.» (Rom 16,19). Et Celui qui est la Vérité avertit personnellement ses disciples dans les mêmes termes quand il leur dit : «Soyez prudents comme les serpents, et simples comme les colombes !» (Mt 10,16). Il est donc évident que, dans les cœurs des élus, la prudence du serpent a pour but de rendre avisée la simplicité de la colombe, et que l'ingénuité de l'oiseau doit tempérer la finesse du reptile. de telle façon que, d'un côté, (les enfants de Dieu) ne soient point exposés, sous prétexte de prudence, à tomber dans l'habileté défiante, et qu'ils ne se désintéressent point d'autre part, sous couleur de simplicité, du souci d'y voir clair.

Mais, au contraire, il faut reprendre les perfides, afin qu'ils apprennent combien est pénible l'effort de duplicité qu'ils fournissent, en même temps qu'ils se chargent d'une faute. En effet, dans leur crainte d'être découverts, ils vont cherchant sans cesse de mauvais moyens de défense, et demeurent la proie perpétuelle de honteux soupçons. Par contre, lorsque l'âme, en effet, se trouve être réduite à couvrir sa fourberie, elle s'épuise en un dur labeur. C'est pourquoi l'Écriture dit : «L'effort de leurs propres lèvres les écrasera.» (Ps 139,10). En effet, le mensonge qui rend service aujourd'hui, accable demain : parce qu'après avoir tiré d'affaire son auteur à l'aide d'une invention laborieuse et complaisante, il l'écrase sous le poids d'un terrible retour des choses. De là ces mots de Jérémie : «Ils ont dressé leur langue à proférer le mensonge, ils se fatiguent à mal faire.» (Jer 9,5). Comme si le prophète disait ouvertement : *Ceux qui auraient pu, sans tourment, être les amis de la vérité, s'épuisent à commettre le mal; et parce qu'ils refusent de vivre selon la droiture, ils se condamnent à mourir à la peine.* Car presque toujours dès qu'ils sont pris en faute, étant donnée leur répugnance à se faire connaître tels qu'ils sont, les fourbes se cachent sous le voile de la dissimulation, et mettent tout en œuvre pour excuser leurs coupables actions, alors même que celles-ci apparaissent au grand jour. Et cela à un point tel, que bien souvent celui-là même qui s'applique à châtier leurs fautes se trouve être ébloui par les nuages de leur étourdissante duplicité, jusqu'à quasi perdre notion de ce qu'il tenait précédemment pour assuré à leur endroit. C'est pourquoi, à l'occasion de la Judée, le prophète a dit avec raison de l'âme coupable cherchant à excuser sa faute : «Là le hérisson a eu son terrier.» (Is 34,15). Sous le nom du hérisson, c'est la duplicité de l'âme s'excusant avec ruse qu'il faut entendre parce qu'en effet, dès que l'on étend la main pour s'emparer

de cet animal on distingue sa tête, on aperçoit ses pattes, et tout son corps se laisse voir; mais à peine y a-t-on touché qu'il se roule en boule, rentre ses pattes, cache sa tête, et, sous la main de celui qui l'a saisi, s'évanouit tout ce qui, l'instant d'avant, apparaissait de la bête. Ainsi, oui ainsi en est-il des âmes déloyales alors qu'on les surprend en leurs propres excès. Et, en effet, la tête du hérisson s'aperçoit alors qu'on se rend compte de quel commencement le pécheur est parti pour commettre sa faute. On discerne les pattes du hérisson, quand on distingue quels sentiers l'injustice a suivis pour être consommée. Et cependant, en produisant soudain ses allégations menteuses, l'âme perfide rentre (pour ainsi dire) ses pieds, parce qu'elle dissimule jusqu'aux derniers vestiges de son iniquité. Elle cache (aussi) sa tête, parce qu'à l'aide de ses étonnantes excuses elle démontre n'avoir entrepris rien de mal. Elle demeure enfin comme une boule dans la main qui la tenait, parce que le censeur perdant subitement, malgré lui, tout le résultat de son enquête, trouve le pécheur impénétrable au fond de sa conscience; et ce qu'il avait découvert entièrement tout d'abord par surprise, il n'en sait plus un traître mot, trompé qu'il est par les détours d'une hypocrite défense. Le hérisson a donc son terrier chez les fourbes, parce que la duplicité d'une âme perfide repliée en elle-même se dissimule sous les obscurités d'une (fausse) apologie.

Faites entendre aux fourbes cette sentence de l'Écriture : «Celui qui marche dans la simplicité marche en confiance.» (Pro 10,9). La droiture, en effet, est un gage de sécurité. Qu'ils entendent aussi ces paroles sorties de la bouche du Sage : «L'Esprit saint, éducateur des hommes, fuit l'astuce.» (Sag 1,5). Et à nouveau, ce témoignage que l'Écriture rend du Seigneur : «Il s'entretient avec les cœurs droits.» (Pro 3,32). S'entretenir, c'est, pour Dieu, dévoiler ses secrets aux cœurs des hommes par la lumière de sa présence. Dieu est donc dit s'entretenir avec les cœurs droits parce que, grâce au rayonnement de sa visite, il illumine, en ce qui a trait aux célestes mystères, les âmes de ceux-là que n'obnubile aucune ombre de duplicité.

Or il existe un vice spécial aux astucieux : c'est qu'en même temps qu'ils abusent d'autrui par leur attitude perverse et menteuse, ils se glorifient d'être eux-mêmes prudents bien au-dessus des autres. Et parce qu'ils ne réfléchissent pas au châtement qui sera leur récompense, les malheureux tirent vanité de leurs propres dommages. Qu'ils écoutent donc en quels termes Sophonie le prophète brandit sur eux la virulente menace du châtement divin : «Voici que vient le grand et terrible jour du Seigneur, jour de fureur que ce jour-là, jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuages et de tourmente, jour de trompette et d'alarme sur toutes les villes fortes et sur tous les angles élevés.» (Sop 1,14 sv.). Que symbolise en effet le prophète par les villes fortes, sinon les âmes fausses perpétuellement environnées d'excuses menteuses, et qui, chaque fois que l'on reprend leurs fautes, ne laissent pas les flèches de la vérité arriver jusqu'à elles ?» Et que comprendre par les angles élevés – (dans les angles, en effet, il y a toujours double paroi) – sinon l'image des cœurs fourbes ? de cœurs qui, tout en fuyant la simplicité de la vérité, se replient sur eux-mêmes par la perversité de la duplicité, et qui, chose plus lamentable, se glorifient en leurs propres pensées, d'une orgueilleuse prudence tirée de leur coupable astuce. Donc le jour du Seigneur, jour fait de vengeance et de châtement, vient sur les villes fortes et sur les angles élevés : parce que la colère du juge souverain ruine les cœurs humains qui se firent un rempart d'arguments contre la vérité; elle réduit à néant ceux qui se sont entourés de mensonges. Alors tombent les villes fortes : parce que les âmes obstinément fermées à Dieu seront damnées. Alors s'écroulent les angles élevés : parce que les cœurs qui s'élèvent eux-mêmes par la prudence de la duplicité, sont abattus par la sentence de l'équité.

CHAPITRE 12

Comment il faut instruire les bien portants et les malades.

Il faut diversement instruire les bien portants et les malades. On doit prévenir les premiers d'avoir à profiter de leur bon état physique pour procurer le salut de leur âme; pour parer au péril qu'en usant du bienfait de la santé pour des œuvres d'iniquité, ils ne deviennent pires à la suite de ce don, et ne s'attirent, dans l'avenir, des châtements d'autant plus sévères qu'ils ne craignent pas, dans le présent, d'user pour le mal des plus abondantes faveurs de Dieu. Il faut avertir ces personnes de ne pas constamment laisser dédaigneusement s'écouler le temps favorable à l'acquisition de leur salut. Car il est écrit : «Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut.» (II Cor 6,2). Il faut les avertir d'avoir à craindre qu'en refusant de plaire à Dieu alors que cela leur est possible, ils ne le puissent plus sur le tard quand ils en auront le désir. Un pareil mépris, en effet, est la cause pour laquelle la Sagesse abandonne à la fin ceux qu'autrefois elle appela et qui, trop longtemps, firent la sourde oreille : «Je vous ai appelés, dit-elle, et vous avez résisté; j'ai étendu ma main et nul n'y a pris garde; vous avez négligé tous mes conseils et vous n'avez pas voulu de mes réprimandes. Et moi, je rirai de votre malheur, je me moquerai quand viendra sur vous ce que vous redoutiez.» Et la Sagesse ajoute : «Alors ils m'appelleront, et je ne répondrai pas; ils me chercheront au matin, et ils ne me trouveront pas.» (Pro 1,24-28). Oui, c'est après qu'on a abusé de la santé du corps, laquelle avait été donnée pour accomplir le bien, qu'une fois ce perdu on en sent tout le prix ! Et l'on recherche vainement, en dernière heure, ce que l'on n'a pas su utiliser en temps voulu, quand on en avait la jouissance.

C'est pourquoi Salomon dit de nouveau avec raison :

«Prends garde de livrer à d'autres ton honneur, et tes années au tyran cruel, de peur que des étrangers ne se rassasient de tes biens, et que le fruit de ton travail ne passe dans la maison d'autrui, et que tu ne gémisses à la fin, quand ta chair et ton corps seront consumés.» (Pro 5,9-11). Et en effet, quels sont pour nous les étrangers sinon les malins esprits qui sont, par condition, exclus de la Patrie céleste ? Et «notre honneur» en quoi consiste-t-il, sinon en ce qu'étant enfermés dans des corps de boue, nous sommes pourtant faits à l'image et à la ressemblance de notre Créateur ? Et quel est «le tyran cruel», sinon l'ange apostat qui, s'enorgueillissant, se frappa lui-même de la peine de mort, et qui, une fois perdu, s'acharna à donner la mort au genre humain ? Livre donc aux étrangers son honneur, celui qui, étant fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, donne les jours de sa vie en pâture à la volupté des esprits malins. Livre encore ses années à un tyran cruel, quiconque soumet la part d'existence qu'il a reçue à la volonté d'un adversaire qui le domine pour son malheur. C'est pourquoi l'Écriture ajoute : «De crainte que des étrangers ne se rassasient de tes biens, et que le fruit de ton travail ne passe dans la maison d'autrui.» Celui-là, en effet, qui ne met point au service du bien ni la santé qu'il a reçue en don, ni le lot d'intelligence qui lui fut départi, mais qui s'en sert pour assouvir ses vices, un tel homme non seulement n'enrichit jamais sa maison par son travail, mais il fait la prospérité de la demeure des étrangers : c'est-à-dire qu'il ajoute aux forfaits des esprits immondes, soit en vivant dans la luxure, soit en se conduisant en orgueilleux, de façon, qu'avec lui premier, le nombre les perdus s'accroît. C'est donc à juste titre que suivent ces paroles : «De peur ... que tu ne gémisses à la fin, quand ta chair et ton corps seront consumés.» Fréquemment, en effet, le don de la santé corporelle et profané par les vices. Mais quand, soudainement, il est retiré, la chair est accablée de peines; et au moment où déjà l'âme se sent toute proche du départ, on regrette la santé perdue et si longtemps mal employée à la poursuite d'une prétendue bonne vie ! Et les hommes gémissent d'avoir refusé de se soumettre à Dieu, alors qu'ils n'ont plus nul moyen de pouvoir, en servant au Seigneur, réparer les dommages qu'a faits leur incurie. C'est pourquoi l'Écriture dit, en un autre endroit : «Lorsque Dieu les faisait mourir, ils le cherchaient.» (Ps 77,43).

Contrairement, il faut dire aux malades qu'ils doivent s'estimer d'autant plus les enfants de Dieu que les verges de la correction les atteignent davantage.

Si, en effet, le Seigneur n'avait pas décidé de donner son héritage à ceux-là qui sont corrigés, il ne prendrait pas soin de les instruire par des peines. Car c'est bien Lui qui, par

son ange, déclare à Jean : «Moi, je reprends et je châtie ceux que j'aime.» (Ap 3,19). Encore à ce sujet, dans l'Écriture : «Mon fils, ne méprise pas la correction du Seigneur et n'aie pas d'aversion quand tu seras repris par Lui. Car le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de la verge tout fils qu'il reconnaît pour sien.» (Pro 3,2). Et cette parole du psalmiste : «Nombreuses sont les tribulations des justes, mais de toutes le Seigneur les délivre.» (Ps 33,20). Le bienheureux Job, enfin, s'écrie au sein de sa douleur : «Suis-je juste, je n'ose lever la tête, rassasié d'affliction et voyant ma misère !» (Job 10,25).

Il faut dire aux malades que s'ils croient que la Patrie céleste est la leur, il est inévitable qu'ils aient à endurer des souffrances ici-bas ainsi que dans une terre d'exil. Les pierres (du temple de Jérusalem) furent taillées dans la carrière afin que, dans la construction de la maison de Dieu, elles pussent être employées sans nul bruit de marteau. Ainsi présentement sommes-nous, dans l'exil, façonnés par les épreuves pour que plus tard, là-haut, nous soyons établis dans la maison de Dieu sans qu'il soit nul besoin du martelage d'une purification (nouvelle). Ici-bas les coups de l'épreuve retranchent tout ce qu'il y a de défectueux en nous, afin que, dans le ciel, la seule harmonie de la charité soit le ciment qui nous liera à l'édifice. Il faut dire aux malades de considérer combien, pour entrer en jouissance des héritages terrestres, de rudes moyens de correction sont employés pour l'éducation des fils selon la chair. Dès lors quelle rigueur de la divine réprimande pourrait nous sembler dure, puisque c'est grâce à ce moyen que l'on acquiert un impérissable héritage, et que sont évités des supplices sans fin ? Aussi saint Paul dit-il avec raison : «Puisque nos pères selon la chair nous ont châtiés et que nous les avons respectés, combien plus devons-nous nous soumettre au Père des esprits, pour avoir la vie ? Quant à ceux-là, c'était pour peu de temps qu'ils nous châtiaient au gré de leur volonté; mais Dieu le fait autant qu'il nous est utile pour nous rendre capables de participer à sa sainteté.» (Heb 12,9 sv.).

Il faut faire comprendre aux malades combien la souffrance physique est une grâce de salut pour l'esprit. Elle rappelle ce dernier à la connaissance de lui-même; et très souvent une âme que la santé a délaissée transfigure la notion de son infirmité en ce sens que le cœur incliné à sortir de lui par l'orgueil en vient à se rappeler, du fait de la blessure corporelle qu'il endure, à quelle pauvre condition il se trouve soumis.

C'est ce qui est directement symbolisé chez Balaam dans l'obstacle mis par Dieu à sa route – (Sous réserve toutefois que ce prophète eut bien voulu, en obéissant, se soumettre à l'appel divin). – Balaam, en effet, se dirigeait vers son but; mais l'animal sur lequel il était monté entrava sa marche. À l'occasion d'une défense réitérée, une ânesse eut la vision d'un ange qu'une intelligence humaine ne percevait pas. Ainsi arrive-t-il souvent que, bridée par le châtement, la chair découvre à l'âme, à la faveur de la souffrance le Dieu que l'âme elle-même, qui pourtant commande à la chair, n'apercevait pas. De telle sorte que la partie inférieure met une entrave aux préoccupations d'une âme convoitant de faire, ainsi qu'on dit, son chemin dans le monde; et cela autant qu'il faut pour lui découvrir l'Être invisible placé sur son passage. Et c'est pourquoi saint Pierre a très justement dit : «Une bête de somme, muette, faisant entendre une voix humaine, réprima la folie du prophète.» (II Pi 2,16). L'homme insensé est repris par une bête de somme muette quand son âme, gonflée d'orgueil, retrouve en sa mémoire, grâce à l'affliction de sa chair, le trésor d'humilité qu'elle eût dû conserver. Mais le prophète n'obtint pas cette grâce de correction; car parti avec le dessein de maudire, il garda l'intention s'il changea de discours. (cf. Nomb 22,23 sv.).

Il faut apprendre aux malades à considérer de quel bienfait est la souffrance corporelle qui, en purifiant, efface les fautes commises, et oppose une barrière à celles qui pourraient se consommer. Produite par des maux extérieurs, elle imprime dans l'âme éprouvée l'affliction de la pénitence. D'où cette parole de l'Écriture : «La meurtrissure qui déchire (la chair) guérit le mal; de même les coups (qui atteignent) au fond des entrailles.» (Pro 20,30). La meurtrissure qui déchire la chair guérit en effet le mal, parce que la douleur des châtements efface les péchés de pensée ou d'action. D'un autre côté, par le terme «entrailles» l'Écriture a coutume de signifier l'esprit de l'homme : car ainsi que le ventre digère les aliments, de même l'intelligence dissipe les soucis en les approfondissant. Que l'âme soit ainsi désignée par le nom de ventre, c'est ce que prouve ce passage des saintes Lettres : «L'âme de l'homme est une lampe du Seigneur qui pénètre jusqu'au fond des entrailles.» (Pro 20,27). Ce qui revient à dire : lorsque dans l'intelligence de l'homme a lui la clarté de l'Esprit de Dieu, cette éclatante lumière révèle à elle-même une âme qui, avant la

venue du saint Esprit, avait pu nourrir des pensées perverses et ne savait pas les reconnaître. La meurtrissure qui déchire la chair guérit donc les maux; et de même font les coups qui atteignent au fond des entrailles parce qu'au temps où nous sommes châtiés à l'extérieur, affligés et silencieux, nous sommes rappelés au souvenir de nos péchés; nous replaçons devant nos yeux tout ce que nous avons accompli de mal; et ce que nous endurons extérieurement nous aide à pleurer plus abondamment nos fautes passées. Il arrive donc que parmi les blessures qui, manifestement, affligent notre corps, les plaies secrètes qui atteignent au fond des entrailles nous purifient davantage parce que l'intime blessure de la contrition guérit les injustices de notre coupable conduite.

Afin que les malades conservent la vertu de patience, il faut leur conseiller de considérer sans trêve quels douloureux supplices notre Rédempteur endura de la part de ses créatures; à quel point il eut à subir l'abject affront des huées; combien – Lui qui, chaque jour, arrache de la main de l'antique ennemi les âmes captives, reçut de soufflets de ses insulteurs comment, – Lui qui lave les âmes dans l'onde salutaire, ne détourna point son visage des crachats de la perfidie; comment, – Lui qui, par son intercession, nous délivre des supplices sans fin, accepta sans dire mot la flagellation; comment, – Lui qui veut bien nous faire, parmi les chœurs des anges, avoir part à la gloire éternelle, – endura les mauvais traitements; comment, Lui qui nous sauve des blessures du péché, – ne se refusa point au couronnement d'épines; comment, – Lui qui se prépare à nous enivrer d'éternelles délices, – accepta dans sa soif l'amertume du fiel; comment, – Lui qui a pour nous supplié son Père, bien qu'il fût son égal par la divinité, – a gardé le silence sous l'outrage de l'adoration dérisoire (des bourreaux); comment, Lui qui était la Vie, et qui était venu l'apporter aux morts, – en vint jusqu'à subir la mort.

Comment peut-on trouver sévère que l'homme ait à accepter, en punition de ses fautes, quelques châtiments de la part de Dieu, alors qu'un Dieu a eu à supporter de si grandes souffrances de la part des hommes en échange de ses bienfaits ? Ou quel est l'homme à l'intelligence saine qui ne se montrerait pas reconnaissant (à Dieu) de ses épreuves, en pensant que Celui qui vécut ici-bas sans péché ne quitta point ce monde sans avoir été éprouvé ?

CHAPITRE 13

Comment il convient d'avertir ceux qui ont la crainte des punitions et ceux qui se moquent des châtiments.

Il faut avertir diversement ceux qui craignent les punitions, et que cette crainte retient dans le devoir et ceux qui sont tellement endurcis dans l'iniquité que les châtiments mêmes ne peuvent les corriger. On doit dire aux premiers de ne point attacher grand prix aux biens temporels qu'ils voient possédés par les méchants même; et à ne point repousser comme intolérables les maux de cette vie qu'ils n'ignorent pas être fréquemment, ici-bas, le partage des bons aussi. Il faut les prévenir que s'ils veulent vraiment être exempts de maux, ils doivent redouter les éternels supplices, sans cependant s'en tenir à cette seule crainte des châtiments; mais de s'efforcer, en outre, de grandir dans l'amour par le moyen de la charité. Car il est écrit : «L'amour parfait bannit la crainte.» (I Jn 4,18). Et l'Écriture ajoute : «Vous n'avez pas reçu un Esprit de servitude pour être encore dans la crainte; mais vous avez reçu un Esprit d'adoption en qui nous crions : «Abba ! Père !» (Rom 8,15). Ailleurs le même Docteur dit encore : «Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté.» (II Cor 3,17).

Quand donc la crainte du châtiment est encore le motif qui détourne d'une mauvaise action, il n'est pas douteux que la liberté de l'esprit ne règne d'aucune façon dans l'âme ainsi bridée : car si elle n'avait point cette peur de la peine, il n'est pas à douter qu'elle commettrait la faute. Elle demeure par suite dans l'ignorance de la liberté, l'âme que retient captive la servitude de la crainte. Ce qui est bon, doit en effet, être aimé pour lui-même, et être pratiqué sans nul besoin de contrainte pénale. Car quiconque fait le bien par le motif qu'il craint le mal des supplices, voudrait que ce qui lui fait peur n'existât point afin

de pouvoir pécher hardiment. Il est, par suite, plus clair que le jour qu'un tel individu est coupable devant Dieu, sous les yeux duquel il pêche par désir.

Mais par contre, ceux-là que les châtiments mêmes ne détournent point de l'iniquité doivent être flagellés d'autant plus rudement en paroles qu'ils se trouvent endurcis dans une insensibilité plus profonde. La plupart du temps, en effet, il faut affecter de les dédaigner sans avoir, au fond, de dédain pour eux; et leur faire entendre qu'ils se perdent sans retour, quoiqu'on ne désespère pas (de leur salut). Tout cela, en restant dans la juste mesure : de façon à ce que la peinture de leur perte éveille en eux la peur, et que l'admonition qui suit les fasse revivre à l'espérance. Il y a donc lieu de faire sévèrement retentir contre eux les sentences divines, pour qu'à l'évocation des peines éternelles ils soient rappelés à la connaissance d'eux-mêmes. Qu'on leur dise que s'accomplit en eux ce passage de l'Écriture : «Quand tu pilerais l'insensé dans un mortier, comme on broie l'orge, avec le pilon, sa folie ne se séparerait pas de lui;» (Pro 27,22) que c'est à leur sujet que le prophète fait monter cette plainte vers le Seigneur quand il dit : «Vous les avez brisés de coups, et ils n'ont pas voulu recevoir l'instruction»; (Jer 5,3) et que Dieu dit en parlant d'eux : «J'ai frappé et fait périr ce peuple, et cependant ils ne sont point revenus de leurs voies»; (Ibid., 15,7) et encore : «Le peuple n'est pas revenu à Celui qui le frappait.» (Is 9,13).

Dites-leur enfin, que c'est à leur propos que, par la voix des exécuteurs de châtiments, Jérémie se plaint en ces termes : «Nous avons voulu guérir Babylone, mais elle n'a pas guéri.» (Jer 51,9). Or Babylone reçoit des soins et cependant ne guérit pas, quand une âme enfoncée dans le mal entend des paroles de réprimande, se rend compte du caractère de correction de ses épreuves, et, malgré tout, dédaigne de revenir dans les voies droites du salut. D'où ce reproche qu'adresse le Seigneur au peuple Juif, réduit en captivité, mais non converti de ses iniquités : «La maison d'Israël, dit Dieu, s'est changée pour moi en scories eux tous sont de l'airain, de l'étain, du fer et du plomb au milieu du fourneau.» (Ez 22, 18). Comme s'il disait, parlant sans figures : J'ai voulu les purifier par le feu de la tribulation; j'ai tâché d'en faire soit de l'argent, soit de l'or; mais, dans le four ardent, ils se sont transformés pour moi en airain, en étain, en fer et en plomb : car, au milieu même de la tribulation, ils ne se sont point élancés vers la vertu mais précipités dans les vices.

Quand l'airain est frappé, il rend un son plus retentissant que les autres métaux. Ainsi l'homme qui plongé dans l'épreuve, éclate en paroles de murmure, est changé en airain au milieu du four ardent. Quant à l'étain, une fois artistement poli, il prend la menteuse apparence de l'argent. De même l'homme qui, au sein de la tribulation, se laisse aller au vice de l'hypocrisie, est changé en étain dans le fourneau. Use d'autre part du fer, celui qui, traîtreusement, attend à la vie du prochain. Dès lors il devient fer dans la fournaise, l'homme qui, dans le malheur, ne perd point son envie de nuire. Enfin, le plomb est plus pesant que les autres métaux. Et donc, est trouvé plomb dans le creuset, l'homme qu'accable à ce point le poids de son péché que, même étant jeté dans la tribulation, il n'est pas délivré de ses convoitises terrestres. C'est pourquoi l'Écriture insiste : «On a pris beaucoup de peine; mais la couche épaisse de sa rouille ne s'est pas détachée d'elle, même par le feu.» (Ez 24,12). Dieu, en effet, nous soumet au feu de la tribulation pour nous purifier de la rouille des vices mais, quand au sein même de l'épreuve, nous n'abandonnons pas le mal, alors nous ne secouons pas notre rouille, même sous l'action du feu. D'où cette nouvelle parole du Prophète : «Le fondeur a soufflé en vain; leurs méchancetés n'ont point été consumées.»

Il faut savoir pourtant que l'on doit essayer de ramener par une douce réprimande ceux qui parfois restent incorrigibles au milieu des châtiments. De douces influences, en effet, font quelquefois revenir de leur mauvaise conduite ceux que n'améliore pas la dureté de l'épreuve. Ainsi n'est-il point rare que l'eau tiède rende la santé à des malades que la violence des dépuratifs n'a pas réussi à guérir et plus d'une blessure qui n'a pu être efficacement traitée par la chirurgie, se cicatrise à l'aide de pansements d'huile. Ainsi le diamant dur ne reçoit aucune rayure du fer, mais s'amollit sous l'action du sang lénifiant des boucs.

CHAPITRE 14

Comment il faut s'adresser aux taciturnes et aux bavards.

Il faut donner des avis différents à ceux qui ne causent pas assez et à ceux qui abusent de la parole.

On doit, en effet, insinuer aux premiers qu'au temps où ils fuient sans précaution certains vices, ils tombent, sans s'en douter, dans de bien plus graves. Et de fait, il advient souvent qu'en retenant avec trop d'exagération leur langue ils s'abandonnent, de façon bien autrement grave, au bavardage avec eux-mêmes : si bien, qu'en leur esprit, les pensées fermentent avec d'autant plus de violence qu'est plus stricte la garde d'indiscret silence par laquelle ils les tiennent prisonnières. Et leurs pensées, à l'ordinaire, sont d'autant plus dévergondées, qu'eux-mêmes se jugent être en sûreté plus grande du fait que ces imaginations demeurent cachées à ceux-là qui pourraient les en réprimander. D'où il résulte, plus d'une fois, que leur âme se gonfle d'orgueil, et considère dédaigneusement comme imparfaits ceux qu'elle entend user de la parole. Fermant la bouche de son corps, leur âme ne voit pas combien, en s'enorgueillissant, elle ouvre une large porte aux vices. Elle met, il est vrai, un frein à la langue; mais elle fait l'esprit croître en vanité. Et, complètement aveugle sur sa propre malice, elle accuse intérieurement tout le monde avec d'autant plus de sans-gêne que les jugements qu'elle prononce restent davantage secrets. Il faut, par suite, recommander à ces personnes de s'appliquer soigneusement à apprendre comment non seulement elles doivent se conduire extérieurement, mais en outre comment elles doivent régler leur intérieur. Et l'on doit les prévenir qu'il y a pour elles un motif bien plus grave de redouter la secrète condamnation qui atteint leurs pensées coupables, que de craindre la critique du prochain s'exerçant contre leurs discours. Il est écrit, en effet : «Mon fils, sois attentif à ma sagesse et prête ton oreille à ma prudence afin de veiller sur tes pensées.» (Pro 5,1). C'est que rien n'est en nous plus volage que le cœur et il nous échappe aussi fréquemment que le nombre de fois où il s'égaré en des pensées mauvaises. C'est pourquoi le psalmiste a dit : «Mon cœur m'a abandonné.» (Ps 39,13). Et il ajoutait, rentrant en lui-même : «Votre serviteur a retrouvé son cœur pour vous prier.» (II Roi 7,27). Quand donc on veille strictement sur ses pensées, c'est alors que l'on «trouve son cœur» qui, de sa nature, est frivole.

Très souvent aussi il arrive aux taciturnes, dès qu'ils ont à endurer quel qu'injustice, de tomber dans un ressentiment d'autant plus amer qu'ils gardent un plus profond silence sur ce qu'ils ont à souffrir. Leur chagrin, en effet, se déverserait hors de leur âme si leur langue, paisiblement, faisait confidence des peines survenues. Car les plaies fermées sont plus crucifiantes; tandis que quand le pus qui se forme au dedans trouve un exutoire, c'est pour sa guérison qu'est débridé l'abcès. Il faut donc que ceux-là qui gardent un excessif silence sachent, qu'en se taisant dans les peines qu'ils endurent, ils accroissent encore l'acuité de leur mal.

On doit encore leur faire remarquer que, s'ils aiment leur prochain comme eux-mêmes, ils ne doivent point du tout lui taire ce qui peut constituer chez lui un juste sujet de reproche. En cette occasion, le remède d'une bonne parole concourt au salut du prochain et au leur : car une méchante action se trouve être empêchée par celui qui prononce cette bienfaisante parole; et, pour le prochain que celle-ci atteint, la fièvre du mal diminue du fait de la mise au jour de la plaie. Ceux, en effet, qui voient le mal d'autrui, et qui, malgré cela, conservent le silence, refusent pour ainsi dire d'appliquer le remède à des blessures qu'ils ont diagnostiquées. Ils se rendent, par suite, d'autant plus responsables de la mort du prochain, qu'ils ont refusé davantage de soigner des maux qu'ils pouvaient guérir. Il faut, certes, savoir avec discernement brider sa langue, mais non l'entraver pour toujours. Car il est écrit : «Le sage se tait jusqu'au moment favorable.» (Ec 20,7). Ce qui revient à dire qu'au temps où il le juge opportun, le sage, mettant au second rang la consigne du silence, se dévoue pour le bien en prononçant les paroles qui conviennent.

Il est écrit encore : «Il y a un temps pour parler, et un temps pour se taire.» (Ec 3,7). Il faut donc, avec discrétion, examiner quelles opportunités offrent les circonstances, afin de ne point se laisser aller à d'inutiles paroles quand on doit se taire, ni davantage paresseusement garder sa langue alors que l'on pourrait utilement parler. Considération qui fait à

juste titre dire au psalmiste : «Seigneur, mettez une garde à ma bouche, et une porte de défense à mes lèvres.» (Ps 140,3). Il ne prie pas Dieu de murer sa bouche, mais d'y poser une porte qui puisse, – cela va de soi, – être ouverte ou bien close. Ce nous est donc un devoir de prudemment apprendre dans quelles limites et en quel temps utile la parole doit ouvrir une bouche discrète, et aussi en quel temps convenable le silence doit la tenir fermée.

Mais, au contraire, il faut avertir les bavards d'examiner attentivement dans quelle mesure énorme ils s'écartent de la droite route alors qu'ils se répandent en une multiplicité de discours. Et en effet, l'âme de l'homme, enfermée de toutes parts à la manière de l'eau, se recueille comme elle pour s'élever vers le ciel : car elle tend à remonter d'où elle est descendue. Mais en se dissipant elle dépérit, parce que sans aucun profit elle se répand vers les bas-fonds. Toutes les fois, en effet, que par de vaines paroles elle rompt la discipline de son silence, l'âme s'écoule hors d'elle-même comme par autant de ruisseaux. S'ensuit de là, pour elle, une incapacité de revenir à la connaissance de soi : car répandue partout par le bavardage, elle s'exclut elle-même de l'entretien secret de la méditation. Elle se découvre complètement, d'autre part, aux traits de l'ennemi qui l'observe, car elle n'est entourée par aucun rempart protecteur. D'où ce passage de l'Écriture : «Une ville forcée qui n'a plus de murailles, tel est l'homme qui ne peut en parlant contenir son âme.» (Pro 25,28). Parce qu'elle n'a plus le mur du silence, la cité de l'âme est découverte aux traits de l'ennemi; et quand l'âme s'élançait hors d'elle-même par le verbiage, elle se présente à l'adversaire ainsi qu'une ville ouverte. Et celui-ci en vient à bout avec une peine d'autant moindre que l'âme, ainsi en passe d'être vaincue, combat davantage contre elle-même par le bavardage.

Or, – car c'est par degrés que l'âme négligente est poussée vers la précipitation dans le mal, – c'est, la plupart du temps, parce que nous ne sommes pas assez vigilants à éviter les paroles oisives que nous en arrivons aux nuisibles. La langue tout d'abord se permet des propos en l'air; puis, par la médisance, elle critique la conduite des personnes dont elle parle; enfin elle en arrive jusqu'aux attaques ouvertes. Ainsi se produisent les rancunes; de là naissent les querelles; de cette façon s'allument les brandons des haines, et est ruinée la paix des cœurs. C'est donc bien justement que Salomon a dit : «C'est ouvrir une digue que de commencer une querelle.» (Pro 17,14). Et, en effet, ouvrir une digue c'est laisser ici libre cours à la langue. Par contre, le même auteur sacré dit ailleurs, en bonne part : «Les paroles de la bouche de l'homme sont une eau profonde.» (Id., 18,4). Oui, c'est ouvrir une digue que de commencer une querelle. Car celui-là qui ne retient pas sa langue ruine la concorde. Aussi est-il écrit, en sens inverse : «Celui qui impose silence à l'insensé apaise les colères.» (Id., 26,10).

Maintenant, que celui qui se livre au bavardage ne puisse conserver la rectitude de la justice, le prophète l'atteste quand il dit : «L'homme qui se laisse emporter par sa langue ne prospérera pas sur la terre.» (Ps 139,12). Et Salomon surenchérit, disant : «L'abondance des paroles ne va pas sans péché.» (Pro 10,19). Isaïe à son tour : «Le fruit de la justice sera le silence.» (Is 32,17). Par quoi ce prophète montre que la justice de l'âme se trouve être ruinée, quand on ne s'abstient pas de l'abus du langage. D'où cette maxime de saint Jacques : «Si quelqu'un s'imagine être religieux sans mettre un frein à sa langue, il s'abuse lui-même et sa religion est vaine.» (Jc 1,26). Encore, du même apôtre : «Que l'homme soit prompt à écouter, mais lent à parler.» (Id., 1,19). Et il ajoute, enfin, définissant la puissance de la langue : «C'est un fléau qu'on ne peut arrêter elle est remplie d'un venin mortel.» (Id., 3,8).

À son tour l'infinie Vérité nous enseigne en ces termes : «Au jour du jugement, les hommes rendront compte de toute parole vaine qu'ils auront dite.» (Mt 12,36). Or, toute parole est vaine qui n'a pas une raison de juste nécessité, ou à qui fait défaut une intention de pieuse utilité. Si donc il faudra rendre compte de tout vain entretien, jugeons par là quel châtement attend le bavardage dans lequel on offense Dieu par des paroles pernicieuses.

CHAPITRE 15

Comment il faut parler aux paresseux et aux brouillons.

Il ne faut point tenir le même langage aux paresseux et à ceux qui agissent avec une précipitation excessive.

On doit, en effet, inspirer aux premiers la crainte qu'en différant un bien qui est à faire ils ne le laissent échapper tandis qu'il faut représenter aux seconds le danger où ils sont de perdre les mérites de leurs bonnes œuvres, par l'imprudente hâte avec laquelle ils devancent le moment de les accomplir. D'où l'obligation de persuader aux paresseux, qu'en ne faisant pas en temps utile ce qu'il nous est possible de réaliser, bien souvent nous sommes exposés, dans la suite, à ne plus pouvoir faire ce qu'alors nous voulons. C'est qu'en effet, dès que la paresse naturelle de l'âme n'est pas stimulée par une ferveur suffisante, elle devient, sans qu'elle s'en rende compte, sous l'action d'une torpeur sans cesse grandissante, radicalement incapable de tout désir du bien. C'est ce que Dieu déclare ouvertement par Salomon : «La paresse fait tomber dans l'assoupissement.» (Pro 19,15). Effectivement, le paresseux, tant qu'il garde de bons sentiments, veille encore, si l'on peut dire, bien qu'en demeurant inactif il soit dans l'engourdissement. Mais la paresse est dite produire l'assoupissement, parce qu'on perd, petit à petit, jusqu'au souci de bien penser, dès lors qu'on se relâche dans l'ardeur du bien faire. C'est pourquoi l'Écriture ajoute à propos : «Et l'âme nonchalante éprouvera la faim» (Pro 19,15) parce qu'effectivement une âme qui, par l'effort, ne s'oriente plus vers les cimes, s'en va, par ses désirs, pitoyablement dans le terre à terre et, n'étant plus soutenue par la force morale des aspirations célestes, elle se trouve atteinte par la faim de la basse cupidité. Si bien que plus elle néglige de se lier elle-même par la discipline (chrétienne), et plus elle se répand, affamée, dans la recherche des voluptés. C'est pourquoi Salomon écrit encore du nonchalant : «Le paresseux est tout entier en désirs.» (Id, 21,26). Aussi, l'infinie Vérité parlant sur ce sujet déclare qu'une maison est dite propre quand un esprit impur en est sorti; mais qu'il la réoccupe, en compagnie de plus nombreux démons, si elle demeure vide .

Presque toujours, quand il néglige d'être à son devoir, le paresseux s'oppose des difficultés à lui-même, se crée des craintes chimériques et s'il parvient à découvrir un prétexte, en apparence raisonnable de craindre, il le met en avant pour justifier son languissement dans l'oisiveté. C'est à lui que s'appliquent directement ces paroles de Salomon : «À cause de la froidure le paresseux a refusé de labourer; à la moisson il mendiera et on ne lui donnera point.» (Pro 20,4). Le paresseux ne laboure pas à cause de la froidure lorsque, paralysé par la torpeur de l'oisiveté, il néglige d'accomplir le bien qu'il pourrait faire. Le paresseux ne laboure pas à cause de la froidure, quand il laisse de côté un très grand bien à faire, dans l'appréhension d'avoir à supporter, par contre, quelques inconvénients légers. Or c'est avec raison que l'Écriture ajoute «À la moisson, il mendiera et on ne lui donnera point .» Car lorsque le soleil du divin juge brillera d'un plus vif éclat, alors il mendiera au temps de la moisson, mais sans rien recevoir, celui qui, actuellement, ne se dépense pas en bonnes œuvres : car c'est en vain qu'il demandera l'entrée de (l'éternel) royaume. C'est encore au paresseux que s'appliquent exactement ces paroles du même Salomon: «Celui qui observe le vent ne sème point, et celui qui interroge les nuages ne moissonne jamais.» (Ec 11,4). Quoi donc est ici exprimé par «le vent», sinon la tentation des esprits malins ? Et que symbolisent «les nuages» qu'emporte le vent, si ce n'est les malheurs des impies ? Ainsi que les nuées sont le jouet des vents, de même les hommes sont incités (au mal) par le souffle pervers des esprits immondes. Et donc «celui qui observe le vent» ne sème point et «celui qui interroge les nuages ne moissonne jamais.» Car toute âme qui a peur de l'attaque des malins esprits, tout homme qui redoute la persécution des méchants ne sème point, dans la vie présente, le grain des bonnes œuvres, ni ne récolte, après sa mort, les gerbes des saintes récompenses.

Ceux qui, au contraire, agissent inconsidérément, gâtent leur mérite par l'emprassement excessif qu'ils apportent en leurs bonnes actions; et souvent même ils tombent dans le mal par défaut de discernement dans le bien. Ce sont des gens qui ne prennent jamais garde, quand ils agissent, à ce que les choses eussent du être autrement conduites

c'est toujours après coup qu'ils s'en aperçoivent ! C'est aux individus de cette catégorie que, dans la personne de son auditeur, Salomon adresse judicieusement ces paroles : «Mon fils, ne fais rien sans réflexion, et, après l'action, tu n'auras pas à te repentir.» (Ec 32,24). Et encore : «Que tes paupières dirigent tes pas devant toi.» En effet, les paupières dirigent les pas, quand les sages réflexions préviennent notre action. Or, celui qui néglige de prévoir, par la réflexion, ce qu'il va faire, se met en marche les yeux fermés, et, cheminant, poursuit sa route. Mais il ne s'éclaire point lui-même en prévoyant la voie. Aussi tombe-t-il de bien bonne heure : par ce qu'il ne prend pas soin de veiller, par la paupière de la réflexion, à quels endroits il lui faudrait poser le pied de son activité.

CHAPITRE 16

Comment il faut parler aux doux ainsi qu'aux emportés.

Il faut différemment parler aux doux et aux colères. Lorsqu'en effet les doux possèdent l'autorité, ils se laissent souvent aller à une indolence voisine et comme toute proche de l'inertie, et fréquemment, par un laisser-aller excessif de bonté, ils tempèrent plus qu'il ne faudrait la rigueur de la discipline. Les violents, au contraire, quand ils ont le pouvoir en main, et qu'ils se laissent aller, sous l'impulsion de leur humeur, à des extravagances de caractère, troublent jusqu'à l'existence de leurs subordonnés dans la mesure où se trouve détruite la tranquillité de la paix. Lorsque la fureur les possède, ils ne se doutent pas du mal qu'ils s'infligent personnellement. Souvent même, chose bien plus grave, ils confondent l'excitation de la colère avec le zèle de la justice; et quand le vice se trouve de la sorte pris pour une vertu, on accumule sans remords faute sur faute. Ainsi donc, fréquemment, ceux qui sont doux restent dans l'inertie, par répugnance à s'acquitter de leur devoir; et les violents sont bien souvent jetés dans l'illusion par un faux zèle de justice. Par suite, le vice vient secrètement s'adjoindre à la vertu des premiers, tandis que leur propre passion se fait passer, aux regards des seconds, pour ferveur de vertu. Il faut donc enseigner aux doux à se garder d'une tentation qui est à leur porte; et aux colères à se méfier de ce qui est dans leur nature. Que les uns sachent discerner ce qui leur manque; et que les autres tiennent compte de leur tempérament. Que par suite les doux prennent à cœur leur charge, et que les emportés répriment leur violence. Engagez les premiers à faire des efforts pour acquérir le zèle de la justice; et employez-vous auprès des seconds, pour les encourager à unir la douceur à l'ardeur pour le bien dont ils se croient remplis. C'est dans ce double but que l'Esprit saint s'est révélé à nous sous l'apparence de la colombe et en forme de feu : car, véritablement, tous ceux en qui en vient, il les rend visiblement doux de la simplicité de la colombe et embrasés d'un zèle de feu .

Par conséquent, n'est donc nullement rempli de l'Esprit saint, l'homme qui, dans la tranquillité de la mansuétude, n'est pas animé de la ferveur du zèle, non plus que celui qui, dans l'ardeur de son zèle, a perdu la vertu de douceur. C'est ce que peut-être nous prouverons mieux en mettant en avant l'enseignement de Paul, lequel donna des instructions diverses sur la prédication à ses deux disciples, pourtant doués l'un et l'autre d'un même esprit de charité. S'adressant, en effet, à Timothée il dit : «Reprends, menace, exhorte, avec une entière patience et toujours en instruisant.» (II Tim 4,2). Et il donne ainsi ses avis à Tite : «Voici ce que tu dois prêcher, recommander et revendiquer avec une pleine autorité.» (Tite 2,15). Pourquoi met-il une nuance si prononcée dans l'application pratique de sa méthode, au point qu'en la divulguant il prescrive au second disciple d'user d'autorité, tandis qu'il recommande au premier la patience : sinon parce qu'il a vu plus de douceur chez Tite, et un peu plus d'ardeur en Timothée ? Il enflamme celui-là par l'ardeur du zèle; et, au moyen de la douceur de la patience, il modère le dernier. Il donne à Tite ce qui lui manque, et ôte à Timothée de ce que celui-ci a en trop. Il s'emploie à exciter le premier de l'éperon, et à mettre un frein au second. Ce grand laboureur du champ de l'Église dont il avait reçu la charge, arrose certains rameaux pour les placer dans l'obligation de grandir, et taille d'autres branches quand il les voit pousser avec exubérance : de manière à empêcher que ceux-là ne restent improductifs par défaut de croissance, et que celles-ci ne perdent, par un excès de frondaison, les fruits dont elles sont chargées.

Mais tout à fait différente est la colère qui se dissimule sous le masque du zèle, d'avec celle qui remplit tout un cœur de trouble sans avoir la justice pour prétexte. La première, en effet, poursuit jusqu'à l'excès l'accomplissement d'un devoir; tandis que la seconde s'allume toujours à propos de choses en opposition avec le devoir.

Il faut aussi savoir qu'à ce propos les irascibles diffèrent des impatientes, en ce que ceux-ci ne peuvent rien supporter de la part des autres, tandis que ceux-là gardent rancune même des choses qu'ils sont obligés de subir. Car les coléreux poursuivent ceux-là mêmes qui les évitent, font naître des sujets de querelle et se plaisent dans la dispute. Aussi, le meilleur moyen pour nous de les corriger est-il de ne pas les aborder quand ils se trouvent en plein sous le coup de l'irritation. Dans cet état de trouble ils ne comprennent pas, en effet, ce qu'on leur dit; mais une fois rentrés en possession d'eux-mêmes, ils reçoivent d'autant plus volontiers des paroles de reproche, que plus grande est leur honte d'avoir été si paisiblement supportés. Tout ce qu'on peut dire de sensé paraît absurde à un esprit en proie à l'ivresse de la colère. Aussi Abigaïl sut-elle sagement taire à Nabal ivre, la faute qu'il avait commise (cf. I Roi 25,2 sv.) et elle ne lui en parla opportunément qu'après qu'il eut cuvé son vin. Ainsi se trouva-t-il en état de comprendre le mal dont il s'était rendu coupable, parce qu'il n'en entendit pas dire un seul mot tandis qu'il était dans l'ivresse.

Lors donc que les coléreux attaquent les autres de telle manière qu'il est complètement impossible d'éviter le choc, il faut les corriger non en leur adressant des reproches ouverts, mais en les ménageant au moyen de quelque adroite manifestation de respect. Nous traduirons plus clairement notre pensée sur ce point par l'évocation de ce que fit Abner. Alors qu'en effet Asaël l'assaillait avec la violence d'une offensive inconsidérée, l'Écriture raconte ceci : «Abner s'adressa à Asaël et lui dit : Détourne-toi, cesse de me poursuivre, afin que je ne sois pas contraint à t'étendre mort sur la terre. Or Asaël dédaigna de l'entendre, et refusa de se détourner. Alors Abner le frappa à l'aine avec l'extrémité inférieure de sa lance, et le perça de part en part, et il mourut.» (II Roi 22-23). De qui donc Asaël fut-il alors le type, sinon de ces hommes dont la fureur s'empare avec la dernière violence, et conduit à tous les excès ? Les individus qui en viennent à un pareil degré d'emportement, sont à éviter avec d'autant plus de précaution qu'ils se laissent entraîner avec plus de folie. Aussi Abner, dont le nom en notre idiome veut dire «lumière du père», s'enfuit-il (devant Asaël). De même la parole des docteurs qui communique la céleste lumière de Dieu, se refuse-t-elle à frapper quelqu'un qui, pour ainsi dire, les poursuit, lorsqu'ils se rendent compte que l'esprit de cet homme est emporté parmi les périlleux sentiers de la colère, et qu'ils négligent alors de retourner contre un pareil furieux les armes acérées du discours. Mais lorsque les violents ne cèdent à aucune considération, et que, pareils à Asaël, ils n'en finissent point de leur hostilité ni de leur folie, il est indispensable que ceux-là qui s'emploient à réprimer ces insensés ne se dressent point irrités eux-mêmes, mais fassent preuve au contraire de la plus grande tranquillité, et usent de paroles délicates pour atteindre indirectement l'esprit de celui-là qui ne se possède plus.⁷ C'est ainsi qu'Abner, quand il se retourna face à celui qui le poursuivait, le perça de part en part, non pas avec la pointe mais bien avec l'extrémité inférieure de sa lance. En effet, frapper de la pointe c'est prendre l'offensive par le choc brutal d'une réprimande ouverte. Frapper avec l'extrémité inférieure de la lance c'est, au contraire, toucher tranquillement un irrité avec d'insinuantes paroles, et triompher de lui comme en l'épargnant. D'autre part, Asaël succomba sur-le-champ. De même les esprits qu'a troublés la colère, dès lors qu'ils sentent qu'on les ménage, et sont frappés au fond d'eux-mêmes de la justesse des réponses qu'on leur sert en tranquillité, descendent aussitôt de la hauteur de ton où ils s'étaient montés. Et donc ceux-là qui, sous le coup de la douceur, reviennent de l'impétuosité de leur colère sont mis à mort, pour ainsi dire, sans qu'il soit besoin d'employer le fer.

⁷ Saint Grégoire se sert du verbe latin «pungere» pour exprimer sa pensée. Il faudrait donc littéralement traduire : «pour piquer» ou «pour percer l'âme de celui ... etc.» Le terme dont use le saint, outre qu'il maintient rigoureusement la comparaison avec le geste d'Abner perçant son adversaire, évoque aussi l'image du ballon qu'un coup d'épingle adroite suffit de dégonfler.

CHAPITRE 17

Comment il faut reprendre les humbles et les superbes.

Il faut parler diversement aux humbles et aux superbes. On doit faire concevoir aux premiers combien est vraie l'élévation qu'ils possèdent en espérance, et signifier aux seconds combien est nulle la gloire temporelle qu'ils ne peuvent retenir même en s'y cramponnant. Que les humbles vous entendent dire combien sont éternels les biens vers lesquels ils soupirent, combien passagers les avantages qu'ils dédaignent. Qu'à leur tour les orgueilleux apprennent combien sont transitoires les choses qu'ils ambitionnent, et combien éternelles celles qu'ils perdent. Que les humbles entendent ces paroles tombées de la bouche du Maître de Vérité : «Quiconque s'abaisse sera élevé» et que les superbes entendent : «Quiconque s'élève sera abaissé.» (Lc 18,14). Que les humbles entendent : «L'humilité précède la gloire»; (Pro 15,33) et les orgueilleux : «La fierté précède la chute.» (Id., 16,18). Que les humbles entendent (ce que déclare Dieu) : «Vers qui regarderai-je, sinon vers l'humble et le résigné, et vers celui qui tremble à ma parole ?» (Is 46,2) Et les superbes : «Pourquoi s'enorgueillit ce qui est terre et poussière ?» (Ec 10,9) Que les humbles entendent : «Dieu regarde les faibles»; et les superbes : «Et il connaît de loin les orgueilleux.» (Ps 137,6). Que les humbles entendent : «Que le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir»; (Mt 20,28) et les remplis d'eux-mêmes : «Que le commencement de tout péché c'est l'orgueil.» (Ec 10,15) Que les humbles apprennent : «Que notre Rédempteur s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort»; (Ph 2,8) et les orgueilleux qu'il est écrit de leur chef : «Il est roi sur tous les enfants d'orgueil.» (Job 41,25) L'occasion de notre perte a donc été l'orgueil du diable; et l'humilité d'un Dieu a procuré le moyen de notre rédemption. En effet, notre ennemi, créé comme tout le reste, voulut se voir élevé au-dessus de toute créature; tandis que notre Rédempteur, grand par nature au-dessus de toutes choses, a daigné se faire petit entre tous.

Il faut donc dire aux humbles qu'en s'abaissant eux-mêmes ils s'élèvent à la ressemblance de Dieu; et aux orgueilleux, que quand ils s'exaltent, ils descendent à l'imitation de l'ange prévaricateur. Qu'y a-t-il donc de plus bas que l'orgueil qui, en cherchant à se pousser, s'éloigne de la cime de la véritable grandeur ? Et quoi de plus haut que l'humilité qui, en s'abaissant à l'extrême, s'unit à son Auteur lequel habite les plus sublimes sommets ?

Toutefois il est une autre chose qu'il faut minutieusement discerner chez ces hommes. C'est que d'aucuns sont fréquemment trompés par l'illusion d'une apparence d'humilité, et d'autres abusés par l'ignorance où ils se trouvent de leur état d'âme orgueilleux. Très souvent, en effet, chez pas mal de personnes qui passent pour humbles à leurs propres yeux, se rencontre une crainte qui n'est pas de mise vis-à-vis des hommes; et très souvent, d'autre part, la prétention de l'indépendance du langage est l'habituelle compagne des orgueilleux. Or il arrive qu'au temps où il faudrait reprendre le vice, les premiers restent muets par peur, tout en estimant qu'ils se taisent par humilité; tandis que les seconds prennent la parole par impatience de se produire, tout en croyant qu'ils n'interviennent que par franc amour de ce qui est juste. La faute du respect humain opprime ceux-là sous prétexte d'humilité, afin de les empêcher de reprendre le mal; et, sous couleur de zèle, l'immodération de la superbe pousse ceux-ci à critiquer ce qui n'aurait point lieu de l'être, ou à reprendre, en passant la mesure, ce qui réellement est à gourmander. Dès lors il faut apprendre aux orgueilleux à n'être pas plus indépendants qu'il ne faut, afin de ne point transformer en stimulant de l'orgueil la défense de la justice; et avertir les humbles de prendre garde d'en arriver, en s'abaissant par trop devant les hommes, à respecter jusqu'aux vices de ces derniers.

Il faut considérer aussi que, la plupart du temps, nous reprendrons les orgueilleux avec plus d'efficacité si, aux reproches que nous leur adressons nous mêlons le tempérament de quelque louange. On peut en effet leur mettre en avant, ou les qualités qui, par ailleurs, sont en eux, ou, s'il ne s'en trouve pas, parler au moins de celles que l'on pourrait supposer exister. Et alors, en fin de compte, on en vient à réprimer le mal qui nous déplaît

(chez eux), après que la mise en évidence des qualités qui plaisent a favorablement préparé leur esprit à l'audition du blâme. C'est ainsi que, préalablement, nous flattons de la main les chevaux indomptés, afin de pouvoir plus complètement nous en rendre maîtres dans la suite, fallut-il pour cela en venir au fouet. De même mélange-t-on la douceur du miel aux désagréables potions médicinales, afin que le malade ne perçoive point au goût la pénible amertume qui doit contribuer à sa guérison. Or, tandis que le palais se trouve trompé par la douceur, l'humeur morbifère est chassée grâce à l'amertume (du remède). Ainsi les paroles par lesquelles on commence à sévir contre les orgueilleux sont-elles nuancées de louanges discrètes afin qu'en acceptant les compliments qu'ils aiment, ils laissent aussi passer la correction qu'il ont en horreur.

Fréquemment aussi, nous parviendrons à mieux persuader aux superbes ce qui leur est avantageux, en leur faisant entendre que leur amendement nous sera plus profitable qu'à eux-mêmes, et en leur demandant de consentir à s'améliorer plus pour nous que pour eux. Aisément, en effet, l'orgueil est incliné au bien quand il est persuadé que ses concessions iront à l'avantage d'autrui. C'est ainsi que Moïse, qui suivait le chemin du désert sous la direction de Dieu et avec la colonne aérienne pour guide, voulant faire sortir de la vie païenne et attacher au service du Dieu tout-puissant son parent Hobab lui dit : «Nous partons pour le lieu que le Seigneur a promis de nous donner : viens avec nous, et nous te ferons du bien, car le Seigneur a promis de faire du bien à Israël.» Et Hobab lui ayant répondu : «Je n'irai point avec toi, mais je m'en irai dans mon pays où je suis né.» Moïse ajouta aussitôt : «Ne nous quitte pas, je te prie; puisque tu connais les lieux où nous aurons à camper dans le désert, tu nous serviras de guide.» (Nom 10,29-32). Or Moïse n'était point dans l'ignorance de sa route, lui que la vision de Dieu avait élevé au don de prophétie; lui devant qui s'avancait extérieurement la colonne mystérieuse, et qu'instruisait intérieurement, sous forme d'entretien diligent avec Dieu, une inspiration familière. Mais cet homme sage conversant avec un interlocuteur orgueilleux, lui demanda du secours afin de lui en apporter à lui-même. Moïse pria Hobab d'être son conducteur dans le trajet, pour qu'il lui fût possible de devenir le guide de son parent pour le salut. Il agit de la sorte, afin que son orgueilleux auditeur se montrât d'autant mieux docile à répondre à l'appel vers une vie meilleure qu'il se croyait davantage nécessaire. Ainsi donc, persuadé qu'il était bien plus fort que son donneur d'avis, Hobab se trouva incliné, de ce fait, à se rendre à ses conseils.

CHAPITRE 18

Comment il faut instruire les opiniâtres et les inconstants.

Il faut instruire de manière différente les opiniâtres et les inconstants. On doit dire aux premiers qu'ils s'estiment eux-mêmes au-dessus de leur vraie valeur : défaut qui, dès lors, les empêche de déférer aux avis d'autrui. Aux seconds il faut signifier qu'en se dépréciant trop ils perdent confiance en eux-mêmes et que, conséquemment, l'inconstance de leurs pensées les fait à tout moment changer de jugement. Il faut faire remarquer aux entêtés que s'ils ne s'estimaient pas supérieurs aux autres, ils ne feraient point passer les avis de tout le monde après leur décision personnelle; et dire aux inconstants que s'ils avaient d'eux-mêmes une appréciation exacte, le vent de l'instabilité ne les jetterait jamais dans une mobilité d'opinion aussi grande. Saint Paul dit aux têtus : «Ne soyez pas sages à vos propres yeux.» (Rom 12,16). Que les autres, au contraire, écoutent ces paroles : «Ne soyons pas emportés par tout vent de doctrine. (Ep 4,14). C'est des premiers que Salomon a dit : «Ils mangeront du fruit de leur voie, et ils se rassasieront de leurs propres conseils;» (Pro 1,31) et, parlant des seconds : «Le cœur des insensés ne se ressemble jamais.» (Id., 15,7). Effectivement, le cœur du sage est toujours semblable à lui-même, par ce motif qu'en acquiesçant aux droites opinions, il se tient constamment dans le sentier du bien. Par contre le cœur des insensés ne se ressemble jamais, pour la raison qu'en se montrant le jouet de l'inconstance il ne reste jamais ce qu'il a été. Et de même que certains vices engendrent d'autres, tout comme eux-mêmes sont nés de défauts différents, il est souverainement important de savoir que nous en venons bien plus efficacement à bout, si

nous les coupons d'avec la source même de leur amertume. Or l'opiniâtreté naît de l'orgueil, et l'inconstance de la légèreté.

Il y a donc lieu de reprendre les opiniâtres afin qu'ils reconnaissent l'orgueil de leurs pensées et s'emploient à se vaincre eux-mêmes, pour parer au danger qu'en dédaignant de se rendre extérieurement aux sages avis des autres, ils ne deviennent intérieurement les prisonniers de l'orgueil. Il faut par suite les engager à méditer attentivement en quels termes le Fils de l'Homme, qui n'est qu'un même vouloir avec son Père, s'exprime pour nous apprendre à soumettre notre volonté : «Je ne cherche pas ma propre volonté, mais la volonté du Père qui m'a envoyé.» (Jn 5,30) Et afin de mettre en relief la beauté de cette vertu, il affirma précédemment qu'il garderait lui-même cette humble soumission au jour du dernier jugement : «Je ne puis, dit-il, rien faire de moi-même, mais selon que j'entends, je juge.» (Idid.) Pour quel motif, désormais, un homme dédaignerait-il d'acquiescer à la volonté d'autrui, alors que le Fils de Dieu et de l'Homme déclare qu'il ne jugera pas selon sa volonté quand il viendra montrer l'éclat de sa puissance ?

Par contre, l'on doit encourager les inconstants à fortifier en eux l'esprit de décision. Car c'est en coupant d'abord en leur cœur la racine de l'inconstance qu'ils supprimeront en eux les manifestations de la versatilité. Il est clair, d'autre part, qu'on ne peut construire un édifice solide que si, auparavant, on a choisi le terrain résistant où devront être jetées les fondations. Si donc on ne réprime pas en premier lieu la légèreté d'esprit, on ne triomphera point de l'inconstance d'âme.

Saint Paul témoigne qu'il est exempt lui-même de ces défauts quand il écrit : «Ai-je donc agi à la légère ? On bien est-ce que les projets que je fais, je les fais selon la chair, de sorte qu'il y ait en moi le oui et le non ?» (II Cor 1,17) Comme s'il disait plus simplement : «Je ne suis point agité par le vent de l'inconstance, parce que je ne cède point au vice de la légèreté.»

CHAPITRE 19

Comment il faut parler aux gourmands et aux sobres.

Il faut avoir des avis différents pour les adonnés à la glotonnerie et pour ceux qui sont sobres. La superfluité du langage, la légèreté de conduite et la luxure sont, en effet, les vices familiers des gourmands, tandis que les sobres sont fréquemment sujets à l'impatience, souvent aussi au péché d'orgueil. Si, en effet, une loquacité sans retenue n'emportait point ceux qui aiment la bonne chère, ce mauvais riche que l'évangile montre festoyant chaque jour avec magnificence, ne souffrirait pas si cruellement de la brûlure de sa langue et ne s'écrierait point : «Abraham, notre père, aie pitié de moi, et envoie Lazare, pour qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt et me rafraîchisse la langue, car je souffre cruellement dans cette flamme.» (Lc 16,24). Paroles qui prouvent bien qu'il avait chaque jour péché à maintes reprises par sa langue, ce malheureux qui, plongé tout entier dans le feu, suppliait spécialement qu'on lui rafraîchît cet organe. D'un autre côté, l'autorité divine de l'Écriture nous fournit une preuve que la légèreté de conduite est la conséquence immédiate de la gourmandise : «Le peuple, rappelle-t-elle, s'assit pour manger et pour boire, puis ils se levèrent pour jouer.» (Ex 32,6) Et ces personnes légères, la glotonnerie presque toujours les mène jusqu'à la luxure : car c'est lorsque le ventre est gorgé jusqu'à réplétion que se font sentir les aiguillons de la débauche. C'est pourquoi Dieu a dit à l'ennemi trompeur qui, par la convoitise d'un fruit, éveilla la conscience du premier homme mais pour enchaîner cette dernière dans les liens du péché : «Tu ramperas sur la poitrine et sur le ventre.» Comme si le Seigneur avait dit sans figure : «Tu feras tomber les cœurs des hommes sous ton joug, par les mauvaises pensées et par la gourmandise.» Que la luxure soit l'habituelle compagne des gens adonnés aux plaisirs du goût, un prophète en témoigne encore par ces paroles qui, par la narration d'événements connus, dénoncent des fautes secrètes : «Le chef des cuisiniers a détruit les murs de Jérusalem.» (Jer 39,9) En effet, «le chef des cuisiniers» c'est le ventre, par complaisance pour lequel les cuisiniers se dépensent avec beaucoup de zèle afin de le rassasier de mets délectables. «Les murs de Jérusalem», ce sont les vertus d'une âme dont les désirs s'élèvent vers la paix éternelle. Or,

le chef des cuisiniers renverse les murs de Jérusalem : parce qu'une fois que le ventre est gonflé par la gourmandise, les vertus de l'âme sont ruinées par la luxure.

D'un autre côté, si l'impatience n'arrachait pas du sein de la tranquillité l'esprit des personnes sobres, saint Pierre n'eût jamais dit : «Apportez de votre côté tous vos soins pour unir à votre foi la vertu, à la vertu le discernement, au discernement la tempérance;» et il n'eût pas, immédiatement, ajouté avec soin : «À la tempérance la patience .» (II Pi 1,5-6). Si le chef des apôtres recommandait aux tempérants de posséder la patience, c'est qu'il prévoyait, sans nul doute, qu'elle pût leur faire défaut. Et si le péché d'orgueil ne venait, à son tour, vicier les pensées des mêmes personnes, saint Paul n'eût aucunement écrit : «Que celui qui ne mange pas ne juge pas celui qui mange.» (Rom 14,3). Et le même Apôtre a ajouté, s'adressant à d'autres fidèles, et s'en prenant aux obligations qu'imposaient ceux-là qui se glorifiaient de leur abstinence : «Ces défenses ... ont quelque apparence de sagesse avec leur culte, leur humilité, et leur mépris pour le corps, mais elles sont sans valeur réelle, et ne servent qu'à la satisfaction de la chair.» (Col 2,23). Il faut remarquer qu'en ceci l'illustre prédicateur accole, dans sa lettre, la fausse humilité à la superstition. Et, en effet, lorsque par l'abstinence la chair est mortifiée au delà des limites utiles, il y a, au dehors, étalage d'humilité mais, au dedans, celui qui jeûne ainsi se fait une coupable gloire de son humilité elle-même ! Encore. Si l'âme ne s'enflait point parfois de vanité à l'occasion de la vertu de tempérance, l'arrogant pharisien n'en eût point si soigneusement mentionné la pratique parmi ses grands sujets de mérites, en disant : «Je jeûne deux fois la semaine.» (Lc 18,12).

Il faut donc avertir ceux qui s'adonnent à la bonne chère de prendre garde qu'en se vautrant dans les délices de la table, ils ne se blessent avec l'aiguillon de la luxure; de considérer jusqu'à quels abus de langage, jusqu'à quel degré de dévergondage ils se trouvent exposés par l'intempérance et de craindre que leur voluptueuse complaisance pour leur ventre ne les enchaîne cruellement dans les pièges des vices. On s'écarte, en effet, d'autant plus du nouvel Adam qu'on reproduit davantage la chute du premier père en portant, sans retenue, la main sur les aliments.

Par contre, on doit recommander aux personnes sobres d'avoir sans cesse à veiller soigneusement sur elles-mêmes, pour qu'en fuyant le vice de la gourmandise d'autres péchés plus graves n'apparaissent point en elles, prenant pour ainsi dire naissance dans leur tempérance même. Il faut les avertir; de peur qu'en macérant la chair elles ne viennent à tomber dans l'impatience d'âme, et que le triomphe sur la bête devienne de nul mérite si l'esprit, à son tour, se laisse vaincre par la colère.

Parfois aussi il arrive qu'au temps où l'âme des abstinents se libère de la colère, une satisfaction surgissant comme d'ailleurs vient ravager leur intérieur; et le bien de la tempérance se perd d'autant mieux qu'il se tient plus faiblement en garde contre les vices de l'esprit. C'est pourquoi il est dit très justement par le prophète : «Aux jours de vos jeûnes on retrouve votre volonté.» Et peu après : «C'est en vous disputant et en vous querellant que vous jeûnez, et vous frappez du poing avec méchanceté.» (Is 43,3-4) Or le mot «volonté» exprime la satisfaction personnelle, et «le poing» symbolise la colère. C'est donc en pure perte que l'on afflige le corps par le jeûne, si l'âme, abandonnée aux mouvements désordonnés, se trouve ruinée par les vices.

En outre, il faut exhorter cette catégorie de personnes à toujours maintenir leur tempérance sans atteinte, et à ne pas l'estimer comme étant d'une rare valeur aux regards du juge invisible de crainte qu'en la jugeant parfois être d'un haut mérite, leur cœur ne se boursoufle d'orgueil, Et c'est pourquoi Dieu dit par son prophète : «Est-ce à un pareil jeûne que je prends plaisir ?... Bien plutôt romps ton pain à celui qui a faim, et recueille chez toi les mendiants et les sans asile.» (Is 58,5-7).

Que l'on veuille bien considérer ici de combien peu de prix est l'abstinence aux yeux de Dieu, à moins qu'elle ne se recommande d'autres vertus. Aussi le prophète Joël dit-il : «Sanctifiez le jeûne.» (Joël 2,25). Or, sanctifier le jeûne, c'est présenter à Dieu une mortification corporelle mise en valeur par l'adjonction de la pratique d'autres biens. Prévenons ceux-là qui pratiquent l'abstinence, afin qu'ils sachent bien qu'ils offrent à Dieu une pénitence qui lui est agréable lorsqu'ils donnent aux pauvres les aliments dont eux-mêmes se privent. C'est qu'en effet, il faut très attentivement prendre garde au reproche que formule le Seigneur disant par son prophète : «Quand vous avez jeûné et célébré le deuil au cin-

quième et au septième mois, et cela depuis soixante-dix ans, est-ce pour moi que vous jeûniez ? Et quand vous avez mangé et bu, n'est-ce pas pour vous que vous avez mangé, pour vous que vous avez bu ? Ce n'est point pour Dieu mais pour lui-même qu'il jeûne, celui qui ne distribue pas aux pauvres les aliments dont, momentanément, il prive son ventre, mais qui les met en réserve pour les offrir plus tard à son appétit grossier.

Afin donc de parer à ce que la gourmandise ne fasse point déchoir les uns de la condition spirituelle, et que la chair mortifiée ne trompe pas les autres par l'orgueil, que les premiers entendent ces paroles tombées de la bouche de la Vérité : «Prenez garde à vous-mêmes, de crainte que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès du manger et du boire, et par les soucis de la vie;» et l'épouvante salutaire adjointe à cet avertissement : «Et que ce jour ne fonde sur vous à l'improviste; car il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent la face de la terre entière.» (Lc 21,34). Qu'à leur tour les seconds écoutent ceci : «Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui souille l'homme.» (Mt 15,2). Voici pour les gourmands : «Les aliments sont pour le ventre, et le ventre pour les aliments, et Dieu détruira l'un comme les autres.» (I Cor 6,13). Et : «Ne vous laissez pas aller aux excès de la table et du vin.» (Rom 13,13) Encore : «Un aliment n'est pas chose qui nous recommande à Dieu.» (I Cor 8,8). Et voici pour les abstinents : «Tout est pur pour ceux qui sont purs; mais pour ceux qui sont souillés et incrédules rien n'est pur.» (Tite 1,15). Que les premiers fassent leur profit de ce paroles : «Ils font leur Dieu de leur ventre, et mettent leur gloire dans ce qui fait leur honte;» (Phil 3,19) et les seconds de celle-ci : «Certains abandonnent la foi.» (I Tim 4,1). Et de cette autre : «(doctrines d'imposteurs) ... qui proscrivent le mariage, et l'usage d'aliments que Dieu a créés, afin que les fidèles et ceux qui ont connu la vérité en usent avec action de grâces.» (Id., 3). Que les premiers entendent : «Ce qui est bien, c'est de ne pas manger de viande, de ne pas boire de vin, de ne rien faire qui soit pour ton frère une occasion de chute.» (Rom 14,21). Et rappelez aux autres (le conseil de saint Paul à son disciple) : «Prends un peu de vin, à cause de ton estomac et de tes indispositions fréquentes.» (I Tim 5,23).

En conséquence, que les gourmands apprennent à ne pas désirer en gloutons ce qui nourrit le corps et que les mortifiés ne se permettent pas de condamner une créature de Dieu, de laquelle ils n'ont point désir de manger.

CHAPITRE 20

Comment il faut parler à ceux qui distribuent leurs biens (en œuvres de miséricorde), et à ceux qui s'emparent du bien d'autrui.

Il faut tenir un langage différent à l'égard des hommes qui ont accoutumé de répandre leurs richesses en œuvres de miséricorde, et à l'égard de ceux qui vont jusqu'à chercher à s'emparer du bien d'autrui.

Les premiers ont besoin d'être mis en garde, pour qu'ils ne s'élèvent point eux-mêmes, en d'orgueilleuses pensées, au-dessus de ceux-là auxquels ils font largesses de leurs biens terrestres, et ne s'estiment point meilleurs du fait qu'ils constatent que d'autres hommes ont besoin d'eux. Car le Seigneur de ce séjour terrestre, dans la répartition qu'il a faite des conditions sociales et des fonctions de ses serviteurs, a départi l'autorité aux uns et établi les autres sous la dépendance des premiers. Son ordre à Lui, c'est que les dirigeants procurent le nécessaire aux autres, et que ces derniers vivent de ce qu'ils reçoivent de leurs mains. Mais, bien souvent, ceux qui commandent offensent le Père de famille, tandis que les sujets conservent ses bonnes grâces. Les intendants de Dieu provoquent sa colère, et ceux qui vivent de leurs aumônes demeurent sans péché. Il faut donc avertir ceux qui ont l'habitude de distribuer miséricordieusement leurs biens aux pauvres, afin qu'ils n'oublient point qu'ils ont été institués par le Maître céleste comme les économes de ceux qui leurs sont soumis ici-bas; afin aussi de les accoutumer à remplir cette fonction d'une manière d'autant plus humble, qu'ils seront mieux persuadés que ce qu'ils donnent ainsi ne leur appartient pas en propre et que se considérant dès lors comme étant au service de

ceux auxquels ils dispensent ce qu'eux-mêmes ont reçu, jamais l'orgueil n'enfle leurs âmes, mais que bien plutôt la crainte les retienne.

Par suite, il leur est nécessaire de veiller avec soin à ne point distribuer d'une manière injuste les biens que Dieu leur a confiés : soit en accordant quelque chose à ceux qui ne méritent rien recevoir, soit en ne donnant rien à ceux qui méritent quelque chose, soit en distribuant beaucoup à ceux qui ont besoin de peu, soit en se montrant parcimonieux à l'égard de ceux-là vis-à-vis desquels ils eussent dû être larges. Qu'ils prennent garde à ne point faire, en agissant trop vite, des aumônes inutiles; et, d'autre part, qu'ils veillent à ne point faire souffrir, par un retard nuisible, ceux qui implorent leur secours. Que le désir d'être payé de reconnaissance ne cherche point à se glisser ici. Que l'appétit d'une louange passagère ne vienne pas ternir le rayonnement de la charité. Qu'aux largesses offertes ne se mêle point le regret de donner; et qu'en faisant l'aumône ainsi qu'il faut, l'âme du donateur ne goûte pas une joie plus grande qu'il n'est convenable : de crainte qu'après avoir tout accompli dans l'ordre ces hommes ne s'attribuent quelque chose à eux-mêmes, et ne perdent du même coup tout ce qu'ils auraient fait de bien.

Afin de ne point s'attribuer à eux-mêmes le mérite de leur libéralité, qu'ils écoutent le texte de l'Écriture : «Si quelqu'un exerce un ministère, qu'il l'exerce comme par la vertu que Dieu lui communique.» (I Pi 4,2).

Qu'ils entendent encore ces paroles du Sauveur, pour prévenir la joie immodérée qu'ils pourraient prendre dans leurs aumônes : Lorsque vous aurez fait ce qui vous était commandé dites : «Nous sommes des serviteurs inutiles; nous avons fait ce que nous devions faire.» (Lc 17,10).

Pour que le regret de ce qu'ils donnent ne vicie point leur charité, faites leur entendre cette parole de l'Apôtre : «Dieu aime celui qui donne avec joie.» (II Cor 9,7).

Contre la tentation de chercher la vaine gloire dans l'exercice de l'aumône, qu'on leur rappelle cet avertissement du Seigneur: «Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite.» (Mt 6,3). C'est-à-dire : «Que la gloriole de la vie présente ne se mêle jamais à une œuvre de miséricorde, et que la recherche des applaudissements soit étrangère à ce que vous ferez de juste.»

Pour se tenir en garde contre le désir de voir payer de retour leurs aumônes, qu'on leur redise ces paroles du Christ : «Lorsque tu donnes à dîner ou à souper, n'invite ni tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni tes voisins riches, de peur qu'ils ne t'invitent à leur tour et ne te rendent ce qu'ils auront reçu de toi. Mais quand tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux et des aveugles et tu seras heureux de ce qu'ils ne peuvent te rendre la pareille.» (Lc 14,12).

Afin de n'être pas exposés à accorder tardivement ce qu'il eût fallu donner plus vite, faites-les réfléchir à ce passage des saints Livres : «Ne dis pas à ton ami : "va et reviens, demain je te donnerai", quand tu peux donner sur l'heure.» (Pro 3,28).

Pour éviter que, sous couvert de libéralité, ils ne répandent inutilement leurs ressources, qu'ils entendent ce conseil inspiré : «Que ton aumône sue dans ta main.»

Pour être préservés de la parcimonie alors qu'il est nécessaire de se montrer large, redites-leur le mot de saint Paul : «Celui qui sème peu moissonnera peu.» (II Cor 9,6).

Afin d'être à l'abri de beaucoup donner, alors qu'il faudrait le faire peu, et de ne pas s'exposer eux-mêmes à endurer plus tard, à tout le moins des privations, et à se répandre en murmures, qu'ils écoutent encore ce qu'écrit l'Apôtre : «Il ne faut pas qu'il ait soulagement pour les autres et détresse pour vous, mais égalité. Que votre abondance supplée à ce qui leur manque, afin que pareillement leur superflu pourvoie à votre indigence.» (Id., 8,13). Et, en effet, si l'âme de celui qui fait l'aumône ne sait point supporter la privation, elle va au-devant d'une tentation d'irritation contre soi-même en se dépouillant d'une grande partie de ses biens. Il est donc nécessaire de préparer son âme à la patience, avant de répandre en aumônes une large part ou même la totalité de son avoir : afin de parer au danger de ne point savoir supporter avec une assez grande égalité d'âme la pauvreté, si elle survient, d'obvier au péril de voir périr la récompense antérieurement acquise de ses aumônes, et d'éviter que des murmures subséquents ne précipitent l'âme plus bas encore.

De peur qu'il ne leur arrive de ne rien donner à ceux auxquels ils ont le devoir d'octroyer un léger secours, ils entendront ce que dit le Maître : «Donne à quiconque te demande.» (Lc 6,30).

Pour qu'ils n'accordent aucun secours à ceux auxquels ils ne doivent absolument rien donner, mettez-leur en mémoire ces paroles de l'Écriture : «Donne à l'homme pieux, et n'assiste pas le pécheur. Fais du bien à celui qui est humilié, et ne donne pas à l'impie.» (Ec 12,5-6). Et encore : «Fais servir ton pain et ton vin à (célébrer) la sépulture des justes, mais ne le mange ni ne le bois avec les pécheurs.» (Tobie 4,18). Celui-là donne son pain et son vin aux pécheurs, qui secourt les méchants parce qu'ils sont mauvais. C'est ainsi que de nombreux riches de ce monde entretiennent à grand prix des histrions, alors que les pauvres du Christ sont torturés par la faim. Quant à celui qui partage son pain avec un pécheur indigent, non parce que ce dernier est pécheur, mais parce qu'il est homme, celui-là ne nourrit certes pas un pécheur mais un juste déshérité : car ce n'est point le péché mais la nature humaine qu'il aime en lui.

Il faut prévenir aussi ceux qui, emplis de compassion, distribuent leurs biens, d'avoir à se surveiller avec soin, afin que, rachetant leurs péchés par l'aumône, ils ne s'en permettent pas d'autres qui aient besoin d'être rachetés dans la suite. Qu'ils ne ravalent point la justice de Dieu au rang d'une justice vénale, en estimant qu'en prenant soin de payer pour leurs fautes, ils peuvent impunément commettre le péché ! «La vie est, en effet, plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement.» (Lc 12,23). Et donc, l'homme qui donne aux pauvres la nourriture ou le vêtement, mais se souille d'autre part en son âme ou bien en son corps, accorde à la vertu ce qu'il y a de moins précieux : car il a fait don à Dieu de ses biens, et s'est livré lui-même au diable !

Par contre, il faut avertir ceux qui cherchent à s'emparer du bien d'autrui, d'avoir à comprendre les paroles que prononcera le Seigneur quand il apparaîtra en juge. «J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais étranger et vous ne m'avez pas recueilli; nu, et vous ne m'avez pas vêtu; malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité.» Reproches que, (dans l'Évangile), Jésus fait précéder de cette sentence : «Retirez-vous de moi, maudits, (allez) au feu éternel qui a été préparé pour le diable et ses anges.» (Mt 2,(41-43). Or une telle condamnation, ces réprouvés ne l'entendent point prononcer parce qu'ils ont commis des vols ou exercé quelques autres violences; et cependant ils sont livrés aux feux éternels de l'enfer ! Concluons par là de quel terrible anathème doivent être frappés ceux qui dérobent le bien d'autrui, puisque des hommes qui ont été conservateurs de leurs richesses au delà des justes limites se voient atteints d'un châtement pareil !

Qu'ils considèrent attentivement de quelle lourde inculpation les charge un bien volé, puisqu'on est condamné à une peine éternelle pour n'avoir pas su faire part aux pauvres des biens reçus ! Qu'ils réfléchissent à ce que peut mériter une injustice commise, quand le refus de se montrer charitable est jugé digne d'une aussi grande punition.

Quand le désir leur vient de dépouiller les autres, faites-les souvenir qu'il est écrit : «Malheur à celui qui amasse ce qui n'est pas à lui : jusque à quand amasse-t-il sur lui un lourd monceau de boue ?» (Hab 2,6). Amasser sur soi un fardeau de boue c'est, pour l'avaire, accumuler les richesses en même temps que le poids écrasant du péché.

S'ils sont avides d'étendre au loin les limites de leur demeure, faites-leur entendre ces paroles : «Malheur à vous qui ajoutez maison à maison, qui joignez champ à champ jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espace, serez-vous donc tout seuls à habiter au milieu du pays ?» (Is 5,8) Comme si le prophète disait en langage clair : «Jusqu'à quand vous étendez-vous, vous qui ne supportez pas d'avoir des voisins sur cette commune terre ? Vous refoulez ceux qui vous bornent mais vous rencontrez sans cesse des gens au préjudice desquels vous vous efforcez de vous étendre.

Que s'ils convoitent d'augmenter leur trésor, répétez-leur ces mots de l'Écriture : «Celui qui aime l'argent n'est pas rassasié par l'argent, et celui qui aime les richesses n'en goûtera pas les fruits.» (Ec 5,9).

Et en effet, il tirerait du fruit de sa fortune si, en ne s'y attachant pas, il savait sagement la distribuer en aumônes. Mais l'homme qui conserve passionnément ses richesses, les abandonnera sans en avoir retiré de fruit.

S'ils brûlent du désir d'être en même temps comblés de toutes les abondances, qu'ils entendent ceci : «Celui qui a hâte de s'enrichir ne restera point sans péché.» (Pro 28,20). Et en effet, celui qui ambitionne d'accroître ses richesses fait peu de cas d'éviter le

mal. Trompé comme le sont les oiseaux, il ne devine pas par quel piège de péché il va être étouffé quand, plein de convoitise, il aperçoit l'appât des biens de ce monde.

Lorsqu'ils rêvent d'obtenir n'importe quels avantages de cette terre, sans penser aux dommages qu'ils auront à supporter dans le siècle à venir, rappelez-leur qu'il est écrit : «Un héritage hâté à l'origine ne sera pas béni à la fin.» (Id., 20,21). Et véritablement, nous prenons notre commencement en cette vie, pour parvenir, dans l'autre, à un héritage de bénédiction. Par suite, ceux qui, dès le commencement, veulent jouir de l'héritage, se retranchent à eux-mêmes leur part de bénédiction à la fin parce qu'en désirant vivement grossir leur fortune en ce monde par une avarice coupable, ils sont déshérités pour l'autre vie d'un patrimoine éternel.

S'ils sont enfin dévorés d'ambition, ou qu'ils soient en mesure de se satisfaire en tout point, faites retentir à leurs oreilles la parole du Sauveur : «Que sert à un homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme.» (Mt 16,26) Comme si Celui qui est la Vérité disait, sans employer de figure de langage : «Que sert à un homme de rassembler tout ce qui est extérieur à lui-même, s'il perd cette seule chose qui est lui-même.»

Il est aussi quelquefois possible de venir plus vite à bout de la cupidité de ceux qui prennent le bien d'autrui. C'est le cas où celui qui les admoneste leur fait toucher, par ses paroles, tout ce qu'a de fugitif la vie présente, et leur ramène en pleine lumière la mémoire de ces hommes qui employèrent longuement leurs efforts à devenir riches en ce monde et qui, pourtant, ne surent point trouver le moyen de jouir longtemps des richesses qu'ils avaient conquises : une mort précipitée leur ayant soudainement, et du même coup, ravi tout ce que leur habileté n'avait point subitement et d'un seul coup accumulé. Non seulement ils durent laisser là le fruit de leurs rapines, mais ils emportèrent avec eux devant le Tribunal de Dieu leur acte d'accusation de vol ! Qu'à ceux qui prennent le bien d'autrui on mette sous les yeux de semblables exemples que, de leur propre bouche, ils condamneront sans aucun doute; afin qu'après ce jugement verbal ils rentrent en eux-mêmes, et aient tout au moins honte d'imiter la conduite de ceux qu'ils blâment.

CHAPITRE 21

De la manière dont il faut reprendre ceux qui, sans convoiter le bien d'autrui, retiennent jalousement leur propre fortune; et ceux qui, tout en pratiquant l'aumône, dérobent ce qui ne leur appartient pas.

Il faut différemment reprendre ceux qui ne commettant point de vols n'exercent pas non plus l'aumône; et ceux qui, tout en faisant la charité sur leur propre fortune, ne laissent pas de dérober le bien des autres.

Il faut reprendre les premiers, de manière à ce qu'ils sachent bien clairement que cette terre d'où ils furent tirés est commune à tous les hommes et que, par conséquent, les aliments qu'elle fournit, elle les produit pour tous communément. C'est donc à faux que se jugent innocents ceux qui réclament pour leur usage privé le don que Dieu fit pour tous. Ces hommes qui ne font point l'aumône des biens qu'ils ont reçus, se rendent coupables de la mort de leurs frères, en ce sens qu'ils laissent chaque jour périr à peu près autant d'hommes qu'ils retiennent avaricieusement de subsides nécessaires aux pauvres gens qui meurent (de faim). C'est qu'en effet, quand nous donnons aux miséreux les choses indispensables, nous ne leur faisons point de largesses personnelles nous leur rendons ce qui est à eux. Nous remplissons bien plus un devoir de justice que nous n'accomplissons un acte de charité. Aussi bien, la Vérité même a-t-elle dit, en s'expliquant sur l'obligation d'exercer sagement la miséricorde : «Gardez-vous de faire votre justice devant les hommes.» (Mt 6,1). Et à cette recommandation vient s'ajouter la parole du psalmiste disant poétiquement (de l'homme juste) : «Il sème l'aumône, il donne à l'indigent; sa justice subsiste à jamais.» (Ps 116,9). Après donc avoir mentionné la charité donnée aux pauvres, l'auteur sacré a choisi pour elle non le vocable de miséricorde mais celui de «justice»; parce qu'il est juste, en effet, que ceux qui ont reçu quelque chose de Dieu, le commun Maître,

s'en servent pour le bien de tous. De là encore cette maxime de Salomon : «Le juste donne sans relâche.» (Pro 21,26).

Il faut aussi prévenir les gens de cette catégorie de se souvenir soigneusement du figuier demeuré stérile, et du mécontentement exprimé par le jardinier inflexible «qu'un tel arbre encombrât la terre.» (Lc 13,6).

Or, le figuier sans fruit encombre la terre quand, obstinément, l'âme de l'homme garde inutilement en réserve ce qui eût pu profiter à beaucoup. De même en est-il quand un insensé opprime, par l'ombre de sa paresse, le sol qu'un autre eût pu mettre en valeur par le soleil de ses bonnes œuvres.

Il n'est toutefois pas rare que ces hommes aient coutume d'objecter : «Nous usons des biens qui nous sont concédés, nous ne désirons pas ceux des autres et si nous n'accomplissons point d'œuvres de charité qui méritent récompense, nous ne faisons cependant rien de mal.» Or ils ne pensent ainsi que parce qu'ils tiennent, sans aucun doute, l'oreille de leur cœur fermée aux divines paroles. Ce riche, en effet, dont parle l'évangile, qui était habillé de pourpre et de fin lin, et qui faisait chaque jour une splendide chère, n'est point représenté comme ayant pris le bien des autres, mais comme ayant usé sans mérite de ses ressources personnelles et la géhenne vengeresse l'engloutit après cette vie, non parce qu'il avait fait quelque chose d'illicite, mais pour s'être livré tout entier à la jouissance immodérée de choses permises en soi. (cf. Lc 16,19 sv.).

Il faut secouer ces entêtés, et leur apprendre qu'ils font à Dieu cette grave injure de ne pas rendre le moindre sacrifice de miséricorde à Celui à la libéralité duquel ils sont redevables de tout. C'est d'eux que le psalmiste a dit : «L'homme ne donnera pas à Dieu un sacrifice propitiatoire, ni un prix capable de racheter son âme.» (Ps 118,8-9). Donner le prix de sa rançon, c'est, en effet, répondre par de bonnes œuvres aux prévenances de la faveur de Dieu. De là encore le cri de Jean Baptiste : «La cognée est déjà à la racine de l'arbre. Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu.» (Lc 3,9). Que ceux-là donc qui s'estiment innocents parce qu'ils ne dépouillent point leur prochain redoutent le coup de la cognée déjà levée, et secouent la torpeur d'une imprudente sécurité : de peur qu'en continuant de négliger à produire des fruits de bonnes œuvres, ils ne soient enlevés de la vie présente, ainsi que, sans retour, la hache sépare les racines d'avec la frondaison.

Par contre, il faut avertir ceux qui font l'aumône de leurs deniers, mais ne laissent point pour autant de dérober l'avoir des autres, qu'ils aient à se garder de vouloir à tout prix passer pour magnifiques, et, sous couleur du bien, de tomber dans le pire. Les gens de ce caractère, donnant sans discrétion ce qui leur appartient, non seulement, en effet, se laissent aller – comme nous l'avons dit déjà, – au murmure de l'impatience; mais de plus, pressés par le besoin, ils sont précipités jusque dans l'avarice. Or, peut-on imaginer quelque chose de plus malheureux que l'âme de ces hommes chez qui la libéralité engendre l'avarice, et pour lesquels l'exercice d'une vertu devient, si je puis dire, semence d'une moisson de péchés ? Il faut donc, tout d'abord, les exhorter à apprendre à gérer leurs biens avec prudence, et à ne point ensuite briguer la possession de ceux d'autrui. Car si l'on ne dessèche pas dans sa sève même la racine de la faute, jamais l'épine vivace de l'avarice ne sera détruite par l'amputation simple de ses rameaux. Or, c'est enlever à ces hommes l'occasion de voler, que de leur apprendre – et en tout premier lieu, à savoir exercer le droit de propriété. Cette initiation achevée, – et quand, bien entendu, ils sauront éviter de gâcher, par un abominable mélange de rapine, les mérites de la bienfaisance, – il faudra les guider dans la distribution charitable de leur avoir. Ce qu'ils donnent, en effet, aux autres avec miséricorde, n'a été (jusqu'ici) que le produit de leurs violences. Or c'est chose différente que de faire l'aumône pour ses péchés, ou de commettre des péchés afin de se procurer le moyen d'être charitable; et cette dernière façon de procéder ne peut d'aucune façon porter le nom d'aumône : car l'arbre devenu amer, grâce au poison de la sève élaboré par une racine mauvaise ne saurait produire un doux fruit. Ce sont de pareils sacrifices que le Seigneur repousse quand il déclare par son prophète : «Moi je suis le Seigneur qui aime la justice, et qui hait la rapine faite dans l'holocauste.» (Is 56,8). Et de nouveau : «Les sacrifices des méchants sont abominables, ils sont l'offrande du crime.» (Pro 21,27). Souvent aussi les méchants volent aux indigents ce qu'ils offrent ensuite à Dieu; mais le Seigneur fait savoir par le Sage avec quelles rudes paroles il repousse ces gens-là : Il immole (dit-il), un enfant sous les yeux de son père, celui qui offre un sacrifice pris sur le

bien des pauvres.» (Ec 34,24). Or peut-il exister chose plus intolérable que la mise à mort d'un fils sous les yeux de son père ? En comparant un pareil sacrifice à la torture qu'éprouverait un père ainsi privé de son enfant, le Seigneur montre assez de quels yeux courroucés Lui-même l'envisage.

Malgré cela, la plupart du temps de pareils hommes tiennent pour méritoires les largesses qu'ils font, et feignent de compter pour rien leurs abondantes rapines. Ils supputent la récompense (que peuvent, d'après eux, mériter leurs aumônes), et se refusent à peser leurs crimes. Rappelez-leur qu'il est écrit : «Le salarié a réuni le fruit de son travail et l'a placé dans une bourse trouée.» (Ag 1,6). En effet, l'argent se voit quand on le met dans une bourse percée, mais ne s'aperçoit pas quand on le perd. Ainsi ceux qui voient ce qu'ils donnent en larges aumônes, mais qui ne mesurent point l'importance de leurs rapines, mettent-ils leur salaire dans une bourse sans fond, car, en présomptueux, ils envisagent les récompenses qu'ils attendent de leurs largesses, mais sans se rendre compte qu'ils les perdent.

CHAPITRE 22

Comment il faut parler à ceux qui aiment la discorde, et aux pacifiques.

Il faut tenir un langage différent vis-à-vis de ceux qui vivent en mésintelligence avec leurs frères, et vis-à-vis des pacifiques.

Il faut reprendre les premiers afin qu'ils ne puissent ignorer que, pour si hautes que puissent être leurs autres vertus, il leur est radicalement impossible de devenir des hommes spirituels s'ils omettent de vivre en cordiale union avec leurs frères. Car il est écrit : «Le fruit de l'Esprit, au contraire, c'est la charité, la joie, la paix.» (Gal 5,22). Quiconque ne se préoccupe point de conserver la paix se refuse, par suite, à porter les fruits de l'Esprit. D'où cette accusation de saint Paul : «Puisqu'il y a parmi vous de la jalousie et des disputes, n'êtes-vous pas charnels ?» (I Cor 3,3) Et cette directive du même Apôtre : «Recherchez la paix avec tous, et la sainteté, sans laquelle personne ne verra le Seigneur.» (Heb 12,14). Encore de lui l'exhortation suivante : «Efforcez-vous de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix. Il n'y a qu'un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés par votre vocation à une même espérance.» (Ep 4,3). Par conséquent, personne ne peut atteindre au terme de la même espérance de la vocation chrétienne, s'il ne tend vers ce but en union d'âme avec ses frères.

Or fréquemment il arrive à plus d'un, qu'en proportion des dons qui leur sont faits spécialement ils perdent, en s'enorgueillissant, le bienfait de la concorde qui est beaucoup plus grand.

Par exemple, parce qu'un chrétien dompte mieux la chair que d'autres en refrénant sa gourmandise, le voilà qui fait fi de vivre uni avec ceux-là dont il surpasse l'abstinence. Mais que celui qui sépare de la sorte l'abstinence d'avec la concorde pèse attentivement cet avertissement du psalmiste : «Louez Dieu sur le tambourin et en chœur.» (Ps 150,4). Dans le tambourin c'est une peau desséchée et frappée qui résonne; mais, dans un chœur, les voix s'accordent à l'unisson. Ainsi, quiconque afflige son corps, mais abandonne la concorde, loue à la vérité Dieu «sur le tambourin», mais il ne le loue point en chœur.»

Souvent aussi, une science plus grande fait que d'autres s'élèvent, et, à proportion même de leur degré d'orgueil, déchoient de la vertu d'union. Que ceux-là aient devant les yeux la parole prononcée par la Vérité même : «Gardez bien le sel en vous, et demeurez en paix les uns avec les autres.» (Mc 9,49). Par suite, le sel (de la sagesse) séparé de la paix n'est point un don de vertu, mais une cause de plus grande damnation. Plus en effet quelqu'un a de grandes lumières et plus gravement il pèche s'il abandonne l'union; dès lors aussi, méritera-t-il de se voir condamné sans circonstances atténuantes, parce que, s'il l'eût voulu, il aurait pu se garder prudemment du péché. C'est à ces hommes-là qu'il est dit à propos par l'apôtre saint Jacques : «Si vous avez dans votre cœur un zèle amer et un esprit de dispute, ne vous glorifiez point et ne mentez pas contre la vérité. Une pareille sagesse ne descend pas d'en haut; elle est terrestre, charnelle, diabolique ... Mais la sagesse

d'en haut est premièrement pure, ensuite pacifique.» (Jc 3,14). La sagesse d'en haut est pure, parce qu'elle comprend selon Dieu; elle est pacifique parce qu'elle ne se sépare point, par orgueil, de la société de ses frères. Il faut reprendre les dissidents, afin qu'ils sachent qu'ils ne peuvent offrir au Seigneur le sacrifice d'aucune bonne œuvre aussi longtemps qu'ils demeurent éloignés de l'amour du prochain. Car il est écrit : «Si tu présentes ton offrande à l'autel, et que là tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère puis viens présenter ton offrande.» (Mt 5,23). On peut déduire de ce précepte jusqu'à quel point est dénoncée comme intolérable la faute de ceux dont Dieu repousse l'offrande. Puisqu'en effet tous les autres péchés peuvent être expiés par de bonnes œuvres subséquentes, rendons-nous compte combien est grand le mal de la discorde, lequel, à moins d'avoir été radicalement détruit, ne laisse le champ libre à aucun bien possible.

Il faut dite à ceux-là qui vivent dans la discorde que, s'ils ferment leurs oreilles aux commandements divins, ils prennent au moins la peine de regarder ce qui se passe dans la terre à terre où quantité d'oiseaux d'une même et unique espèce ne se séparent point quand ils volent en bande, et où se voient beaucoup de bêtes brutes paissant ensemble les mêmes pâturages. Par de pareils exemples, si nous prenons le soin d'y réfléchir, l'animal sans raison démontre quel mal profond l'homme accomplit en se laissant aller aux divisions, et en perdant, par l'effet de sa volonté, ce que la bête garde d'instinct.

D'autre part, il faut avertir les âmes pacifiques d'avoir à prendre garde que par excessif attachement à la paix dont présentement elles jouissent, il ne leur devienne indifférent d'atteindre à l'éternelle paix des cieux. Bien souvent, en effet, ce qui est tranquillité des choses se tourne en tentation des âmes, en ce sens qu'à proportion que les biens qu'elles possèdent leur sont d'une jouissance sans ennui, moins désirables leur apparaissent les objets de leur espérance; et elles poursuivent d'autant moins vivement la possession des richesses éternelles, qu'elles se délectent davantage dans les satisfactions qu'offrent celles de ce temps. Voilà pourquoi la Vérité parlant Elle-même a dit, faisant bien le départ entre la paix terrestre et celle qui est des cieux, et élevant ses disciples de la tranquillité d'ici-bas au désir de celle à venir : «Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix.» (Jn 14,27). C'est-à-dire : «Je vous laisse la paix qui passe, et je vous donne celle qui doit durer sans fin.» Si donc le cœur humain se fige dans cette paix qui lui est laissée pour un temps, il n'arrivera jamais à celle qui doit être donnée pour toujours. Par suite, la paix présente doit à la fois être tenue et comme aimable et comme méprisable : de crainte qu'en s'y attachant à l'excès, l'âme de celui qui l'aime ne tombe dans le péché.

Il faut donc, pratiquement, recommander aux pacifiques de veiller à ce qu'un trop grand désir de la paix de ce monde ne les empêche indéfiniment de dénoncer les mauvaises mœurs des hommes; d'avoir en outre à craindre qu'en sympathisant avec les méchants ils ne se détachent eux-mêmes de la paix de leur Créateur et qu'en craignant les discussions humaines du dehors, ils ne soient victimes d'une brisure de l'intime l'alliance (de leur âme avec Dieu).

En effet, cette paix transitoire n'est qu'un simple vestige de la paix qui n'a point de fin. Quelle folie plus grande imaginer dès lors, que d'aimer des pas empreints sur la poussière, et de ne point aimer Celui qui les y a marqués ? Aussi le roi David, attaché tout entier à l'alliance de la paix intérieure, atteste avoir brisé avec les mauvais quand il dit : «Mon Dieu, n'ai-je pas haï ceux qui vous haïssaient, et n'ai-je pas séché d'horreur à cause de vos ennemis ? Je les haïssais d'une haine parfaite, et ils sont devenus mes ennemis.» (Ps 1A38,21). Haïr d'une haine parfaite les ennemis du Seigneur, c'est, en effet, et les aimer comme créatures de Dieu, et reprendre les fautes qu'ils commettent c'est condamner la conduite des pervers, et servir utilement à leur vie.

Concluons de là quelle faute énorme c'est de vivre en paix avec les plus méchants des hommes quand on s'abstient de les réprimander, alors qu'un aussi grand prophète a présenté à Dieu, ainsi qu'on offre un sacrifice, le fait d'avoir, pour la cause du Seigneur, excité contre lui la rage des pervers. Ainsi encore, la tribu de Lévi est-elle dite, avoir rempli ses mains d'offrandes faites à Dieu : parce qu'ayant couru aux armes, ses fils, traversant le camp d'un bout à l'autre, ne firent de quartier à aucun révolté. (cf. Ex 32,27 sv). De même Phinéas, méprisant la faveur des Israélites, frappa ceux qui péchaient avec les Madianites, et apaisa par sa colère le courroux du Seigneur. (Nom 25,9). Aussi la Vérité même déclare :

«Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je suis venu apporter, non la paix, mais le glaive.» (Mt 10,34).

Lorsqu'imprudemment nous nous laissons prendre à l'amitié des méchants, nous nous allions à leurs fautes. Exemple : le roi de Juda, Josaphat, objet de si hautes louanges pour ce qui concernait sa précédente conduite, se vit presque menacé d'extermination à cause de son alliance avec Achab, roi d'Israël. Voici ce qu'en effet Dieu lui fit dire par son prophète : «Tu prêtes secours à l'impie, et tu lies amitié avec ceux qui haïssent le Seigneur. A cause de cela tu méritais la colère du Seigneur. Pourtant il s'est trouvé quelques bonnes œuvres en toi, car tu as fait disparaître les bois sacrés de la terre de Juda.» (Chro 50,2). Notre vie, en effet, cesse d'être en harmonie avec Celui qui est le juste par excellence, dès l'instant même où il y a pour elle collusion avec les méchants.

Il faut apprendre aux pacifiques à ne point redouter de troubler leur paix temporaire quand il y a lieu pour eux d'en venir aux paroles de blâme. Il faut leur dire aussi, d'avoir à conserver, intérieurement, un amour intégral pour cette même paix dont ils s'écartent extérieurement par la violence de ton de leur parole. Double règle pratique que David observa, selon que lui-même en témoigne par ces mots : «Avec ceux qui haïssaient la paix, j'étais pacifique; quand je leur parlais, ils m'attaquaient sans sujet.» (Ps 119,7). Ainsi on l'attaquait quand il parlait, et cependant, bien qu'attaqué il restait pacifique; car il ne se faisait faute ni de reprendre les insensés, ni d'aimer ceux qu'il reprenait. De là encore cette recommandation de saint Paul : «S'il est possible, autant qu'il dépend de vous, soyez en paix avec tous les hommes.» (Rom 12,18). Ayant à exhorter ses disciples à vivre en paix avec tous les hommes, l'Apôtre prévoit une condition : «s'il est possible»; et il y joint cette seconde : «autant qu'il dépend de vous.» C'est qu'en effet, il était difficile que les disciples pussent avoir la paix avec tous puisqu'ils attaquaient tout ce qui se faisait de mal. Mais lorsque, du fait de nos réprimandes, la paix temporaire vient à être troublée dans le cœur des méchants, il est indispensable qu'elle soit conservée dans le nôtre. Et c'est pourquoi saint Paul ajoute avec raison : «Autant que cela dépend de vous.» Ce qui revient à dire : Comme la paix dépend de l'accord de deux parties, s'il arrive qu'elle soit chassée de chez ceux-là qu'on réprimande, il importe qu'au moins elle demeure intacte en votre âme à vous qui reprenez les autres.» Aussi bien, l'Apôtre revient-il sur le même sujet. Passant cette consigne à ses disciples : «Si quelqu'un n'obéit pas à l'ordre donné par cette lettre, notez-le, et pour le confondre, ne le fréquentez plus», il ajouta aussitôt : «Ne le considérez pourtant pas comme un ennemi, mais avertissez-le comme un frère.» (II Th 3,14). C'est-à-dire : Rompez avec lui la paix extérieure; mais, dans le fond du cœur, conservez la paix intérieure vis-à-vis de lui : afin que votre séparation affecte d'autant plus l'âme du coupable, que les sentiments pacifiques demeurent, à son égard, immuables en vos cœurs.

CHAPITRE 23

Comment il faut parler aux semeurs de disputes et à ceux qui aiment la paix.

Autres sont les reproches à faire à ceux qui sèment les disputes, autres les exhortations à adresser aux amis de la paix.

On doit, en effet, s'adresser aux premiers de manière à ce qu'ils reconnaissent quel est celui dont ils se font les sectateurs. Car il est écrit de l'ange apostat, à l'occasion de la parabole où l'ivraie s'est trouvée mélangée au bon grain : «C'est l'ennemi qui a fait cela.» (Mt 13,28).

Et Salomon a dit de ce membre du démon: «Un homme apostat, un homme pernicieux, marche la perversité dans la bouche il cligne les yeux, gratte du pied, il fait des signes avec les doigts, il médite le mal dans son cœur pervers, et en tout temps suscite des querelles.» (Pro 6,12). Voici qu'en ouvrant la bouche pour parler du semeur de disputes, le Sage l'a nommé apostat. Et en effet, si à l'exemple de l'orgueilleux archange un pareil homme ne s'était point, dans l'aversion de son âme, détaché d'abord de Dieu en son cœur, il n'en serait point arrivé dans la suite jusqu'à fomenter des querelles au dehors. Bien exact aussi ce passage qui le montre «approuvant des yeux, s'exprimant par signes, grattant du pied.» Intérieure,

en effet, est la règle qui veille extérieurement à l'attitude correcte des membres de notre corps. Dès lors, l'individu qui a perdu la maîtrise de son âme en vient tout de suite, extérieurement, à l'incohérence du geste, et prouve, par cette agitation externe, qu'il ne subsiste plus aucun frein dans son cœur.

Que les semeurs de discorde entendent ces paroles : «Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu.» (Mt 5,9). Et que, par opposition, ils concluent que, si ceux qui vivent en paix sont appelés enfants de Dieu, ceux qui sèment la discorde sont indubitablement fils du diable. Or tous ceux qui, du fait de la discorde, ne participent plus à la sève de la charité se dessèchent. Quand bien même dans leur vie ils produisent des fruits de bonnes œuvres, ce sont fruits sans mérite car ils ne sont pas nés de l'unité de la charité. Que les semeurs de discorde apprennent par là de combien de péchés ils se rendent coupables, eux qui, par l'accomplissement d'un unique crime, arrachent d'un seul coup toutes les vertus des cœurs des hommes. Dans une seule faute, en effet, ils en commettent une infinité d'autres parce qu'en aimant la discorde ils étouffent la charité qui est, incontestablement, la mère de toutes les vertus. Or, de même que rien n'est plus précieux aux regards de Dieu que l'esprit de dilection, rien n'est plus désiré du diable que l'extinction de la charité. Quiconque, par conséquent, détruit la charité dans le cœur du prochain en semant la discorde, sert, on ne peut mieux, les intérêts de l'ennemi de Dieu. Car le démon tomba sitôt qu'il eut perdu la charité; et le malheureux dont je parle, arrachant cette vertu des cœurs qu'il a blessés, leur coupe le chemin de la montée du ciel.

D'autre part, il faut prévenir les personnes pacifiques de ne pas se faire illusion sur les graves conséquences de leurs initiatives, et d'avoir à discerner ceux entre qui elles doivent faire régner l'accord. Car s'il est pernicieux que l'unité fasse défaut entre honnêtes gens, il est grandement nuisible qu'elle règne entre les méchants. Si en effet, la malice des mauvais s'allie dans l'oubli des discordes, leur puissance à mal faire s'en accroît aussitôt; car mieux ils s'entendent pour le mal, et plus fortement ils s'acharnent à la persécution des bons. De là vient que Dieu parlant, par la bouche du bienheureux Job, contre les prédicateurs de ce vase damné, l'antichrist, s'exprime ainsi à son sujet : «Les muscles de sa chair tiennent ensemble.» (Job 41,14). Et à propos de ses satellites, figurés par l'aspect des écailles du même monstre : «Chacune touche sa voisine; un souffle ne passerait pas entre elles.» (Ibid., 7). Oui, mieux les satellites de l'ennemi de Dieu s'entendent, sans qu'il y ait entre eux le moindre sujet de discorde, et plus puissamment ils s'allient pour l'extermination des bons. Celui-là donc qui, par la paix, fait l'union entre les mauvais, fournit des soldats à l'iniquité car les méchants accableront d'autant plus durement les bons qu'ils seront mieux unis pour leur faire la guerre. Aussi l'Apôtre par excellence, aux prises avec une acharnée poursuite des Pharisiens et des Sadducéens, s'appliqua-t-il à diviser entre eux ceux qu'il savait unis fortement contre lui, en s'écriant (dans le Sanhédrin) : «Mes frères, je suis Pharisien, fils de Pharisiens; c'est à cause de l'espérance en la résurrection des morts que je suis mis en jugement.» (Ac 23,6). Et, comme les Sadducéens rejetaient l'espérance en la résurrection à laquelle les Pharisiens tenaient, sur la foi de la sainte Écriture, il s'en suivit une rupture dans le bloc des persécuteurs; et Paul s'en alla sain et sauf, une fois divisée l'assemblée qui, précédemment unie, le pressait d'inquiétante manière.

Il est donc nécessaire de recommander à ceux qui sont épris du souci de procurer la paix, de prendre soin, avant toutes choses, d'inspirer à l'âme des mauvais l'amour de la paix intérieure, afin que la paix extérieure ait, dans la suite, d'heureux effets en eux pour que leur cœur, une fois attaché à la possession de la paix intime, ne soit jamais entraîné au mal du fait de l'existence de la paix extérieure; et que le souci de la paix céleste les mette totalement à l'abri du danger de faire servir la paix terrestre à leur détriment spirituel.

Toutefois, s'il se rencontre certains méchants placés dans l'impuissance de pouvoir nuire aux bons, encore qu'ils en aient le désir, il ne faut pas hésiter à faire régner entre eux la paix terrestre, et cela avant même que la paix du ciel puisse leur être connue : afin que ces pauvres gens, que la malice de leur impiété dresse contre l'amour de Dieu, s'adoucissent un peu en pratiquant la charité à l'égard du prochain; et que de même qu'on avance de l'imparfait vers le meilleur, ainsi puissent-ils s'élever jusqu'à cette paix de Dieu encore éloignée de leurs cœurs.

CHAPITRE 24

Comment il faut adresser des avis à ceux qui sont incultes dans la doctrine divine : et à ceux qui, en étant instruits, oublient d'être humbles.

Il faut donner des avis différents à ceux qui ne comprennent pas ainsi qu'il faut les paroles de la Loi divine; et à ceux-là qui, la vérité, en saisissent bien le sens, mais ne les citent point en esprit d'humilité.

On doit avertir, en effet, les gens qui dénaturent le sens des Écritures, afin qu'ils se rendent compte qu'ils changent, pour leur propre usage, le plus salubre coup de vin en un breuvage empoisonné, et qu'ils se blessent mortellement avec un fer qui devrait les sauver, lorsqu'au lieu de débrider leurs plaies à l'aide de l'Écriture, ils se servent de cette dernière pour détruire ce qu'il y a de sain en eux ! Dites-leur de bien faire attention que la sainte Écriture nous est comme un flambeau posé dans la nuit de la vie présente; et que ses paroles, de lumière qu'elles sont, deviennent ténèbres lorsqu'on les entend de travers. Au reste, une volonté perverse n'entraînerait point ces malheureux dans des interprétations fausses, si l'orgueil tout d'abord ne les avait enflés. S'estimant, en effet, sages au-dessus de tous, ils dédaignent de suivre les autres en ce que ces derniers ont compris mieux qu'eux; et afin de se prévaloir de l'étiquette de la science auprès d'un public ignorant, ils s'emploient, autant qu'ils le peuvent, à renverser les saines interprétations données par les autres et à consolider la fausseté des leurs. D'où cette juste parole d'un prophète : «Ils ont fendu le ventre des femmes grosses de Galaad, afin d'élargir leur frontière.» (Amos 1,13) «Galaad», en effet, veut dire «amas de pierres élevé en témoignage» Et puisque le consentement de l'Église universelle sert de témoignage à la vérité, ce n'est point sans juste raison que Galaad est la figure de l'Église, laquelle, par la bouche de tous les fidèles, rend témoignage de ce qui est vrai au sujet de Dieu. «Les femmes grosses» sont le symbole des âmes qui, sous l'impulsion du divin amour, conçoivent l'intelligence de la divine parole, et qui, si elles arrivaient à leur terme, mettraient au jour, sous forme de fruits évidents de bonnes œuvres, l'intelligence de qu'elles ont conçue. Enfin «élargir sa frontière», c'est étendre au loin le renom de l'opinion qu'on a de soi. Les hérétiques, pour étendre leurs bornes, ouvrent donc bien le ventre des femmes de Galaad sur le point d'être mères : car, par leur prédication perverse, ils tuent les âmes des fidèles qui avaient déjà, dans leur intelligence, conçu quelque chose de la vérité et ils étendent au loin leur renom de science. Armés du glaive de l'erreur, ils déchirent les cœurs des faibles que l'intelligence de la parole divine remplissait déjà, et ils se font à eux-mêmes comme une réputation de sagesse.

Lors donc que nous nous employons à instruire de telles gens pour les détourner de l'erreur, il est indispensable que nous les adjurons, en premier lieu, de ne point courir après la vaine gloire. Qu'en effet la racine de l'orgueil soit coupée, et, par voie de conséquence, les rameaux des assertions erronées se dessèchent. Il faut les avertir encore de prendre garde à ce qu'en faisant naître erreurs et discussions troublantes, ils transforment en sacrifice de Satan la Loi de Dieu elle-même, qui fut donnée précisément aux hommes pour leur défendre les sacrifices diaboliques. Aussi, par son prophète, le Seigneur se plaint-il en disant : «Je leur ai donné le froment, le vin et l'huile, je leur ai multiplié l'argent et l'or, qu'ils ont employés pour Baal.» (Os 2,8). Nous recevons le froment de la main du Seigneur lorsque, dans les passages obscurs de l'Écriture, l'écorce de la lettre une fois dépouillée, nous apercevons par l'intime de l'âme les sens profonds de la Loi. Le Seigneur nous donne son vin, quand il nous enivre par le sublime langage de son Écriture. Il nous accorde aussi son huile, quand, avec une suave douceur, il ordonne notre vie suivant des commandements plus simples. Il multiplie l'argent, quand, par sa lumière de vérité, il nous inspire des paroles pleines de sens. Il nous enrichit enfin de son or, lorsqu'il illumine notre cœur par la contemplation de la divine splendeur. Toutes choses que les hérétiques «emploient pour Baal» parce qu'en comprenant tout suivant un sens vicieux, ils pervertissent tout dans le cœur de ceux qui les écoutent. Et du froment de Dieu, de son vin, de son huile, de son argent comme de son or, ils font un sacrifice au diable : parce qu'ils font servir les paroles de paix à la folie de la discorde. Aussi faut-il les avertir, afin qu'ils sachent que, quand d'une âme méchante ils font surgir la division de paroles qui commandent la paix, eux-mêmes, par un juste retour de Dieu, trouvent la mort dans la parole de vie.

Par contre, il faut dire à ceux-là qui entendent comme il faut le sens des Écritures, mais n'en expliquent point les paroles avec assez d'humilité, qu'en cette matière ils aient à songer à eux-mêmes avant de divulguer aux autres les enseignements de Dieu : de peur qu'en critiquant la conduite d'autrui ils ne se négligent personnellement; et que comprenant avec rectitude tout ce qui est de la sainte Écriture, ils n'oublient qu'une seule chose : ce que Dieu dit par elle contre les orgueilleux. Mérite, en effet, d'être appelé insensé ou ignare, le médecin qui souhaite guérir le mal d'un autre, et qui ne sait pas celui dont il souffre lui-même. Il faut donc prévenir, sans objection possible, ceux qui ne prêchent pas la divine parole avec esprit d'humilité, de prendre en premier lieu conscience de la virulence de leur propre mal lorsqu'ils prescrivent des remèdes à ceux qui souffrent : de crainte qu'en soignant les autres ils ne périssent eux-mêmes. Ils doivent être avertis d'avoir à prendre garde de ne point énerver, sous couleur d'éloquence, la force de la parole de Dieu; de ne point dire une chose, et d'en prêcher une autre par leur exemple.

Rappelons-leur qu'il est écrit : «Si quelqu'un parle, que ce soit selon les oracles de Dieu.» (I Pi 4,2). Puisque les paroles qu'ils exposent ils ne les tiennent point de leur fond, pourquoi s'en glorifieraient-ils comme de leur propriété personnelle ? Qu'on leur cite ce passage de saint Paul : ««C'est telle qu'elle vient de Dieu, que nous prêchons la parole devant Dieu en Jésus Christ.» (II Cor 2,17).

Prêche devant Dieu la parole divine telle qu'elle vient de Dieu, celui qui, tout d'abord, reconnaît que c'est de Dieu qu'il l'a reçue; et ensuite s'efforce, dans ce ministère, de plaire à Dieu et non aux hommes. Que les superbes entendent ce texte : «Quiconque a le cœur hautain est en abomination au Seigneur.» (Pro 16,5). Oui, véritablement, celui qui, dans la parole de Dieu, recherche sa propre gloire, empiète sur les droits du Seigneur qui la lui a confiée; il n'hésite un seul moment à faire passer après sa propre gloriole, Dieu duquel il a reçu le dépôt même dont on le louange. Que ces gens-là écoutent ce que, par Salomon, il est dit au prédicateur : «Bois l'eau de ta citerne, et les ruisseaux qui sortent de ton puits. Que tes sources se répandent au dehors, que tes ruisseaux coulent sur les places publiques. Qu'ils soient pour toi seul, et non pour des étrangers avec toi.» (Pro 5,15-17). Or, le prédicateur boit l'eau de sa citerne quand, rentrant en son cœur, lui-même écoute d'abord ce qu'il annonce. Il s'abreuve aux ruisseaux qui sortent de son puits, s'il se laisse pénétrer par l'onde de sa parole. D'où ces mots qui suivent à propos : «Que tes sources se répandent au dehors, que tes ruisseaux coulent sur les places publiques.» C'est dans l'ordre, en effet, que le prédicateur boive lui-même le premier; et qu'ensuite, par sa parole, il pénètre dans l'esprit des autres. Faire couler les ruisseaux au dehors, c'est, en effet, répandre extérieurement sur les autres la force de la prédication. Quant à «faire couler l'eau sur les places publiques», c'est, dans un vaste auditoire, faire l'application des paroles divines conformément à l'état d'âme de chacun de ceux qui les écoutent. Et parce que l'appétit de la vaine gloire s'insinue fréquemment (dans l'âme), au temps où la parole de Dieu parvient ainsi rapidement à la connaissance d'un grand nombre, Salomon après avoir dit «que tes ruisseaux coulent sur les places publiques», ajoute sagement : «Qu'ils soient pour toi seul, et non pour des étrangers avec toi.» Ceux que l'Esprit saint appelle «des étrangers», ce sont les esprits malins dont le Prophète a dit par la bouche d'un homme tenté : «Des étrangers se sont levés contre moi, et des hommes violents en veulent à ma vie.» (Ps 53,5). Le saint Esprit dit donc : «Que tes ruisseaux coulent sur les places publiques, et pourtant qu'ils soient pour toi seul.» Comme s'il disait sans figure : «S'il est nécessaire qu'extérieurement tu te consacres au ministère de la prédication, remplis cet office de telle façon que tu n'aies, par l'orgueil, aucune relation avec les esprits immondes; et qu'ainsi tu n'admettes pas tes propres ennemis comme compagnons dans le ministère de la divine parole. Ainsi donc, nous faisons couler nos ruisseaux sur les places et nous les conservons cependant pour nous seuls, lorsqu'extérieurement nous répandons au loin la prédication, sans avoir toutefois la moindre ambition d'obtenir par là les humaines louanges.

CHAPITRE 25

Comment il faut avertir ceux qui, par excessive humilité, refusent le ministère de la prédication : et ceux qui vont au-devant de lui avec une ardeur inconsidérée.

Il faut tenir un différent langage en avertissant ceux qui, capables de prêcher dignement, n'osent l'entreprendre par humilité excessive; et en parlant à ceux auxquels l'incapacité ou bien l'âge interdit pareil ministère vers lequel, cependant, les pousse leur esprit brouillon.

Or, ceux-là qui pouvant prêcher d'une manière profitable refusent cependant de le faire par un excès de modestie, sont à reprendre : de telle sorte qu'à l'aide d'une simple réflexion, ils arrivent à comprendre dans quelles graves défaillances ils tombent. S'ils dissimulaient, par exemple, des richesses qu'ils auraient, pour n'en point secourir leurs frères indigents, nul doute qu'ils ne se fissent ainsi les ouvriers de l'infortune d'autrui. Qu'ils se rendent compte par là de quelle faute ils se lient, ceux qui, en soustrayant à leurs frères pécheurs la parole de Dieu, cachent à des âmes mourantes les remèdes de vie. Aussi le Sage dit-il avec raison : «Sagesse cachée, trésor invisible : à quoi servent l'un et l'autre ?» (Ec 20,32) De même, si une famine accablait les peuples, et que des individus gardassent le blé caché, ils seraient, sans nul doute tenus pour responsables des cas de mort. Qu'ils jugent par cet exemple de quelle peine ils se rendent passibles ceux qui, lorsque les âmes périssent affamées de la parole de Dieu, ne leur fournissent pas le pain du secours divin qu'eux-mêmes ont reçu en dépôt. Aussi bien, Salomon dit-il avec justice : «Celui qui retient le blé est maudit du peuple.» (Pro 11,26).

Or, «retenir le blé», c'est renfermer en soi-même la parole de la sainte prédication. Et celui qui fait cela «est maudit du peuple», parce que, dans cette faute du silence d'un seul, Dieu frappe de malédiction la cause de perdition que cet homme a été pour beaucoup d'âmes qu'il lui eût été possible de sauver. Encore : si des hommes versés dans l'art chirurgical examinaient une blessure exigeant une opération et refusaient néanmoins de la pratiquer, assurément, et du fait seul de leur inaction, ils se rendraient coupables de fratricide. Qu'ils considèrent par suite dans quelle faute énorme ils se trouvent précipités ceux qui, possédant le moyen de guérir les blessures des âmes, négligent de les traiter en y portant le fer des paroles de Dieu. Aussi, est-ce à juste raison qu'un prophète a pu dire : «Maudit celui qui refuse le sang à son épée !» (Jer 48,10) Or, refuser le sang à son épée, c'est empêcher la parole de la prédication de mortifier la vie charnelle. C'est de ce glaive qu'il est encore écrit : «Et mon épée se repaîtra de chair» (Dt 32,42).

Que ceux-là donc qui gardent cachée en eux-mêmes la parole de la prédication, entendent les divines sentences portées contre eux de terrible manière : afin que la terreur expulse l'appréhension de leurs cœurs.

Qu'on leur rappelle que le serviteur qui refusa d'utiliser son talent, le perdit en même temps qu'il se vit condamné. Dites-leur que saint Paul se crut d'autant plus pur du sang de ses frères qu'il s'était montré plus impitoyable dans la répression de leurs vices.

«Je vous atteste aujourd'hui, leur dit-il, que je suis pur du sang de tous; car je vous ai annoncé tout le dessein de Dieu sans vous en rien cacher.» (Ac 20,26) Faites leur entendre l'exhortation que reçut saint Jean par la voix de l'ange : «Que celui qui entend dise : venez» ! C'est-à-dire : «Que celui auquel l'appel intérieur s'adresse, entraîne, en criant, les autres, là où lui-même est attiré : de crainte que, tout appelé qu'il soit, il ne trouve les portes closes s'il arrive les mains vides auprès de celui qui l'avait choisi.» Qu'ils apprennent qu'Isaïe éclairé d'en Haut, se condamna lui-même, dans ce grand cri de repentir, pour s'être tenu à l'écart du ministère de la parole :

«Malheur à moi, parce que je me suis tu !» (Is 6,5). Qu'ils connaissent la promesse que, par Salomon, Dieu a faite d'augmenter la science de la prédication chez celui qui ne se rend pas coupable du vice de la paresse à l'égard du talent qu'il a reçu. Voici en effet ce passage : «L'âme bienfaisante sera rassasiée, et celui qui enivre sera lui-même enivré.» (Pro 11,25). Oui, celui qui, prêchant, fait du bien au dehors, reçoit comme un rassasiement d'accroissement intérieur; et tant qu'il ne cesse point d'enivrer du vin de son éloquence les âmes de ceux qui l'écoutent, il grandit, enivré lui-même du breuvage d'une grâce accrue. Qu'ils sachent que David offrit au Seigneur en hommage, le fait de n'avoir point tenu caché

le don de la prédication qu'il avait reçu : «Voici, dit-il, je ne fermerai pas mes lèvres, ô Seigneur, tu le sais. Je n'ai pas tenu ta justice cachée dans mon cœur; j'ai publié ta vérité et ton salut.» (Ps 39,10). Qu'ils écoutent ce que dit l'Époux à l'Épouse : «Toi qui habites dans les jardins, les amis prêtent l'oreille à ta voix : daigne me la faire entendre.» (Can 8,13). Elle habite en effet les jardins, l'Église qui prend soin des plantes des vertus, qu'elle cultive en vue de leur croissance intime. Les amis qui prêtent l'oreille à sa voix, ce sont les élus qui souhaitent recevoir son enseignement. Et l'Époux désire entendre sa voix, parce que, par les âmes de ses élus, il soupire après la prédication de son Église. Rappelez-leur que Moïse voyant Dieu irrité contre son peuple, ordonna de tirer le glaive pour venger l'outrage (infligé au Seigneur), et déclara que se rangeraient du côté de Dieu ceux qui, sans délai, puniraient les crimes des coupables : «À moi, dit-il, ceux qui sont pour le Seigneur. Que chaque homme mette son épée à son côté passez et repassez dans le camp d'une porte à l'autre, et que chacun tue son frère, chacun son ami, chacun son parent.» (Ex 32,26-27). Or, «mettre l'épée au côté» c'est préférer le zèle de la prédication aux satisfactions de la chair car il est nécessaire que celui qui désire annoncer les vérités saintes s'emploie soigneusement à triompher des suggestions mauvaises. Ensuite, «aller d'une porte à l'autre» c'est, par des réprimandes, poursuivre sans relâche, et l'un après l'autre, les vices par lesquels la mort pénètre dans les cœurs. «Passer enfin par le milieu du camp», c'est se conduire dans l'Église avec une telle égalité, que celui qui reprend les fautes des coupables ne fasse d'exception en faveur de personne. C'est pourquoi l'Écriture ajoute fort à propos : «Que chacun tue son frère, chacun son ami, chacun son parent.» Effectivement, celui-là tue son frère, et son ami, et son parent, qui, lorsqu'il a trouvé quelque action punissable, ne fait aucunement grâce du coup d'épée de la réprimande aux personnes que la parenté lui rend chers. Si donc celui que le zèle du divin amour fait se dresser pour flageller les vices, est dit «être pour le Seigneur», il s'en suit que celui qui se refuse à reprendre, autant qu'il est en lui, les vices des hommes charnels, avoue lui-même qu'il n'est pas du parti du Seigneur.

Mais, d'un autre côté, il faut reprendre ceux auxquels, soit un trop mince talent, soit l'âge, interdisent l'office de la prédication, et que pourtant l'inconsidération pousse à se l'arroger. Il importe de leur adresser des remontrances : de crainte qu'en se chargeant mal à propos du poids d'un si lourd ministère, ils ne se ferment à eux-mêmes la route du progrès dans l'avenir; de peur aussi, qu'en s'emparant à contretemps d'une fonction qu'ils ne sauraient remplir, ils ne gâchent du même coup une besogne qu'au moment favorable ils eussent pu accomplir un jour; et qu'ils ne fassent ainsi, la preuve de leur manque de science, pour avoir, maladroitement, essayé de paraître instruits. Il faut leur dire de remarquer que si les petits des oiseaux cherchent à prendre leur vol avant la pousse parfaite de leurs plumes, ils trouvent une occasion de tomber sur le sol dans le désir qu'ils ont de monter dans les airs. Faites-leur considérer que si l'on ajoute le poids des solives à des murs frais bâtis et dont la maçonnerie n'est pas encore prise, ce n'est pas une maison qu'on élève, c'est un effondrement que l'on prépare. Dites-leur que les femmes qui enfantent avant terme peuplent non les habitations mais les tombes. En ceci gît la raison pour laquelle la Vérité même qui pouvait soudainement confirmer en science ceux qu'elle eût voulu, – mais qui tenait à nous laisser une preuve vivante que les novices n'eussent point à usurper le ministère de la parole, – ajouta aussitôt après avoir pourtant pleinement inculqué aux disciples le talent de la prédication : «Quant à vous, restez dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'une force d'en haut.» (Lc 24,45-49). Or, nous restons dans la ville, si nous nous renfermons dans la retraite de nos âmes pour éviter de nous répandre au dehors en parlant : de manière à ce que, une fois revêtus en perfection de la force d'en haut, nous partions, sortant comme de nous-mêmes, et instruisant aussi les autres. De là encore cette parole du Sage : «Jeune homme, parle à peine dans ta propre cause et si tu es interrogé deux fois, que ta réponse commence alors.» (Ec 32,10). Telle est la raison, en effet, pour laquelle notre Rédempteur qui, aux cieux, est le même que notre Créateur, et qui sans cesse enseigne les anges par la manifestation de sa toute-puissance, n'a cependant pas voulu devenir ici-bas instructeur des hommes avant le temps de sa trentième année. Il a voulu ainsi inspirer aux brouillons le motif d'une crainte particulièrement salutaire, en ne se permettant pas, Lui pourtant l'Infaillible, de prêcher l'Évangile de la vie parfaite avant d'avoir atteint la perfection de l'âge. Il est écrit effectivement, que : «Quand il eut atteint sa douzième année, l'enfant Jésus resta dans Jérusalem.» Et peu après, le texte sacré dit de sa

recherche par ses parents : «Ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant.» (Lc 2,42). Remarquons avec une vigilante attention que lorsque l'évangéliste montre le Jésus de douze ans assis au milieu des docteurs, il est trouvé par ses parents non point faisant la leçon, mais posant des questions. Un tel exemple nous est une preuve évidente que nul homme non préparé ne doit audacieusement se poser en docteur, alors que voulut être enseigné (en interrogeant), cet Enfant qui, par la toute puissance de sa divinité, a donné aux docteurs qu'il envoyait lui-même, la parole de la science (de Dieu). Et s'il est vrai que Paul a dit à son disciple : «Voilà ce que tu dois prescrire et enseigner : Que nul ne te méprise à cause de ton adolescence», (I Tim 4,12) il faut que nous sachions que, dans le langage de l'Écriture, c'est parfois la pleine jeunesse qui est appelée du nom d'adolescence. Assertion dont il est aisé de faire la preuve en citant Salomon qui déclare : Jeune homme, réjouis-toi dans ton adolescence.» (Ec 11,9). Si, en effet, cet écrivain sacré ne donnait pas même sens à ces deux termes, il n'appellerait pas «jeune homme» celui qu'il instruisait à l'âge de l'adolescence

CHAPITRE 26

Comment il faut parler à ceux à qui tout réussit à souhait, et à ceux qui n'ont de succès en rien.

Il faut tenir un différent langage en avertissant ceux à qui tout arrive à souhait dans leurs entreprises temporelles, et ceux qui ambitionnent les choses d'ici-bas, mais restent, malgré leurs efforts, les jouets de la mauvaise fortune.

On doit dire à ces hommes qui ne connaissent que le succès dans les projets qu'ils échafaudent en ce bas monde, de prendre garde d'oublier, quand tout marche à leur gré, de recourir à leur bienfaiteur; et de ne point enliser leur cœur dans les biens qui leur sont donnés : de peur qu'ils ne préfèrent l'exil à la patrie, qu'ils ne fassent des secours de la route un obstacle au but du voyage, et que, charmés par la lumière nocturne de la lune, ils ne se refusent à voir la vive clarté du soleil. Il faut par conséquent leur dire, qu'ils doivent croire que tous les biens qu'ils peuvent acquérir ici-bas sont des consolations apportées à leurs maux, et non le juste prix de leur récompense; et qu'ils doivent élever leur âme du côté opposé aux avantages de ce monde, de crainte qu'ils ne succombent en plaçant dans ces biens tout l'amour de leur cœur. Quiconque, en effet, ne corrige pas, dans l'estime de son cœur, la prospérité dont il jouit, par l'amour d'une vie meilleure, convertit la douceur de l'existence qui passe en une occasion de mort perpétuelle. D'où les menaces que, sous le symbole des Iduméens qui se laissèrent vaincre par leur prospérité, Dieu adresse à ces hommes qui se complaisent joyeusement dans les événements heureux de ce monde quand il dit : «Ils se sont adjudé en possession mon pays dans la joie, avec tout leur cœur et toute leur âme.» (Ez 36,5). Paroles d'après lesquelles on voit que les gens de cette nation furent frappés avec une rigueur inflexible, non pas uniquement parce qu'ils avaient mis leur joie en cette possession, mais parce qu'ils avaient placé dans cette joie tout leur cœur et toute leur âme. De là ce mot de Salomon : «L'égarement des sots les tue, et la prospérité des insensés les perd.» (Pro 1,32). Et cet avertissement de saint Paul : «Que ceux qui achètent soient comme ne possédant pas, et ceux qui usent du monde comme n'en usant pas.» (I Cor 7,30). C'est-à-dire que l'Apôtre nous invite à n'user extérieurement pour notre service des biens mis à notre disposition, qu'autant qu'ils ne détournent point notre âme du désir de la joie d'en-Haut; qu'autant que toutes ces choses qui sont données en secours aux exilés ne tempèrent pas le deuil de notre âme voyageuse; et qu'étant ici-bas forcés de reconnaître que nous languissons loin des biens de l'éternité, nous n'allions pas, comme des heureux, mettre nos joies dans ce qui passe. De là ce cri que pousse l'Église par la bouche des élus : «Que sa main gauche soutienne ma tête, et que sa droite me tienne embrassée.» (Can 2,6). L'Église a, pour ainsi parler, mis sous sa tête la main gauche de Dieu, image de la prospérité de cette vie présente, au delà de laquelle elle s'élançe par le désir de l'amour infini. Et Dieu, de son côté, embrasse l'Église avec sa droite, parce qu'en tout amour elle est enveloppée de la béatitude éternelle de l'Époux. Salomon dit, d'ailleurs, la même chose de la Sagesse : «Dans sa droite est une longue vie, dans sa gauche la ri-

chesse et la gloire.» (Pro 3,16). En indiquant, posées dans la main gauche de Dieu, la richesse et la gloire, il nous a fait connaître en quel rang il les fallait tenir. De même le prophète : «Sauve-moi par ta droite», (Ps 107,7) (demande-t-il au Seigneur !) Il ne dit pas : «sauve-moi par ta main», mais bien «par ta main droite», afin de souligner, par cette distinction, qu'il demandait le salut éternel. Il est écrit enfin : «Ta main droite, ô Seigneur, a écrasé les ennemis.» (Ex 15,6).

Quand bien même, en effet, les ennemis de Dieu prospèrent par sa main gauche, ils sont écrasés par sa droite : parce que, si la vie présente élève fréquemment les méchants, l'avènement de l'éternelle béatitude les damne.

Il est nécessaire de faire discrètement remarquer à ceux à qui tout sourit en ce monde, que la prospérité de la vie présente est accordée parfois pour faire l'homme aspirer après une vie meilleure; parfois aussi, pour devenir plus pleinement une cause de damnation éternelle. C'est ainsi que la terre de Chanaan fut promise au peuple Israélite pour élever son espérance vers les biens éternels. Car ce peuple grossier n'eût pas ajouté foi aux promesses de Dieu pour l'avenir, s'il n'avait reçu, dans le présent, quelque avantage de ce Dieu qui s'était engagé envers lui. Afin donc de l'affermir plus fortement dans la foi aux choses éternelles, Dieu ne l'attira jamais vers elles par l'espoir seul, mais ce fut par des faits qu'il entraîna son espérance. C'est de quoi témoigne clairement le psalmiste quand il déclare : «il leur donna les terres des nations, et ils possédèrent (le fruit du) travail des peuples, afin de garder ses préceptes et d'observer ses lois.» (Ps 104,44).

Mais quand l'esprit de l'homme ne répond pas à Dieu son bienfaiteur par un retour de bonnes œuvres, il rencontre un motif de plus juste condamnation dans les faveurs elles-mêmes dont il avait été affectueusement comblé. D'où, à nouveau, cette réflexion du psalmiste : «Tu les as fait tomber au temps où ils étaient élevés.» (Ps 72,18). C'est qu'en effet, au temps où les méchants ne répondent point aux bienfaits divins par des œuvres bonnes; au temps où ils s'oublient complètement eux-mêmes ici-bas, et s'abandonnent à l'affluence de la prospérité, ils prennent une occasion de décadence intime dans ce qui fait leur élévation au dehors. D'où cette parole adressée au riche qui était torturé dans l'enfer : «Tu as reçu tes biens pendant ta vie.» (Lc 16,25). Et donc ce mauvais riche avait effectivement reçu des biens en cette vie, pour recevoir plus complètement des maux dans l'autre : parce qu'au temps où il vivait, il n'avait point été ramené à Dieu par les biens (reçus du Seigneur).

D'un autre côté, il faut dire à ceux qui, à la vérité, ambitionnent les biens de ce monde mais demeurent accablés sous le poids des revers, d'avoir à considérer mûrement avec quelle bienveillante bonté le créateur et l'ordonnateur de toutes choses veille sur ceux qu'il n'abandonne pas à leurs désirs.

En effet, au malade dont il désespère, le médecin accorde permission de prendre tout ce dont il a le caprice. Mais celui en la guérison duquel on espère, se voit interdire quantité de choses qu'il envie. De même retirons-nous aux enfants mineurs leur fortune et à ces jeunes héritiers nous réservons pour l'avenir l'entrée en complète jouissance de leur patrimoine. Qu'aidés par ces comparaisons, ils puisent donc un motif de joie dans l'espérance d'un éternel héritage, ceux-là que les revers de l'existence temporelle abattent : car la divine Providence ne retiendrait pas ceux qu'elle éprouve par le frein de l'adversité, si elle n'avait dessein d'en faire des sauvés pour toujours.

Faites remarquer aussi à ceux-là qui succombent sous le fardeau du malheur dans les affaires dont ils souhaitent ardemment la réussite en ce bas monde, que très souvent la puissance temporelle, quand elle élève, surprend et fait tomber, ainsi que dans un piège, jusqu'aux justes eux-mêmes.

De fait, comme nous l'avons dit dans la première partie de cet ouvrage, David fut de beaucoup plus agréable à Dieu à l'état de vassal que parvenu à la couronne. Étant encore sujet il craignit, en effet, de frapper son ennemi venu en son pouvoir; tandis que roi il fit, pour satisfaire à sa passion sensuelle, périr par trahison préméditée un soldat fidèle. Qui donc peut désirer, sans avoir rien à craindre, les richesses, la puissance, la gloire, alors que toutes ces choses se sont révélées dangereuses pour celui qui les eut sans les avoir cherchées ? Qui pourra se sauver avec elles, sans avoir à soutenir un terrible combat, puisque fut égaré par elles, à raison d'une faute grave, ce roi qui cependant, avait été, par élection divine, préparé à en jouir ?

Rappelez-leur, pour qu'ils y réfléchissent, que Salomon qui nous est dépeint tombé jusqu'à l'idolâtrie après avoir été si sage, est présenté comme n'ayant eu, avant sa chute, aucune adversité sur terre. Or la sagesse que Dieu lui avait départie déserta totalement son cœur, que ne préservait point l'apprentissage même le plus réduit de l'épreuve.

CHAPITRE 27

Comment il faut diriger les gens mariés et ceux qui le ne sont point.

Autrement sont à diriger les gens engagés dans les liens du mariage; et autrement ceux-là qui en sont libres.

Avertissez les premiers que, tout en ayant mutuellement souci l'un de l'autre, chaque époux fasse en sorte de plaire à son conjoint sans toutefois déplaire au Créateur; que, tout en se livrant aux occupations de ce monde, ils n'omettent point cependant de rechercher les choses divines; qu'en prenant de la joie parmi les biens présents ils gardent, toutefois, avec une vigilante attention, une très vive crainte des maux éternels; et que, tout en s'affligeant des souffrances qui leur arrivent en ce monde, ils aient, d'un cœur fermement consolé, leur espérance ancrée dans le bonheur sans fin. De telle sorte que, sachant n'être ici-bas que de passage, leurs actes, leurs désirs soient ceux d'un voyageur dans une auberge. Si bien que les malheurs de cette vie ne puissent briser leur cœur que fortifie l'espoir des biens du paradis; non plus que les bonheurs de l'existence présente ne parviennent à leurrer leur âme, que maintient dans la tristesse l'appréhension des peines du jugement qui suit la mort.

Au reste, l'âme des époux chrétiens est à la fois infirme et forte. Elle ne peut totalement mépriser tout ce qui est temporel, et elle est cependant capable de s'attacher, par le désir, aux choses éternelles. Si elle descend parfois dans la délectation charnelle, elle s'élève par le réconfort de la céleste espérance. Et tout en jouissant des choses de la terre, elle doit placer son espoir dans les biens que Dieu (lui réserve) à l'heureux terme de son voyage, et ne se point laisser totalement absorber par le labeur actuel de crainte de complètement déchoir de la récompense divine qui eût dû faire l'objet de sa plus ferme attente. Vérité que saint Paul a parfaitement exprimée en ces courtes paroles : «Que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas, ceux qui pleurent comme ne pleurant pas, ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant pas.» (I Cor 7,29-30). Or, possède une femme comme s'il n'en avait pas, celui qui use par elle de la consolation charnelle, mais en une telle manière que l'amour qu'il a pour elle ne le détourne jamais, pour des œuvres mauvaises, du droit chemin d'une plus haute intention. Il a une femme comme s'il n'en avait pas, l'homme qui méditant sur le peu de durée de toutes choses, supporte par nécessité les exigences de la chair, mais soupire de toute son âme après les joies éternelles de l'esprit. Pleurer comme ne pleurant pas, c'est, dans les adversités qui viennent du dehors, s'affliger, oui, mais en sachant trouver une joie dans la consolation de l'immortelle espérance. Enfin, se réjouir sans se réjouir, c'est élever son âme au-dessus des choses d'ici-bas, mais sans pourtant jamais perdre la crainte de celles d'en Haut. Aussi, presque aussitôt après, l'Apôtre précise-t-il sa pensée en ces termes : «Car elle passe la figure de ce monde.» (I Cor 7,31). Comme s'il disait ouvertement : «Ne vous attachez pas obstinément au monde, puisque ce monde que vous aimez est incapable lui-même de durée. C'est en pure perte que vous essaieriez d'y fixer votre cœur à demeure, alors que fuit l'objet même de votre amour.»

Il faut dire aux époux de supporter réciproquement, en esprit de patience, les choses où il advient parfois qu'ils soient en désaccord, et de contribuer ainsi mutuellement à leur salut. Car il est écrit : «Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ.» (Gal 6,2). La loi du Christ, en effet, c'est l'amour : car tel est le mobile qui a poussé Jésus à nous combler de ses biens, et à prendre sur lui nos maux avec patience. Nous accomplissons donc la loi du Christ en suivant son exemple, au temps où nous donnons généreusement de nos richesses, et quand nous supportons avec bonté les imperfections de nos frères.

Recommandez encore aux personnes mariées que chaque époux fasse moins attention à ce qu'il peut avoir à supporter de la part de l'autre, qu'aux choses que lui-même peut donner à souffrir. Car si chacun veut bien songer à ses défauts que l'on tolère, il portera plus légèrement le poids d'ennuis venant de son conjoint.

Il faut avertir les époux d'avoir à se souvenir qu'ils ont été unis dans le but d'avoir des enfants; et de prendre garde qu'en se laissant aller à un usage excessif du droit conjugal, ils changent le mode de procréation en pratique de volupté; et que, tout en ne franchissant pas les strictes limites, ils outrepassent cependant, dans le mariage même, les droits du mariage. Il est donc nécessaire qu'ils effacent par d'abondantes prières le déshonneur que, par l'admixture de ces sensualités, ils ont infligé à la haute dignité de l'union conjugale. Aussi bien l'Apôtre, si expert en médecine céleste, n'a-t-il pas tant visé à instruire les sages qu'à présenter un remède aux infirmes quand il a dit : «Quant aux points sur lesquels vous m'avez écrit, je vous dirai qu'il est bon pour l'homme de ne pas toucher de femme. Toutefois, pour éviter toute impudicité, que chacun ait sa femme, et que chaque femme ait son mari.» (I Cor 7,1). En mettant en avant la crainte de la fornication, saint Paul, en effet, n'a certes point donné un ordre à ceux qui tiennent debout; mais à ceux-là qui risquent de rouler jusqu'à terre il a, pour les en préserver, montré le lit conjugal. C'est donc pour les âmes encore faibles qu'il a ajouté : «Que le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit, et que la femme agisse de même envers son mari.» (I Cor 7,3). Et aussitôt après qu'il leur a, sous le couvert de la haute noblesse du mariage, concédé quelque chose touchant la joie sensuelle, l'Apôtre continue en ces termes : «Je dis cela par condescendance, je n'en fais pas un ordre.» (I Cor 7,6). Ce qui est de la sorte accordé comme une concession, Paul laisse pressentir que c'est une imperfection laquelle, d'ailleurs, est d'autant plus aisément pardonnable qu'elle ne gît pas dans l'accomplissement d'une chose défendue, mais en un manque de modération dans l'usage d'une chose permise.

C'est ce que, en sa personne, exprime parfaitement Lot qui, fuyant Sodome embrasée, mais trouvant Ségôr sur sa route, ne gravit point aussitôt la montagne. Fuir Sodome embrasée, c'est, en effet, se tenir à l'écart des ardeurs illicites de la chair. Le sommet des monts, d'autre part, est le symbole de la pureté des continents. Sont toutefois comme sur la montagne ceux qui, tout en demeurant attachés à l'union charnelle, ne sont cependant alanguis par aucune volupté sensuelle en dehors de ce qui s'impose pour la procréation. Demeurer sur la montagne, c'est ne rechercher dans la chair que le fruit d'une postérité. Demeurer sur la montagne, c'est ne pas s'attacher charnellement à la chair. Mais parce que sont nombreux ceux qui, sans doute, ne commettent point les crimes de la chair, mais qui, pourtant, une fois mariés, ne s'en tiennent pas exactement aux seuls droits de l'usage du devoir conjugal, (il est dit) qu'à la vérité Lot s'en alla de Sodome, mais aussi qu'il ne parvint pas tout de suite à la montagne. Ainsi renonce-t-on à une vie condamnable, mais sans parvenir complètement à l'idéal de la chasteté conjugale. Ségôr symbolise donc une position médiane offrant le salut au faible qui fuit : en ce sens que, quand du fait de l'incontinence les époux usent du mariage, ils évitent d'une part de tomber dans le crime, et néanmoins se trouvent sauvés par rémission. Car ils parviennent à cette humble cité dans laquelle ils se trouvent mis à l'abri des flammes. En effet, une semblable vie conjugale, si elle ne brille pas en vertus, met cependant à l'abri des supplices. D'où ce langage tenu par Lot à l'ange : «Cette ville est assez proche pour m'y réfugier, elle est peu de chose, permettez que je m'y sauve. N'est-elle pas petite, et j'y sauverai ma vie.» (Gen 19,20). Ségôr est dite être assez proche de Sodome, et cependant elle est donnée comme présentant un sûr asile. Ce qui veut dire que la vie conjugale n'est ni bien éloignée du monde, ni cependant privée de la joie du salut. Mais, dans cette situation, les époux trouvent le salut de leur vie, ainsi qu'en la petite ville de Ségôr, quand ils supplient (Dieu) pour eux-mêmes par de continuelles prières. D'où cette juste réponse que l'ange fit à Lot : «Voici, j'exauce encore en cela tes prières de ne pas détruire la ville dont tu parles.» (Ibid., 21). En effet, il est hors de doute que lorsque la prière se répand devant Dieu, une telle vie conjugale n'est jamais, de sa part, objet de réprobation. C'est de cette prière (des époux) que saint Paul parle à son tour quand il leur donne cet avis : «Ne vous soustrayez pas l'un à l'autre, si ce n'est d'un commun accord, pour un temps, afin de vaquer à la prière.» (I Cor 7,5).

Mais, par contre, il faut exhorter ceux-là qui ne sont point engagés dans les liens du mariage, de s'appliquer à suivre les préceptes divins avec une rectitude d'autant plus

grande, que le joug de l'union charnelle ne les rabaisse d'aucune façon du côté du monde. De telle sorte que jamais l'illégitime poids de l'inquiétude terrestre ne vienne accabler ceux que ne charge pas le légitime fardeau des noces; mais que le dernier jour les trouve d'autant mieux préparés qu'ils y viendront plus allégés. De crainte aussi, que dans la mesure où ils sont à même de mieux faire, mais n'y prêtent nulle attention, ils ne méritent des supplices proportionnellement plus sévères. Qu'ils sachent que l'Apôtre, alors qu'il préparait certains de ses auditeurs à la grâce du célibat, n'a point tenu en mépris le mariage, mais écarté les tracasseries temporelles qui sont la naturelle conséquence de l'état conjugal : «Je dis cela, écrivait-il, dans votre intérêt, non pour jeter sur vous le filet, mais en vue de ce qui est bienséant et qui vous permette de servir le Seigneur sans empêchement.» (I Cor 7,35) Il est hors de conteste que des soucis terrestres naissent du fait des noces. Et c'est pourquoi le docteur des nations essaya d'amener ses auditeurs à une vie plus haute, pour qu'ils ne fussent point retenus par le lien de la préoccupation temporelle. Dès lors le célibataire qu'entravent les embarras des tracasseries du siècle, se trouve être, à la fois, hors du joug matrimonial, sans être, pour cela, exempt des fardeaux du mariage.

Il faut rappeler aux célibataires qu'ils ne peuvent, sans encourir une sentence de damnation, prétendre s'unir charnellement à des femmes libres. Lorsqu'en effet saint Paul a rangé le vice de la fornication parmi tant d'autres crimes exécrables, il a signifié en ces termes quelle doit en être la punition : «Ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les infâmes, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les calomnieux, ni les rapaces ne posséderont le royaume de Dieu.» (I Cor 6,9). Et de nouveau «Dieu condamnera les fornicateurs et les adultères.» (Heb 13,4). On doit, par suite, avertir les célibataires que, s'ils sont exposés aux tempêtes des tentations avec sujet de craindre pour leur salut, ils aient à se réfugier dans le port du mariage. Car il est écrit : «Il vaut mieux se marier que de brûler.» (I Cor 7,9).

C'est, par suite, sans offense de Dieu que les célibataires viennent au mariage à condition toutefois qu'ils ne se soient point liés précédemment par vœu à embrasser un état plus parfait. Quiconque, en effet, a formé la résolution de poursuivre le bien supérieur (de la virginité), s'est interdit par là-même le bien inférieur (des noces) qu'il eût pu librement choisir. Car il est écrit : «Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas apte au royaume de Dieu.» (Lc 9,62). Celui-là donc qui avait visé à une vie plus haute, est convaincu d'avoir regardé en arrière si, laissant là des biens plus élevés, il redescend vers ceux qui sont les plus infimes.

CHAPITRE 28

Comment on doit parler à ceux qui ont connu les péchés de la chair, et à ceux qui en sont demeurés éloignés.

Il faut donner des avis différents à ceux qui se sont rendus coupables de fautes charnelles, et à ceux qui sont demeurés étrangers à ce vice.

Dites donc aux premiers de redouter au moins la mer après qu'ils y ont fait naufrage, et d'avoir en très grande crainte les occasions bien connues de leur perdition : de peur que, miséricordieusement sauvés de leurs fautes anciennes, ils ne viennent à périr définitivement en y retournant imprudemment. C'est pourquoi il est dit à l'âme pécheresse et ne mettant jamais de fin à son péché : «Tu t'es fais à toi-même un front de courtisane, tu n'as pas voulu rougir.» (Jer 3,3) Il faut, par suite, les avertir, que s'ils n'ont point voulu garder dans leur intégrité les biens de nature qu'ils avaient reçus, ils s'appliquent du moins à en réparer les lambeaux. Il leur sera aussi grandement nécessaire de réfléchir à ce fait que, sur un chiffre aussi énorme de fidèles, il en est un grand nombre lui, non seulement se gardent chastes, mais qui, de plus, retirent les autres du mauvais chemin. Quelle sera l'excuse de ces pauvres dévoyés si, alors que tant d'autres demeurent dans leur intégrité, eux ne se repentent même pas après leurs chutes ? Quelle excuse auront-ils vraiment si, alors que des chrétiens nombreux entraînent avec eux leurs frères vers le ciel, ils ne se rapprochent pas eux-mêmes du Maître qui leur tend les bras ? Dites-leur de réfléchir à leurs fautes anciennes, et de fuir celles dont l'occasion est toute proche. C'est pourquoi, sous la figure de

la Judée, Dieu s'adressant par son prophète aux âmes qui se sont corrompues en ce monde, leur remet leurs péchés passés en mémoire afin qu'elles rougissent de se souiller à l'avenir : «Deux femmes, dit-il, se prostituèrent en Égypte, elles se prostituèrent dans leur jeunesse. Là on a saisi leurs mamelles, là on a amolli les mamelles de leur puberté.» (Ez 23,3). Or «les mamelles sont saisies en Égypte», quand la volonté de l'âme humaine s'abandonne aux désirs de ce monde d'infamie; et, d'autre part, «les mamelles de la puberté sont amollies en Égypte» quand les sens naturels, encore demeurés purs en eux-mêmes, sont viciés par la corruption de la concupiscence sollicitant au mal.

À ceux qui sont tombés en de semblables fautes, il faut dire de considérer d'une attention particulière avec quelle bienveillance Dieu nous ouvre le sein de sa miséricorde, quand, après le péché, nous revenons à Lui, puisqu'il déclare par son prophète : «Lorsqu'un homme répudie sa femme, et que celle-ci, après l'avoir quitte devient la femme d'un autre, cet homme retournera-t-il encore vers elle ? Cette femme ne sera-t-elle pas souillée et profanée ? Et toi, tu t'es prostituée à de nombreux amants, et cependant reviens à moi, dit le Seigneur.» (Jer 3,1). Voici qu'à l'occasion d'une femme infidèle et répudiée est soutenue d'abord une thèse de condamnation; et cependant, ce n'est point de justice mais de miséricorde que Dieu fait preuve à notre égard, lorsqu'après une chute nous retournons à Lui ! Et ce, pour que nous comprenions par là de quelle énorme impudence nous nous rendons coupables en ne nous repentant point d'une manière pratique après nos fautes, quand Dieu, de son côté, nous a fait grâce avec une aussi large compassion, alors que nous étions pécheurs. Et d'autre part, quelle grâce de pardon pourra faire descendre sur de tels effrontés Celui qui ne cesse de crier qu'on revienne à Lui après le péché ? Oui, c'est bien ce miséricordieux appel après la faute que fait entendre ce passage du prophète où il est dit à l'homme qui s'est détourné (de son Dieu) : «Et tes yeux verront celui qui t'instruit, et tes oreilles entendront derrière toi la voix de celui qui t'avertit.» (Is 30,20). Le Seigneur, en effet, avertit le genre humain de face alors que, dans l'Éden, il indiqua à l'homme nouvellement créé et en pleine jouissance de son libre arbitre, ce qu'il aurait à faire et ce qu'il devrait éviter. Mais l'homme tourna le dos à Dieu quand, tout gonflé d'orgueil, il méprisa les ordres de son Créateur. Et cependant, Dieu n'abandonna pas ce superbe. Il promulgua une Loi pour tenter de ramener l'homme; Il envoya des messagers avec mission de l'exhorter; Il apparut Lui-même dans notre chair mortelle. Véritablement, Il nous a avertis en se tenant derrière nous, Lui qui, même méprisé, nous a invités à rentrer en possession de sa grâce.

Or ce qui peut, à ce sujet, se dire en général de tous les hommes, doit aussi spécialement s'entendre de chacun en particulier. Tout être humain, en effet, peut être dit comme en présence de Dieu et recevant ses avertissements, puisqu'avant de commettre des péchés il a connaissance des divins préceptes. Car se tenir devant la face de Dieu, c'est ne pas avoir encore méprisé le Seigneur en péchant. Mais quand, une fois abandonné le trésor d'innocence, l'homme par libre choix va vers l'iniquité, dès ce moment il tourne le dos à Dieu. Mais voici que, même alors, ce Dieu le poursuivant, l'avertit par derrière, et cherche à le persuader de revenir vers Lui en dépit de sa faute. Il fait entendre ses appels à celui qui s'est détourné de Lui. Il ne considère pas les affronts commis : il ouvre au repentir le sein de sa miséricorde. Et donc, nous écoutons la voix de celui qui nous avertit par derrière si, après le péché, nous revenons du moins au Seigneur qui nous sollicite. Notre devoir est donc d'avoir égard à la tendre bonté du Dieu qui nous appelle, si nous ne voulons pas avoir à redouter sa justice; car le mépris que l'on fait de Lui revêt une malice d'autant plus noire que Lui-même, bien que méprisé, ne se refuse pas à nous poursuivre encore de ses pressants appels.

Quant à ceux qui ignorent les hontes de la chair, il faut les prévenir, au contraire, d'avoir à redouter d'autant plus soigneusement la chute dans l'abîme, qu'ils se tiennent debout sur un sommet plus élevé. Dites-leur, pour qu'ils en soient bien informés, que plus ils se maintiennent sur les hauteurs, et plus ils sont une cible pour les traits répétés de l'ennemi qui les guette, et qui a pour coutume de se relever d'autant plus rageur qu'il a conscience d'avoir été plus vigoureusement renversé. Car le démon supporte d'autant plus impatiemment sa défaite qu'il voit, mieux que personne, que l'on combat contre lui avec les armes pures d'une chair infirme. Dites à ces fidèles d'avoir toujours devant leurs yeux les récompenses (qui les attendent) et dès lors, nul doute qu'ils compteront joyeusement pour

rien les épreuves des tentations qu'ils endurent. Si l'on considère, en effet, l'immuable félicité qui attend l'âme, légère devient la peine du labeur de cette vie qui passe. Qu'ils aient présentes à leur mémoire ces paroles du prophète : «Ainsi parle Dieu aux eunuques : à ceux qui garderont mes sabbats, qui choisiront ce qui m'est agréable, et qui s'attacheront à mon alliance, je donnerai dans ma maison et dans mes murs un monument et un nom, meilleurs que des fils et des filles.» (Is 56,4). Or «les eunuques» ce sont ceux-là qui, refrénant les mouvements de la chair, retranchent en eux l'affection aux œuvres mauvaises. L'écrivain sacré leur fait voir quelle place ils occuperont auprès du Père céleste, en déclarant que dans la maison de leur Père, ce qui veut dire dans l'éternel séjour, ils seront aimés même plus que des fils. Qu'ils écoutent saint Jean : «Ceux-là sont ceux qui ne se sont pas souillés avec des femmes, car ils sont vierges. Ce sont eux qui accompagnent l'Agneau partout où il va.» (Ap 14,4). Et le cantique qu'ils chantent, personne ne peut le dire si ce n'est eux, les cent quarante-quatre mille. Or, chanter en privilégié un cantique à l'Agneau, c'est, plus que tous les autres fidèles, se réjouir à jamais avec lui de l'incorruptibilité même de la chair. Ce cantique, pourtant, les autres élus peuvent l'entendre mais ne sont pas à même de le chanter. C'est qu'en effet, ils se réjouissent, en charité, du haut degré de gloire où ont atteint les vierges, bien qu'eux-mêmes n'atteignent point jusqu'à leur récompense.

Dites à ceux qui sont indemnes des péchés de la chair ce que la Vérité proclame par elle-même au sujet de la virginité : «Tous ne comprennent pas cette parole.» (Mt 19,11). Vie qui se révèle d'autant plus sublime qu'elle n'est point le lot de tous. Et quand Jésus annonce qu'elle est difficile à concevoir, il fait par là comprendre aux cœurs dociles auxquels il la découvre, avec quelle précaution il faut garder cet état de perfection quand une fois on l'a embrassé.

Il convient d'enseigner ceux qui ignorent les flétrissures de la chair : de telle façon qu'ils soient bien convaincus que la virginité l'emporte sur l'état conjugal, mais sans qu'ils en arrivent à s'estimer orgueilleusement eux-mêmes comme étant au-dessus des personnes mariées. Si bien que, tout en préférant l'état virginal, ils sachent se mettre eux-mêmes au second rang sans sacrifier de leur amour du meilleur, et prennent par ailleurs grand soin de ne point présomptueusement s'exalter ! Faites-leur remarquer que souvent la vertu des personnes mariées fait la leçon à la façon de vivre des continents : chose qui arrive quand les premiers s'élèvent au-dessus de leur condition par leurs bonnes œuvres, alors que les seconds ne maintiennent pas leur cœur à la hauteur de leur profession. C'est pourquoi le prophète a écrit justement : «Rougis de honte, Sidon, dit la mer.» (Is 23,4). Et en effet, Sidon est amenée à rougir comme à la voix de la ruer, quand, par comparaison avec la vie des séculiers et de ceux qui sont agités sur la mer du monde, un homme qui semblait à l'abri et paraissait stable est condamné par sa propre conduite. Fréquemment, en effet, plusieurs qui reviennent à Dieu après avoir cédé aux passions de la chair se lancent dans le bien avec une ardeur d'autant plus brûlante qu'ils se rendent compte combien ils ont été grandement condamnables de par leurs péchés. Tandis que d'autres, persévérant dans la chasteté de la chair et ne voyant dans leur conscience quasi rien à pleurer, estiment que l'innocence de leur vie leur suffit tout à fait, et ne s'excitent à la ferveur par aucun des moyens qui stimulent l'amour. De telle sorte que, bien souvent, c'est la vie embrasée d'amour d'une âme jadis coupable qui passe, dans les préférences divines, avant une innocence engourdie dans sa négligente sécurité. D'où cette sentence du divin juge : «Beaucoup de péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé.» (Lc 7,47). Et cette autre : «Il y aura plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.» (Lc 15,7).

Nous comprendrons plus facilement cette attitude de Dieu si nous prenons garde à ce qui, pratiquement, est notre manière personnelle de juger : car nous préférons une terre qui, une fois défrichée, donne d'abondantes récoltes après n'avoir longtemps produit que des épines, à un sol, sans trace d'épines il est vrai, mais dont la culture ne rapporte qu'une dérisoire moisson. Recommandez aux préservés des fautes charnelles de ne point s'estimer eux-mêmes supérieurs au reste des hommes à cause de la sublimité de l'état virginal : car ils ne savent pas combien peuvent être plus méritoires que les leurs les actions de ceux-là qui sont, (par le mariage,) placés au-dessous d'eux. Car, aux regards du juste juge, la valeur morale de actes renverse la dignité des conditions.

Si nous considérons le côté apparent des choses, qui donc ignore que, dans l'échelle d'appréciation des gemmes, l'escarboucle⁸ passe avant l'améthyste ? Et pourtant, à une escarboucle jetant peu de feu on préférera l'améthyste de teinte bleu foncé : car ce que l'ordre de la nature retire en valeur à celle-ci, la beauté de son coloris le rachète tandis que la valeur native de celle-là se trouve dépréciée par l'infériorité de son éclat. Ainsi en est-il dans le genre humain. Certains sont vulgaires dans une profession supérieure, alors que d'autres se montrent plus vertueux dans une condition de soi-même inférieure parce que ces derniers débordent, par l'excellence de leur vie, le cadre d'une situation humble, tandis que les premiers rabaissent l'excellence de leur rang en n'y conformant point leurs actes

CHAPITRE 29

Comment il faut parler à ceux qui ont à déplorer des péchés d'action, et à ceux qui n'ont péché qu'en pensées.

Il faut tenir un langage différent à ceux qui déplorent des fautes d'action, et à ceux qui ont péché par pensées.

Dites aux premiers de laver, par les pleurs d'une contrition parfaite, le mal qu'ils ont accompli de crainte qu'ils ne restent liés par la dette du péché commis, et ne satisfassent pas suffisamment pour elle par les larmes de la pénitence. Il est écrit en effet : «Il nous a abreuvés de pleurs à pleine mesure.» (Ps 79,6).

Ce qui signifie que l'âme de chaque pécheur doit, en se repentant de ses fautes, s'abreuver des larmes de sa componction dans une mesure d'autant plus pleine qu'elle se souvient avoir séché davantage loin de Dieu du fait de ses crimes. Recommandez-leur de rappeler sans cesse devant leurs yeux le mal qu'ils ont commis, et de se conduire de telle sorte que leurs péchés n'apparaissent plus aux regards du juge inflexible. C'est ainsi que David implorant Dieu par ces paroles : «Seigneur, détourne tes yeux de mes péchés», avait dit auparavant : «Mon péché est toujours devant moi ?» (Ps 50,2 et 5) Comme si sa pensée eût été : Seigneur, je t'en supplie, ne regarde pas mon péché, parce que je ne cesse pas moi-même de le regarder.

De là encore cette parole du Seigneur disant par son prophète : «Je ne me souviendrai plus de tes péchés, mais toi souviens-t'en.» (Is 43,25) Dites par suite à ces pécheurs, de considérer une à une les fautes qu'ils se sont laissés aller à commettre, afin qu'en pleurant en détail chaque souillure de leur folie, ils se purifient tout entiers dans les larmes. Car Jérémie a bien justement dit, au temps où il méditait sur chaque crime de la Judée : «Mon œil se fond en ruisseaux séparés.» (Lam 3,48). Or des ruisseaux distincts coulent de nos yeux, quand nous donnons des larmes spéciales à chacun de nos péchés pris en particulier. Et en effet, l'âme ne peut, en un seul et même temps, avoir de toutes ses fautes une douleur égale; tandis que, si sa mémoire lui rappelle plus amèrement le souvenir tantôt d'un crime, tantôt d'un autre, alors, touchée de componction, elle se purifie de l'ensemble de ses péchés à l'occasion de la contrition qu'elle éprouve de chacun en particulier.

Il faut aussi pousser ces âmes à espérer le pardon qu'elles implorent, de peur qu'elles ne succombent sous la violence d'une douleur immodérée. Le Seigneur, en effet, ne mettrait pas miséricordieusement devant leurs yeux, pour qu'ils les pleurent, les péchés des coupables, s'il avait l'intention d'en tirer par lui-même rigoureusement justice. Et il est hors de doute qu'il a voulu soustraire à son jugement ceux qu'en les prévenant ainsi de sa miséricorde, il a institués juges de leur propre cause. D'où ce passage de l'Écriture : «Allons au-devant du Seigneur dans la confession (de nos fautes).» (Ps 94,2). Et cette parole de saint Paul : «Si nous nous examinons nous-mêmes, nous ne serions pas jugés.» (I Cor 11,31).

⁸ C'est le *rubis*, ainsi nommé à cause de sa couleur ponceau. Les Grecs lui trouvant de la ressemblance avec le charbon ardent, l'ont appelé *Anthrax*, charbon, et les latins *carbunculus* d'où nous avons tiré le mot *escarboucle*.

Faites-leur toutefois remarquer d'avoir de leur pardon une confiance telle, que cet espoir n'aïlle cependant pas jusqu'à les endormir dans une imprudente sécurité. Fréquemment, en effet, le démon rusé, s'apercevant qu'une âme qu'il tient abattue sous une faute est affligée de sa chute, la séduit par les cajoleries d'une tranquillité funeste. C'est ce que symbolise l'épisode de Dina que rapporte ainsi l'Écriture : «Dina sortit pour voir les filles du pays. Sichem, fils de Hémor, le Hévéen, prince du pays, l'ayant aperçue, conçut de l'amour pour elle, et il l'enleva, et dormit avec elle et fit violence à la jeune fille, et son âme s'attacha à elle, et la voyant triste il s'employa à la consoler par des caresses.»(Gen 34,1 et sv.). Symboliquement, Dina sort pour voir les filles du pays étranger, quand une âme, quelle qu'elle soit, négligeant ses devoirs et se permettant des actes déplacés, vagabonde hors de son milieu et de sa condition. Et Sichem, le prince du pays, l'opprime : ce qui veut dire que le diable corrompt l'âme qu'il trouve ainsi livrée aux préoccupations du dehors. «Et son âme s'attache à elle», parce qu'il la voit unie avec lui par le lien de l'iniquité. Et parce qu'il s'est attaché à elle, lorsque cette âme prend regret de sa faute et s'essaie à pleurer ce qu'elle a consenti, le corrupteur fait repasser devant ses yeux le leurre de vains espoirs et de fausses raisons de tranquillité. «La voyant triste, il s'emploie, comme ajoute si bien le texte sacré, à la consoler par de douces caresses.» Tantôt, effectivement, il lui suggère que les péchés des autres sont plus graves de beaucoup; tantôt que son propre péché n'est rien. A d'aucuns moments, il lui montre que Dieu est miséricordieux; à d'autres, il l'assure que pour faire pénitence elle a encore le temps à venir : de telle façon que, tant que l'âme trompée demeure sous l'impression de ce charme diabolique, elle laisse en suspens la réalisation de son désir de pénitence. Nul bien dès lors n'arrive plus à ce cœur qu'aucun mal à présent ne contriste; et l'âme qui, maintenant, met sa joie à pécher, s'ensevelit donc plus profondément dans les châtements qui l'attendent.

Par contre, il faut dire à ceux-là qui pleurent des péchés de pensée, de soigneusement examiner dans l'intime de leur âme s'ils ont ressenti seulement l'attrait du mauvais plaisir, ou si, allant plus loin, ils y ont consenti. Car il arrive souvent que le cœur soit tenté; et, se trouvant alléché par la perversité de la chair, y résiste cependant par sagesse : de sorte que, dans le secret de lui-même, ce qui lui est à plaisir le contriste, et ce qui l'attriste lui plaît. D'un autre côté, l'âme est parfois comme tellement engloutie dans le gouffre de la tentation, qu'elle ne lutte plus aucunement, mais, de propos délibéré, s'attache à ce plaisir dont la délectation la sollicite; et si l'occasion extérieure s'en présente, bientôt elle fait passer en actes les secrets désirs de son cœur. Or à chaque fois que l'indéfectible attention de l'inflexible Juge constate un pareil consentement, ce n'est plus une faute de pensée mais d'action : car, même dans le cas où le manque d'occasion a empêché l'accomplissement extérieur du mal, la volonté a, par le consentement, consommé le péché dans l'intime de l'âme.

Nous avons appris, par l'exemple du premier père, nous commettons le mal en trois temps qui se succèdent ainsi : la suggestion, la délectation, le consentement. La suggestion vient de l'ennemi, la délectation de la chair, le consentement dépend de l'esprit. Le démon, en effet, est toujours attentif à suggérer de mauvais sentiments; la chair se laisse aller à la délectation; l'esprit, vaincu par le plaisir, donne à la fin son consentement. C'est ainsi que le serpent infernal inspira le désir coupable, et qu'Ève se laissa – image de la chair, – aller à la délectation. Adam enfin, – symbole de l'esprit, – dominé par la suggestion et par la délectation, donna le consentement. Ainsi donc nous connaissons le péché par la suggestion, nous sommes vaincus par la délectation, et, par le consentement, nous tombons dans les chaînes. Il faut donc engager ceux qui pleurent des fautes de pensée à considérer attentivement dans quel échelon du péché ils ont succombé, afin qu'ils proportionnent la mesure de leurs larmes à la gravité de la chute qu'ils se rendent compte avoir faite intérieurement de crainte qu'en expiant trop peu leurs mauvaises pensées, celles-ci ne les conduisent jusqu'aux actions coupables.

Encore est-il que la crainte que nous devons leur inspirer ainsi ne doit nullement les abattre. Fréquemment, en effet, Dieu qui est miséricordieux, pardonne d'autant plus vite les péchés de pensée qu'il n'a pas permis que ceux-ci aillent jusqu'aux actes; et le mal ainsi limité est d'autant plus promptement pardonné qu'il ne traîne pas de chaînes devenues plus étroites du fait de la faute d'action. D'où la justesse de cette parole dite par le psalmiste : «J'ai dit : je confesserai contre moi-même mes injustices au Seigneur; et toi, tu as

remis l'iniquité de mon cœur.» (Ps 31,5). Ce prophète, en effet, qui mit devant ses yeux l'iniquité de son cœur, montra par là qu'il avait l'intention de confesser ses fautes de pensées. Or quand il prononça ces mots : «J'ai dit : je confesserai», et ajouta immédiatement «Et toi tu m'as remis», David montra combien grande était la rapidité du pardon divin relativement à cette sorte de péché. Alors qu'il en est seulement à la résolution de demander sa grâce, le pieux roi a déjà reçu ce qu'il se proposait d'implorer. En sorte que, là où son péché n'avait point passé jusqu'à l'acte, la pénitence ne viendrait point pour lui jusqu'à la dure expiation, mais le regret intérieur suffirait seul à purifier une âme que seulement la pensée du mal avait réussi à souiller.

CHAPITRE 30

Comment il faut parler à ceux-là qui continuent de commettre les péchés qu'ils déplorent, et à ceux qui ne pleurent pas les fautes dans lesquelles ils ne retombent plus.

Il faut tenir un différent langage à ceux qui, déplorant les fautes que librement ils ont commises, n'y renoncent pas pour autant; et à ceux qui, corrigés de leurs péchés, n'en témoignent point de douleur.

Il est indispensable de prévenir les premiers que se purifient en vain dans les larmes ceux-là qui, dans la vie pratique, se souillent odieusement : puisqu'ils ne se lavent dans les pleurs que pour retourner purifiés à leurs hontes. Car c'est d'eux qu'il est écrit : «Le chien est retourné à son vomissement, et la truie lavée s'est vautrée dans le borbier.» (Pro 26,2). Lorsqu'en effet le chien vomit, il rejette la nourriture qui lui chargeait le cœur; mais dès lors qu'il revient à son vomissement, il s'opresse à nouveau de ce dont il avait été libéré. Or ceux qui pleurent les fautes qu'ils ont commises de leur plein gré, rejettent par la confession l'iniquité dont ils s'étaient tristement rassasiés et qui oppressait leur conscience; mais ils l'avalent de nouveau lorsqu'ils y reviennent après l'avoir avouée. D'autre part, la truie devient plus dégoûtante quand elle se lave dans le borbier fangeux. Ainsi l'âme qui pleure ses fautes mais sans cesser de les commettre, s'expose elle-même à une plus lourde peine, par cela qu'elle fait fi du pardon qu'elle a pu aisément obtenir en pleurant. Et elle se vautre elle-même, pour ainsi dire, dans le borbier : parce qu'en refusant d'unir la pureté de la vie à ses larmes, elle rend ses pleurs eux-mêmes souillés aux regards de son Dieu. Aussi est-il encore écrit : «Ne répète pas les paroles de ta prière.» (Ec 7,15). Répéter, en effet, les paroles de sa prière, c'est commettre, après l'avoir pleuré, le péché qu'il faudra de nouveau déplorer. D'où cette parole d'Isaïe : «Lavez-vous, purifiez-vous.» (Is 1,16). Et, en effet, néglige d'être pur après qu'il s'est lavé, quiconque ne conserve pas l'innocence après les pleurs du repentir. Sont donc lavés, mais ne sont jamais purs, ceux qui sans cesse pleurent leurs fautes, mais commettent à nouveau des choses déplorables. Aussi est-il dit par le Sage : «Celui qui se lave après le contact d'un mort et qui le touche encore, que gagne-t-il à s'être lavé ?» (Ec 34,30) Se lave après le contact d'un cadavre celui qui, par ses larmes, se purifie du péché; mais il touche le mort après s'être lavé, celui qui revient à la faute qu'il a pleurée.

Faites savoir à ceux qui gémissent ainsi sur leurs fautes sans cependant les abandonner, qu'en présence des yeux du juge inexorable ils ressemblent à ces gens qui, en face de certaines personnes, les flattent d'une apparence de profonde soumission, et qui, par derrière, se déclarent contre elles avec la dernière violence, et leur font tout le mal qu'ils peuvent. Qu'est-ce, en effet, que pleurer ses fautes, sinon donner à Dieu l'humble témoignage de son dévouement ? Qu'est-ce que se mal conduire après avoir pleuré, sinon se déclarer en orgueilleuse hostilité envers celui qu'on avait supplié ? C'est ce dont saint Jacques témoigne quand il déclare : «Quiconque veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu.» (Jc 4,4). Il faut dire encore à ceux qui pleurent leurs péchés sans pour cela y renoncer, de considérer avec grande attention qu'ainsi qu'il y a des gens de bien qui sont sollicités au mal sans pour cela perdre leur innocence, très fréquemment aussi il y a des pécheurs qui sont touchés de componction sans pour cela devenir meilleurs. Il advient, en

effet, par l'effet d'une disposition admirable, – car les mérites sont pesés d'après les sentiments intimes, – qu'au temps où les méchants commencent quelque bien, mais sans l'accomplir jusqu'au bout, ils se complaisent orgueilleusement dans le mal qu'ils commettent, mais celui-ci jusqu'à fond. Les bons au contraire, quand ils sont tentés d'accomplir une action mauvaise à laquelle ils ne veulent nullement consentir, affermissent d'autant plus véritablement par l'humilité les pas de leur âme en marche vers la patrie, qu'ils chancelent davantage de par leur naturelle infirmité. C'est ainsi que Balaam s'écria en voyant les tentes des justes «Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur.» (Nom 23,10). Mais lorsque fut passé le temps du repentir, il donna un mauvais conseil contre la vie de ceux auxquels il avait souhaité devenir semblable jusque dans la mort. Et lorsque, dans son avarice, il rencontra la tentation, il oublia tout de suite le souhait qu'il avait formulé dans l'intégrité de son cœur. De là aussi cette parole du docteur et du prédicateur des nations, saint Paul : «Je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de ma raison, et qui me rend captif de la loi du péché qui est dans mes membres.» (Rom 7,23). Mais l'Apôtre ne fut tenté que pour être plus profondément enraciné dans le bien par la connaissance même de son infirmité. Pourquoi donc Balaam est-il touché de componction sans atteindre pourtant jusqu'à la justice, alors que Paul subit la tentation sans que pour autant le péché l'atteigne, sinon pour l'illustration de cette vérité que le bien, laissé incomplet, ne sert de rien aux mauvais, et que le mal non consommé ne tourne point à la condamnation des bons.

D'autre part, il faut reprendre ceux qui renoncent à leurs péchés sans en faire pénitence; de crainte qu'ils n'estiment complètement oubliées des fautes dont, sans doute, ils n'augmentent plus le nombre, mais qu'ils ne purifient par aucune larme. L'écrivain, en effet, parce qu'il a cessé d'écrire et n'ajoute plus à sa copie, n'efface point pour autant ce qu'il a précédemment rédigé. Et l'homme qui a infligé des outrages ne les a point réparés du seul fait qu'il se sera tu car il importe assurément qu'il rétracte, par d'humbles paroles d'excuse, les termes violents dont il s'est servi. Enfin, du fait seul qu'il cesse d'alourdir sa dette, le débiteur ne reçoit pas quittance avant d'avoir soldé le montant de son emprunt. De même, dès lors que nous avons offensé Dieu, nous ne sommes pas du tout quittes envers sa justice parce que nous cessons de pécher, si nous ne poursuivons en outre par une sainte haine, en versant des larmes sur elles, les voluptés que nous avons aimées. Et aucune faute d'action ne nous eut-elle souillés en cette vie, cette intégrité même ne suffirait nullement à assurer notre sécurité tant que nous serons sur cette terre; car les jouissances interdites y sollicitent en grand nombre notre âme. De quel front, par suite, peut se croire tranquille celui qui, par ses crimes, témoigne contre lui-même qu'il n'est pas innocent ?

Car, il faut le savoir, Dieu ne se repaît pas de nos douleurs; mais il guérit, par des remèdes qui leur sont contraires, les maladies des péchés. Il veut que, nous étant éloignés de lui, charmés que nous étions par les plaisirs sensuels, nous revenions à lui par l'amertume des larmes; et qu'ayant succombé en nous laissant aller aux plaisirs défendus, nous nous relevions en sachant nous priver même dans les choses permises. Il veut qu'une salutaire tristesse dessèche un cœur que la folle joie avait inondé; et que l'humilité de la vie vienne fermer la blessure qu'avait faite l'élévation de l'orgueil. Il est écrit, en effet, à ce propos «J'ai dit aux méchants ne levez pas la tête.» (Ps 74,5). Or les mauvais lèvent la tête quand, de la connaissance de leur infirmité, ils ne parviennent pas à l'humilité de la pénitence. Et l'Écriture ajoute, toujours au même sujet : «Dieu ne dédaigne pas un cœur contrit et humilié.» (Ps 50,19).

Quiconque, en effet, pleure ses péchés sans cependant cesser de les commettre brise à la vérité son cœur, mais refuse de s'humilier. D'autre part, celui qui a déjà cessé d'offenser Dieu mais ne pleure pas ses fautes anciennes humilie son cœur, il est vrai, mais se refuse à le briser. C'est pourquoi Paul a dit : «Voilà pourtant ce que vous étiez; mais vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés.» (I Cor 6,2). Il est clair, en effet, que la pureté d'une vie meilleure sanctifie ceux que lave, par la pénitence, la contrition purifiante des larmes. Et c'est pourquoi saint Pierre, voyant un certain nombre de ses auditeurs frappés de crainte à la vue de leurs péchés, les exhorta en ces termes : «Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé.» (Ac 2,38). Avant de parler du baptême, il fit d'abord leur place aux larmes de la pénitence : afin que ceux qui l'écoutaient se purifiassent, au préalable, dans les eaux de leur repentir, et fussent ensuite lavés par celles du baptême.

Dans quelle aberration d'esprit vivent donc, en se croyant certains de leur pardon, ces hommes qui négligent de pleurer leurs fautes anciennes, alors que le pasteur suprême de l'Église a jugé lui-même que la pénitence devait nécessairement s'ajouter à la réception de ce sacrement qui, tout spécialement, efface les péchés ?

CHAPITRE 31

Comment il faut reprendre ceux qui font consciemment l'apologie de leurs désordres, et ceux qui, désavouant leurs fautes, n'ont aucun souci de les éviter.

Il faut donner des avis différents à ceux qui osent faire l'apologie des infractions qu'ils commettent, et à ceux qui confessent leurs péchés sans toutefois les éviter.

Il faut dire aux premiers de bien prendre garde qu'en louangeant leurs actions mauvaises presque toujours ils offensent davantage Dieu que par ces actions mêmes. Quand ils les commettent, en effet, ils sont seuls à mal faire; tandis que, par leurs fanfaronnades, ils affichent l'iniquité sous les yeux d'autant de personnes qu'ils scandalisent d'âmes en faisant devant elles l'apologie de leurs excès. Avertissez-les donc que s'ils ne veulent pas déraciner leurs vices, ils aient tout au moins la pudeur de ne pas les propager. Dites-leur d'avoir pour suffisant de se perdre eux-mêmes. Représentez-leur encore que s'ils ne craignent pas d'être mauvais, ils aient du moins honte de le paraître. Fréquemment, en effet, un péché que l'on dissimule est en voie de disparition : car dès qu'une âme rougit d'être connue pour ce qu'elle ne craint point d'être en son fond, un jour arrive où elle a honte du mal qu'elle redoute de voir divulgué. Mais au contraire, le dépravé qui s'affiche impudemment, commet toutes sortes d'abominations avec d'autant plus d'audace qu'il estime cela chose permise; et cet aveuglement le fait, infailliblement, se plonger encore plus avant dans le mal. D'où cette parole de l'Écriture : «Comme Sodome ils publient leur péché et ne s'en cachent point.» Si Sodome, en effet, avait caché son crime elle pécherait encore sous le couvert de la honte. Mais elle avait perdu toute retenue de pudeur cette ville qui, pour s'abandonner à l'orgie, ne cherchait même plus les ténèbres. Aussi l'Écriture ajoute-t-elle : «Le cri qui s'élève de Sodome et de Gomorrhe a grandi.» (Gen 18,20). Or le péché avec la parole symbolise la faute d'action; mais le péché avec le cri, est la figure du crime qui s'éta-

le.

D'autre part, il faut demander à ceux-là qui accusent leurs mauvaises actions mais sans en éviter cependant le retour, de quelle excuse ils pourront se couvrir lors de l'impitoyable jugement de Dieu, eux qui ne trouvent même pas l'acquiescement de leurs crimes devant le tribunal de leur propre conscience ? Sont-ils donc autre chose que leurs propres dénonciateurs ? Ils s'élèvent en paroles contre leurs péchés, et se rendent coupables par leurs œuvres. Il faut les reprendre, afin qu'ils sachent que c'est déjà par un secret effet du jugement de Dieu que leur esprit se trouve être éclairé sur le mal qu'il consomme, sans néanmoins faire effort pour en triompher de sorte que leur perte sera plus affreuse à proportion de la plus grande lumière qu'ils ont : car leur intelligence reçoit la clarté, mais refuse de quitter les ténèbres du vice. Faisant fi, en effet, de la connaissance d'eux-mêmes qui leur a été donnée en secours, ils font que cette grâce se tourne contre eux en témoignage; et ils accroissent leur châtement par cette lumière d'intelligence qu'ils avaient reçue, sans nul doute pour être mis à même de faire disparaître leurs péchés. Or il est bien incontestable qu'une méchanceté qui accomplit un mal qu'elle-même condamne, subit par avance, ici-bas, un commencement du jugement à venir, en ce sens que tandis qu'elle reste réservée aux éternels supplices, en attendant elle n'échappe point sur la terre au verdict de sa conscience et elle trouvera, dans l'autre vie, des tourments d'autant plus cruels qu'elle aura moins cherché, étant en ce bas monde, à dire adieu au mal qu'elle-même condamne aussi. De là cette parole de la Vérité : «Le serviteur qui aura connu la volonté de son maître, et qui n'aura rien tenu prêt, ni agi selon sa volonté, recevra un grand nombre de coups.» (Lc 12,47). Et le psalmiste ajoute : «Qu'ils descendent vivants dans l'enfer.» (Ps 54,16). Les vivants, en effet, connaissent et sentent ce qui se passe autour d'eux, tandis que les défunts n'ont aucun sentiment. Les méchants descendraient donc morts dans l'enfer, s'ils avaient fait le mal sans le connaître. Mais parce qu'ils savent ce qui est mal et ne laissent pas de

l'accomplir, ils descendent vivants, misérables, et en parfaite connaissance dans l'enfer de l'iniquité.

CHAPITRE 32

Comment il faut reprendre ceux qui tombent par brusque mouvement de passion, et ceux qui pèchent délibérément.

Il faut reprendre différemment ceux qui sont la victime d'un mouvement subit de concupiscence, et ceux qui, de parti pris, se laissent prendre dans les chaînes du péché.

Il convient de prévenir les premiers, afin de leur apprendre qu'ils sont quotidiennement engagés dans la guerre de la vie présente, et qu'ils doivent mettre à l'abri du bouclier d'une crainte toujours vigilante un cœur qui ne saurait prévoir de quel côté viendront les coups. De manière à ce qu'ils redoutent les invisibles traits d'un ennemi toujours en embuscade, et qu'au cœurs d'une bataille d'allure aussi confuse, ils se fortifient dans les retranchements de leur âme par le moyen d'une infrangible volonté. Le cœur est, en effet, exposé aux coups, s'il se départit du souci de la circonspection : car l'astucieux ennemi le frappe d'autant plus aisément, qu'il le surprend dépourvu davantage de l'armure de la prudence.

Dites à cette catégorie de pécheurs de s'affranchir de l'excessif souci des choses de la terre parce qu'au temps où s'ils appliquent sans retenue aux affaires temporelles, ils ne savent pas de quels dards de péchés leur âme est transpercée. Salomon a bien traduit cette voix du dormeur ivre qu'on a blessé dans son sommeil et qui dit : «On m'a frappé ... Je n'ai point eu de mal. On m'a entraîné, et je n'ai point senti. Quand me réveillerai-je encore du vin ?» (Pro 23,35). L'âme, en effet, qui s'est laissé endormir par le tracas de ses préoccupations, est frappée et ne gémit point de son mal car de même qu'elle ne prévoit point les maux qui la menacent, ainsi n'a-t-elle pas même conscience des fautes qu'elle a commises. Elle est entraînée et ne s'en rend aucunement compte, parce qu'elle est séduite par les charmes des vices, sans nullement, toutefois, se sentir poussée à la vigilance sur soi-même. Elle souhaite enfin de s'éveiller pour encore trouver du vin; car, bien qu'elle soit lourdement entravée dans la garde d'elle-même par le sommeil de l'indolence, elle s'efforce néanmoins de se conserver vigilante en ce qui concerne les soucis du siècle, afin de demeurer toujours enivrée de plaisirs. Et dans le temps même où elle reste endormie en face de contre quoi elle eût dû se tenir soigneusement en garde, elle cherche à rester en éveil à l'égard d'autres choses vis-à-vis desquelles elle eût pu, pour son bien, se laisser aller au sommeil. Aussi l'Écriture dit-elle, immédiatement avant le texte ci-dessus rapporté : «Tu seras comme un homme endormi au milieu de la mer, comme un pilote assoupi, la barre abandonnée.» (Pro 23,34).

Il dort effectivement au milieu de la mer, celui qui, se trouvant jeté parmi les tentations de ce monde, néglige de se tenir en garde contre les assauts des passions déchaînées, que symbolise la masse déferlante des flots. Et, pour ainsi parler, le timonier lâche la barre, lorsque l'âme abandonne le vigilant souci du pilotage de la barque du corps. Car laisser le gouvernail aller au gré du flot, c'est ne point maintenir son esprit en éveil au milieu des tempêtes du monde. Si le timonier, en effet, tient attentivement et solidement le gouvernail, tantôt il met le bâtiment en cape,⁹ tantôt il fend la violence du vent en gouvernant au plus près. De même, quand l'esprit dirige l'âme avec soin, tantôt il foule aux pieds certaines tentations en vainqueur, tantôt il en évite d'autres par sa prévoyance; en sorte qu'il triomphe, en luttant, des difficultés qui s'offrent présentement à lui, et se fortifie, en les prévoyant, contre les luttes à venir. Aussi est-il encore dit des soldats courageux qui luttent pour la patrie d'En Haut : «Chacun porte son épée sur sa hanche pour écarter les alarmes de la nuit.» (Cant 3,8). L'épée est posée sur la hanche, quand l'instinct dépravé de la chair est tenu en respect à la pointe du glaive de la sainte prédication. D'un autre côté, l'aveugl-

⁹ Un bâtiment est dit «en cape» quand il est tourné la proue face au vent, et reste ainsi «debout à la lame.»

ement de notre faiblesse naturelle est figuré par la nuit, car on ne se rend pas compte d'un danger quelconque qui menace dans l'obscurité. L'épée de chaque soldat de Dieu est donc posée sur sa hanche pour écarter les alarmes de la nuit, parce qu'en effet les saints, dans la crainte où ils se conservent des périls qu'ils n'aperçoivent pas, se tiennent sans cesse debout, prêts à soutenir l'effort du combat.

C'est encore pour cela qu'il est dit de l'Épouse mystique : «Ton nez est comme la tour du Liban.» (Can 7,4). Souvent, en effet, il arrive que nous percevons par l'odorat ce que ne saisit pas notre œil. D'un autre côté, nous distinguons par le nez les odeurs bonnes et mauvaises. Quoi donc est désigné par le nez de l'Église, sinon la discrétion prévoyante des saints ? Ce nez est dit aussi semblable à la Tour du Liban, parce que la discrète prévoyance des saints est si haute, qu'elle découvre les attaques des tentations avant que celles-ci n'arrivent, et, bien protégée, leur tient tête quand elles se produisent. Les assauts auxquels on s'attend deviennent, en effet, beaucoup moins violents à l'heure où l'ennemi les livre : parce que plus la défense se tient soigneusement sur ses gardes, et davantage aussi, l'attaque, qui se croyait imprévue, est facilement brisée du fait qu'elle était attendue.

Mais par contre, il faut avertir ceux qui, de parti pris, sont livrés au péché, d'avoir à réfléchir prudemment qu'en commettant ainsi le mal par libre choix, ils attirent sur eux un jugement sévère. La sentence qui les frappera sera, alors, d'autant plus dure que plus étroits sont actuellement les liens de volonté qui les retiennent dans le péché. Il n'y a pas de doute qu'ils eussent, en se repentant, plus aisément lavé leurs crimes s'ils y étaient tombés par entraînement seul mais il faut beaucoup plus de temps pour extirper un vice qui s'est fortifié par suite du libre consentement du cœur. Si, en effet, l'âme n'avait point entièrement fait fi de ses destinées éternelles, elle n'eût point ainsi sombré délibérément dans le mal. Ceux qui vont de la sorte à leur perte, se distinguent donc de ceux qui tombent par entraînement, en cela qu'au temps où, par le péché grave, ils déchoient de l'état de grâce, ils tombent du même coup, la plupart du temps, dans le piège du désespoir. De là vient que le Seigneur, par son prophète, réprimande moins âprement les fautes d'occasion que l'attachement volontaire au péché quand il dit : «De peur que ma colère n'éclate comme un feu, et ne consume, sans que personne éteigne, à cause de la méchanceté de vos actions.» (Jer 4,4). Et, de nouveau, cette parole irritée : «Je vous affligerai suivant la méchanceté de vos actions.» (Ibid., 23,2). Et donc, parce que les péchés commis avec préméditation sont différents des autres fautes, le Seigneur ne poursuit pas autant les actes dépravés eux-mêmes que le dessein arrêté de mal faire. En effet, on pèche en actions fréquemment par faiblesse, souvent aussi par manque de vigilance; tandis que, dans les résolutions (mauvaises) que l'on prend, c'est toujours avec méchanceté d'intention que l'on désobéit à Dieu.

A l'opposé, c'est avec une rare justesse d'expression que le psalmiste dit de l'homme heureux : «Il ne s'est point assis dans la chaire de pestilence.» (Ps 1,1) S'asseoir dans une chaire est, d'ordinaire, l'apanage de celui qui juge ou préside. S'asseoir, par conséquent, dans la chaire de pestilence, c'est commettre le mal après en avoir ainsi librement décidé; c'est encore discerner, grâce à la raison, ce qui est mauvais, et l'accomplir quand même de propos délibéré. Il s'assied donc, pour ainsi dire, dans la chaire du mauvais conseil, celui qui est gonflé d'un tel orgueil d'iniquité qu'il s'emploie à commettre le mal d'une volonté librement arrêtée. Et de même que les hommes qui s'appuient sur la dignité de leur chaire, sont élevés au-dessus des foules qui les entourent, ainsi les fautes choisies par réflexion surpassent-elles les péchés de ceux qui tombent par égarement. Il faut donc supplier ceux qui, de parti-pris complet, s'enchaînent eux-mêmes dans le crime, de bien vouloir comprendre, après ce que nous venons de dire, quelle terrible vengeance les atteindra un jour ou l'autre, eux qui se font non seulement les amis mais les chefs des hommes pervers.

CHAPITRE 33

Comment il faut parler à ceux qui tombent en des fautes légères mais fréquentes, et à ceux qui, tout en évitant les péchés moindres, se jettent parfois dans de graves manquements.

Il faut donner des avis différents à ceux qui commettent des fautes qui, pour légères qu'elles soient, sont cependant fréquentes; et à ceux qui se gardent des manquements moindres, mais tombent parfois dans des péchés graves.

Dites aux premiers de ne point du tout s'arrêter à la légèreté de leurs fautes mais au grand nombre de ces dernières. Si, en effet, ils jugent superflu de s'inquiéter à la pensée de leurs manquements, ils doivent trembler lorsqu'ils les comptent. Car les gouttes de pluie, petites mais innombrables, gonflent le lit profond des fleuves. La sentine d'un vaisseau, en se remplissant, amène sournoisement le même naufrage que produirait ouvertement une furieuse tempête. Minuscules sont aussi les boutons qui, dans un cas de gale, font éruption sur les membres; mais comme leur abondance occupe un nombre incalculable de points, elle donne la mort au corps aussi bien qu'une grave blessure qui serait faite en pleine poitrine. Et c'est pourquoi il est écrit : «Qui méprise les petites choses tombera peu à peu.» (Ec 19,1). En effet, celui-là qui néglige d'éviter les petits péchés et d'en faire pénitence, arrivé à déchoir totalement de l'état de justice, non certes d'un seul coup, mais par étapes. Il faut avertir ceux qui tombent fréquemment en de petites fautes, de bien faire attention qu'il arrive plus d'une fois qu'on s'enfoncé davantage dans le péché par une série de petits manquements que par un seul oubli grave. Car plus vite, en effet, une faute est reconnue énorme, et plus promptement aussi on y porte remède. Tandis qu'une peccadille que l'on compte pour rien, constitue un danger d'autant plus redoutable que, pratiquement, on continue à la commettre habituellement avec plus de tranquillité. D'où il s'en suit souvent, qu'une âme ainsi familiarisée avec les fautes légères, n'a pas en horreur même celles qui sont graves. Nourrie dans les manquements, elle en vient à une sorte d'approbation de l'injustice, et se moque d'autant plus de la crainte des fautes plus graves qu'elle a davantage appris à pécher sans scrupule dans les petites.

Par contre, il faut engager ceux qui se gardent des fautes légères, mais tombent de temps à autre dans des péchés graves, à s'examiner avec soin. Car tandis que leur cœur prend fierté de l'observance des devoirs moindres, ils sont attirés par le gouffre de leur orgueil jusqu'à la consommation de péchés très graves. Extérieurement maîtres d'eux-mêmes dans les petites choses, mais gonflés au dedans par une folle vanité, ils avilissent même au dehors, par les pires fautes, leur âme intérieurement vaincue par le mal épuisant de l'orgueil.

Il faut donc avertir ces sortes de personnes, de crainte qu'en s'imaginant être extérieurement affermiées, elles ne trouvent, dans cette conviction même, une occasion de tomber en secret; et les faire redouter que, par une juste permission de l'inexorable juge, l'orgueil de leur minuscule justice ne devienne pour elles le chemin conduisant à la fosse d'une chute plus grave. Ceux, en effet, qui, follement vaniteux, attribuent à leurs propres forces leur fidélité dans les petites choses, sont, une fois justement abandonnés par Dieu, écrasés sous le poids de manquements énormes, et apprennent de leur chute que s'ils ont tenu précédemment debout, ce ne fut point grâce à eux-mêmes. Or Dieu permet cela, pour que d'immenses misères fassent s'humilier ce cœur qu'un bien insignifiant avait exalté. Dites-leur de remarquer que, s'ils se chargent d'une lourde responsabilité du fait de leurs fautes plus graves, presque toujours ils accroissent cette culpabilité par leur fidélité dans les petites choses : parce que, dans le premier cas, ils commettent des actions mauvaises, tandis que, par leur scrupuleuse observation des préceptes moindres, ils dissimulent aux yeux des hommes leur qualité de pécheurs. Si bien que lorsqu'ils pèchent très gravement devant Dieu, c'est de l'iniquité ouverte; et quand, devant les hommes, ils font quelque pauvre bien, c'est de la sainteté simulée. C'est pour eux que le Seigneur a dit aux Phariséens : «Vous filtrez le moucheron, et vous avalez le chameau.» (Mt 23,24). Ou pour s'exprimer sans figures : Vous écarterez les tout petits péchés, mais vous avalez les très graves ! De là encore cette apostrophe qui cingle ces mêmes hommes par la bouche de la Vérité quand ils entendent : «Vous payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et vous négligez : les points les plus graves de la Loi, la justice, la miséricorde et la bonne foi.» (Mt

23,23). Or, il ne faut pas laisse passer sans y prendre garde, que si en parlant de l'acquittement des plus petites dîmes, le Seigneur choisi les plus petites plantes potagères, celles qui nomme ici sont toutes aromatiques. Afin de bien montrer, sans doute, que quand les hypocrite gardent les petits commandements, ils visent à répandre autour d'eux l'odeur d'une sainte réputation; et, bien que négligeant d'accomplir les précepte : les plus essentiels, ils observent cependant ces très menues choses qui sont humainement jugées aptes propager au loin un renom de vertu.

CHAPITRE 34

Comment il faut parler à ceux qui ne veulent pas même essayer de faire de bonnes œuvres, et à ceux qui ne persévèrent pas dans le bien qu'ils ont commencé.

Il faut donner des avis différents à ceux qui n'essaient même pas de faire de bonnes œuvres, et à ceux qui n'achèvent jamais le bien qu'ils ont commencé.

Il ne faut pas essayer d'exhorter, dans le début, les premiers à l'amour du bien; mais s'appliquer d'abord à détruire les défauts dans lesquels ils vivent mal. Ces pauvres gens ne peuvent, en effet, témoigner d'attachement aux choses inconnues dont ils entendent parler, avant d'avoir compris combien sont pernicieuses celles dont ils ont l'expérience. Un homme qui ne sait même pas qu'il est tombé ne désire aucunement qu'on le relève; et celui qui ne sent pas la souffrance d'une blessure ne s'enquiert pas des remèdes qui la pourraient guérir. Qu'on leur montre donc tout d'abord, combien sont illusoire les choses auxquelles ils attachent leur cœur; et cela fait, qu'on tente de leur faire voir la très grande importance des préoccupations dont ils n'ont nul souci. Qu'en premier lieu on leur fasse comprendre que leur devoir est de fuir ce qu'ils aiment; et cela fait, ils avoueront sans peine qu'ils doivent aimer ce qu'actuellement ils fuient. Ils recevront, en effet, beaucoup mieux les vérités qu'ils ignorent, s'ils acceptent pour vrai ce que vous leur direz au sujet de ce qu'ils connaissent. Alors ils apprendront à appeler de tous leurs vœux les biens véritables quand, d'un jugement sûr, ils auront découvert avoir jusqu'à présent étreint en vain une fausse félicité.

Dites-leur donc que les avantages présents sont pour passer bien vite si l'on considère le plaisir; et que pourtant ils resteront pour eux un chef d'accusation quand brusquement viendra l'heure de la vengeance. Car ce qui fait leur bonheur du moment leur sera ôté malgré eux; et ce qui alors fera leur douleur, est malgré eux mis en réserve pour leur châtiement. Qu'on leur inspire donc une terreur salutaire des choses mêmes dans lesquelles ils se délectent nuisiblement; pour que leur âme, envisageant l'immense malheur de sa ruine, comprenne qu'elle a touché le fond du précipice, opère une volte face, et, redoutant vivement ce qu'elle avait aimé, apprenne à estimer ce qu'elle méprisait jusqu'alors.

De là cet ordre donné à Jérémie quand Dieu l'envoya en mission : «Voici, je t'ai établi en ce jour sur les nations et sur les royaumes, pour arracher et pour abattre, et pour perdre et pour détruire, et pour bâtir et pour planter.» (Jer 1, 10). Si ce prophète, en effet, n'avait pas tout d'abord détruit ce qui était mauvais, il n'eût pu utilement édifier quelque chose de bon. S'il n'avait point premièrement arraché des cœurs de ceux qui l'écoutaient les épines du faux amour, c'est certainement en vain qu'il eût planté en eux les paroles de la sainte prédication. De là aussi la conduite de Pierre abattant avant de construire, quand loin d'apprendre aux Juifs ce qu'ils devraient faire, il les reprenait seulement de ce qu'ils avaient fait en leur disant : «Jésus de Nazareth, cet homme à qui Dieu a rendu témoignage parmi vous par les prodiges, les miracles et les signes qu'il a opérés par lui au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes; cet homme ayant été livré selon le dessein immuable et la prescience de Dieu, vous l'avez attaché à la croix et mis à mort par la main des impies. Dieu l'a ressuscité, en le délivrant des douleurs de la mort.» (Ac 2,22-24). L'apôtre tenait ce langage, pour que, bouleversés par la claire vue de leur cruauté, ses auditeurs entendissent avec d'autant plus d'efficacité les paroles édifiantes de la sainte prédication qu'ils les auraient plus anxieusement désirées. Aussi répondirent-ils tout de suite : «Frères, que ferons-nous ?» Et Pierre de leur dire aussitôt : «Repentez vous, et que chacun

de vous soit baptisé.» (Ac 2,37-38). Paroles d'édification que les juifs eussent méprisées sans doute, s'ils n'eussent trouvé, dans celles qui précéderent, une salutaire destruction.

De là enfin les paroles que Saül entendit, quand resplendit au-dessus de lui la clarté envoyée du ciel. Ce qu'il apprit tout d'abord ne fut point ce qu'il aurait à faire en bien, mais ce qu'il avait fait de mal. Lorsqu'en effet, renversé sur la route, il eut demandé : «Qui êtes-vous, Seigneur», il fut répondu aussitôt : «Je suis Jésus de Nazareth que tu persécutes.» Et comme Saül avait soudainement ajouté : «Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?» immédiatement la voix continua : «Lève-toi et entre dans la ville; et là on te dira ce que tu dois faire.» (Id., 9,4-6). Ainsi donc le Seigneur, parlant du haut des cieux, réprimanda les actes de son persécuteur sans cependant lui indiquer tout de suite ce qu'il aurait à faire. L'édifice de l'orgueil de Saül venait d'être entièrement jeté à terre, et celui-ci devenu humble après cette ruine suppliait qu'on le relevât. Or, sa superbe étant détruite, les paroles de son redressement demeurent cependant réservées : afin, sans aucun doute, que le cruel persécuteur demeurât longuement abattu, et qu'il se relevât ensuite d'autant plus solidement affermi dans le bien que, renversé sur le chemin, il avait été plus radicalement détaché de son ancienne erreur.

Ceux qui n'ont point encore commencé à bien faire, doivent donc être d'abord déplantés de la raideur de leur attitude méchante par la vigueur de la correction, afin qu'ils puissent être relevés ensuite et mis à même d'agir correctement. C'est ainsi que nous abattons le grand arbre de la forêt pour le monter ensuite dans la charpente d'un édifice. Encore ne lui donne-t-on pas aussitôt sa place dans la construction il faut que sa verdure défectueuse disparaisse sur le sol. Et dans la mesure où, davantage en bas, sa sève se sera desséchée, plus solidement aussi il sera hissé sur le faite.

Quant à ceux qui jamais n'achèvent les bonnes œuvres qu'ils ont, il faut les avertir de considérer avec très grand soin qu'en ne persévérant pas dans leurs louables desseins, ils énervent ainsi jusqu'aux bonnes actions entreprises. Si en effet, une bonne résolution ne s'enracine point sous l'influence d'une généreuse volonté, il n'est pas jusqu'au bien qu'on avait déjà fait qui ne perde de sa valeur. Car l'âme humaine est, en ce monde, semblable à un navire remontant le courant d'un fleuve. En aucune façon il ne lui est loisible de demeurer à la même place elle redescendra vers les bas-fonds si elle ne s'efforce point de tendre vers les cimes. Si donc l'énergique main de l'ouvrier n'élève pas jusqu'à sa perfection le bien commence, cette défaillance dans l'exécution de l'œuvre compromet ce qu'il y a de déjà fait. D'où vient qu'il est dit par Salomon : «Celui qui est lâche dans son travail est frère de celui qui détruit ses œuvres.» (Pro 18,9). Et en effet, celui qui ne mène pas strictement jusqu'à son terme le bien commencé, imite, par l'action dissolvante de son incurie, la main du démolisseur. C'est pourquoi il est dit par l'ange à l'Église de Sardes : «Sois vigilant, et affermis le reste qui allait mourir car je n'ai pas trouvé tes œuvres parfaites devant mon Dieu.» (Ap 3,2). Parce que donc les œuvres de l'évêque de cette Église n'avaient pas été trouvées parfaites devant son Dieu, l'ange lui annonçait que le reste qui avait été accompli était sur le point de mourir. Si en effet, ce qui est mort en nous ne renaît point, alors s'éteint aussi ce qui semblait garder encore une apparence de vie.

Dites à ces pauvres âmes de considérer avec soin qu'il eût sans doute été moins dommageable pour elles de n'être point entrées dans la route du bien que de rétrograder après y avoir marché. Car si elles n'avaient point regardé en arrière, elles ne languiraient point dans l'indolence en face de l'œuvre commencée. Rappelez-leur donc qu'il est écrit : «Il valait mieux pour eux ne point avoir connu la voie de la justice, que de retourner en arrière après l'avoir connue.» (Il Pi 2,21). Que ces paroles de l'Écriture résonnent aussi à leurs oreilles : «Plût Dieu que tu fusses froid ou chaud. Aussi, parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni chaud, je vais te vomir de ma bouche.» (Ap 3,15). Celui-là est *chaud* en effet, qui prend de bonnes résolutions, et achève le bien qu'il a décidé de faire. *Froid* est celui qui ne tente pas même de commencer l'œuvre bonne qu'il a le devoir d'accomplir. Or, ainsi que l'on passe du froid au chaud par l'intermédiaire du tiède, de même revient-on de la chaleur au froid par la transition de la tiédeur. Quiconque vit, par suite, sorti du froid de l'infidélité, mais sans monter jamais d'un seul degré dans la ferveur en triomphant de la tiédeur, celui-là est perdu pour l'ardeur de l'amour. Et, demeurant figé dans une torpeur mortelle, il agit de manière à devenir fatalement la victime de la froideur. Mais ainsi que l'on s'attend à rencontrer le froid avant le tiède, de même le froid une fois atteint n'y a-t-il plus d'espoir de

trouver la tiédeur. Et en effet, une âme encore pécheresse n'a pas perdu l'espoir de sa conversion; tandis que celle qui, une fois convertie, est descendue dans la tiédeur, enlève jusqu'à l'espérance que l'on pouvait garder à l'égard du pécheur. L'Écriture exprime le souhait que chaque chrétien soit chaud ou froid, de peur qu'il ne soit vomi étant tiède. Et cela afin qu'un tel homme, ou bien étant encore dans le péché, laisse au moins l'espérance de son retour à Dieu; ou étant converti, devienne brûlant du désir de croître en vertu; de crainte aussi que ne soit vomi le tiède qui, de la ferveur qu'il s'était proposée, revient, par sa langue, au froid si dangereux.

CHAPITRE 35

Comment il faut reprendre ceux qui pèchent en secret et qui font le bien en public. Et vice versa.

Ceux qui font le mal en secret et le bien en public, sont à traiter différemment de ceux qui cachent le bien qu'ils font, et cependant, (par certains de leurs actes), permettent à l'opinion publique de penser mal à leur sujet.

Il faut s'adresser aux premiers de telle façon qu'ils réfléchissent avec quelle promptitude passent les jugements humains dans quelle immutabilité, au contraire, demeurent les jugements divins. Exhorte-les à fixer les yeux de leur âme sur l'aboutissement de toutes choses. Représentez-leur que le témoignage de la louange humaine est périssable, tandis que l'opinion de Dieu qui pénètre jusqu'au plus intime, vaut pour un salaire éternel. Lors donc qu'ils apportent aux jugements de Dieu le mal qu'ils commettent en secret, et, d'autre part, font étalage de leurs bonnes œuvres aux yeux des hommes, le bien qu'ils accomplissent demeure sans témoin véritable, mais le mal qu'ils font secrètement n'échappe point au Témoin éternel. En dérochant ainsi leurs fautes aux hommes et en publiant leurs vertus, ils mettent à nu, en le cachant, ce qui fera leur châtement, et cachent, en le montrant, ce qui, pour eux, aurait pu être une source de récompense.

Ce sont eux que la Vérité même appelle justement «des sépulcres blanchis» apparaissant beaux au dehors, mais remplis au dedans par les ossements des morts : parce qu'en l'intime d'eux-mêmes ils dissimulent leurs vices, et flattent extérieurement les yeux des hommes par les dehors seulement de la justice, dans l'étalage qu'ils font de quelques œuvres bonnes. Et c'est pourquoi il faut les inviter, non point à laisser là ce qu'ils peuvent faire de bien, mais à croire leurs bonnes actions capables d'un plus haut mérite. Ils déprécient, en effet, énormément leurs bonnes œuvres ceux qui estiment que les applaudissements humains suffisent à leur récompense. Rechercher, en effet, une louange passagère pour salaire d'une bonne action, c'est céder à vil prix une chose capable d'une récompense éternelle. C'est de la perception de ce salaire que la Vérité déclare : «En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense.» (Mt 6,2). Suppliez-les donc de considérer qu'en se conduisant d'une manière coupable en secret, et en se posant publiquement en modèle par ce qu'ils font de bien, ils donnent comme exemple à suivre ce (qu'ils fuient, et proclament d'aimer ce que ils haïssent. Bref, ils vivent pour les autres, et se donnent à eux-mêmes la mort.

D'autre part, il est nécessaire d'avertir ceux qui font le bien en secret, et permettent cependant, qu'à l'occasion de certains actes, on ait mauvaise opinion d'eux dans le public; de crainte qu'en se vivifiant eux-mêmes par la salutaire influence de leurs bonnes actions, ils ne soient pour les autres une cause de mort, par suite de la mauvaise estime dans laquelle on les tient; pour éviter aussi qu'ils n'aiment leur prochain moins qu'eux-mêmes; et que, buvant personnellement le salutaire breuvage qu'est le vin, ils ne servent aux âmes attentives à les observer une coupe pernicieuse.

Car les personnes de cette catégorie, d'une part, aident beaucoup moins qu'elles le pourraient à la bonne conduite de leurs frères; et, d'un autre côté, y nuisent énormément en s'appliquant à se cacher d'eux pour bien faire, et en laissant, à cause de certains actes, se propager sur leur propre compte une mauvaise opinion.

Celui-là, en effet, qui se borne à fouler aux pieds l'ambition de la louange humaine, se dérobe au devoir d'édifier le prochain s'il tient caché le bien qu'il fait; et celui qui ne

laisse point paraître une œuvre bonne que d'autres pourraient imiter, arrache à la semence qu'il a jetée en terre les radicules qui lui permettraient de pousser. C'est pourquoi l'infinie Vérité déclare dans l'Évangile : «Que les hommes voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux.» (Mt 5,16). Or, dans le même Évangile, on trouve cette autre sentence, laquelle paraît recommander une attitude très différente en disant : «Gardez-vous de faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour être vus d'eux !» (Mt 6,1).

Que signifie donc, et qu'il faut faire nos actions bonnes sans qu'elles soient vues, et le commandement de les accomplir pour qu'on les voie, sinon que le bien que nous faisons doit rester secret en ce sens que nous n'en recevions pas nous-mêmes de compliments et cependant paraître aux yeux des hommes, pour que nous procurions un accroissement de louange à notre Père des cieux ? Car au moment où le Seigneur interdisait ainsi de faire notre justice devant les hommes, il ajouta aussitôt : «De façon à ce que vous soyez vus d'eux.» Et quand, ensuite, il nous eût donné le précepte de laisser voir nos bonnes œuvres par les hommes, il fit sur le champ cette remarque : «Afin qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.» A la fin de chacune de ces deux sentences, le Seigneur a montré en quel sens nos bonnes œuvres devraient être vues et ne pas l'être c'est-à-dire que l'âme de l'ouvrier ne devrait point viser à ce que son action fût remarquée à cause de soi-même, et pourtant ne la point cacher, à cause de la gloire de son Père des cieux. Il advient donc ainsi, que très souvent une action bonne, bien qu'ouvertement faite, demeure dans le secret, tandis qu'une autre, bien que secrètement accomplie, est faite sous les yeux de tous. Car celui qui, dans une bonne action faite ostensiblement, recherche non point sa propre gloire mais celle du Père céleste, retient caché ce qu'il a fait : car il a eu pour seul témoin celui auquel il a cherché à plaire. Tandis que celui qui brille d'envie d'être surpris faisant en secret une bonne œuvre, et en être félicité, a travaillé devant les hommes bien que personne, peut-être, n'ait vu ce qu'il a fait : car il a fait entrer avec lui dans son œuvre un aussi grand nombre de témoins qu'il a eu en son cœur de désirs de la louange humaine.

D'autre part, puisque la mauvaise estime, même serait-elle sans fondement, ne s'efface point complètement dans l'esprit du public, le scandale se trouve donné, sous couleur de mauvais exemple, à tous ceux-là qui ajoutent foi au mal. Il arrive souvent par là, que des personnes qui laissent négligemment propager de mauvais bruits sur leur compte, ne commettent peut-être personnellement aucun mal, mais pèchent cependant bien des fois en la personne de ceux qui seront devenus leurs prétendus imitateurs. D'où cet avertissement donné jadis par saint Paul aux fidèles qui, sans aucun péché, mangeaient de certains mets réputés impurs, mais devenaient par là une cause de scandale pour les faibles : «Prenez garde, toutefois, leur écrit-il, que cette liberté dont vous jouissez ne devienne occasion de chute pour les faibles.» (I Cor 8,9). Et de nouveau : «Et ainsi se perd le faible par ta science, ce frère pour qui le Christ est mort. En péchant de la sorte contre vos frères, et en brutalisant leur conscience encore faible, vous péchez contre le Christ.» (Ibid., 11-12). De là vient encore que Moïse, après avoir dit : «Tu ne proféreras point de malédictions contre un sourd», écrivit aussitôt : «Et tu ne mettras pas devant un aveugle quelque chose qui puisse le faire tomber.» (Lev 19,14). Maudire un sourd c'est s'attaquer à un absent, qui n'entend pas. D'autre part, placer devant un aveugle quelque chose capable de le faire tomber, c'est se permettre une chose reconnue, il est vrai, permise en soi; mais c'est aussi, en la faisant, donner une occasion de chute à celui qui n'a pas cette lumière de discernement.

CHAPITRE 36

De l'exhortation qui s'adresse à des auditeurs nombreux. Il faut qu'elle encourage les vertus de chacun, sans cependant prêter aux vices contraires occasion de se développer.

Telles sont les directives¹⁰ que le pasteur des âmes s'appliquera à observer dans les diverses circonstances où il aura à prêcher, afin d'être toujours prêt à pouvoir appliquer les remèdes appropriés aux plaies de chacune de ses brebis.

Mais si c'est une chose exigeant un grand zèle que de s'assujettir à exhorter chaque âme suivant ses besoins particuliers; s'il est extrêmement délicat d'instruire chaque personne de façon bien appropriée, en apportant à ce ministère la scrupuleuse attention qui convient, il est pourtant beaucoup plus difficile de faire simultanément, par l'organe d'un seul, et dans l'exhortation d'un discours s'adressant à tous, l'instruction d'auditeurs innombrables, travaillés en outre de passions diverses.

En pareille circonstance il est indispensable de régler son langage avec une telle adresse, qu'en face de la diversité des vices des auditeurs, le discours les atteigne chacun au bon endroit, sans cependant se contredire lui-même. De telle façon qu'il passe d'un unique jet au milieu des passions contraires; et qu'à la manière d'un glaive à deux tranchants, il incise de part et d'autre les tumeurs des pensées charnelles en prêchant, par exemple, l'humilité aux orgueilleux sans toutefois augmenter la crainte chez les timides; en inspirant hardiesse aux pusillanimes, sans que croisse pour autant l'effronterie des superbes. Qu'un tel discours, encore, inspire aux paresseux, aux endormis, le souci d'un saint zèle, sans exciter pourtant, chez les brouillons, l'emballement d'une agitation indiscreète. Qu'il tempère sagement l'ardeur de ces derniers, sans toutefois laisser tranquille la torpeur des désœuvrés. Que chez les impatientes il éteigne la colère, en termes cependant ne favorisent pas l'apathie chez les alanguis et les doux. Qu'ainsi les gens tranquilles soient excités à plus d'ardeur; mais à la condition de ne point, de la sorte, allumer d'incendie chez les individus enclins à la colère. Que la liberté soit recommandée aux avares; de manière pourtant à ne point lâcher si peu que ce soit les rênes aux prodigues. Qu'à ceux-ci, au contraire, soit indiquée une sage économie mais sans rendre, par là, plus resserrée chez les avares la garde jalouse des biens périssables.

Encore : que le mariage soit recommandé aux débauchés, mais en évitant que ceux qui déjà ont embrassé la continence soient portés au débordement. De même, que la virginité du corps soit exaltée devant les continents, en prenant garde toutefois, à ce que la fécondité charnelle ne se trouve méprisée en la personne des époux. Oui, que l'on prêche ce qui est bien, de telle façon que le mal n'y trouve point indirectement son profit. Que l'on exalte les plus sublimes vertus sans décourager les plus humbles. Que l'on prenne soin de cultiver les plus petits désirs du bien, en évitant de laisser croire qu'ils suffisent, de crainte d'entraver tout effort vers les cimes.

CHAPITRE 37

De la méthode à employer vis-à-vis de quelqu'un qu'agitent des passions contraires.

Il faut avouer que c'est un rude effort pour le prédicateur que de s'occuper, dans une instruction générale, des passions secrètes de chaque auditeur, d'en découvrir les causes, et, par une sorte de gymnastique, de savoir faire face de toutes parts au vice ! Eh bien, l'orateur peine sous un plus lourd travail quand il se trouve forcé de s'adresser à une seule personne victime de passions contraires !

Par exemple. On trouve très souvent un genre d'individus d'une joie débordante, mais qu'une cause soudaine de tristesse suffit à jeter dans la plus complète prostration.

¹⁰ Il s'agit par là de tout ce dont notre saint a parlé dans la longue série des précédents chapitres. Il y a ici une transition, marquée dans certaines anciennes éditions par une nouvelle numérotation des derniers chapitres de ce livre 3e.

C'est au prédicateur, par suite, à prendre soin de dissiper ce marasme passager, sans augmenter l'enjouement d'un exubérant naturel; et d'imposer à celui-ci une si discrète réserve, que ne s'accroisse point par elle une tristesse qui n'est que d'un moment.

Tel homme, encore, se trouve être affligé d'une vivacité excessive; et cependant, de temps à autre, la force d'une appréhension subite le paralyse en une affaire où il importerait d'aller vite.

En voici un autre, par contre, qui est victime d'une crainte immodérée; et qui, pourtant, est quelquefois poussé par une précipitation imprudente dès qu'il s'agit de ce qu'il veut.

Il faut évidemment étouffer chez le premier cette hésitation qui prend soudain naissance, en veillant toutefois à ce que n'en profite pas une précipitation depuis trop longtemps cultivée. Chez le second, au contraire, il faudra combattre un empressement spontané, mais en prenant bien soin de ne pas augmenter ainsi sa timidité naturelle de tempérament.

Faut-il donc s'étonner si les médecins des âmes gardent de tels tempéraments, alors que ceux qui soignent non plus les âmes mais les corps, agissent avec une si grande discrétion ? Bien souvent, en effet, une excessive langueur accable un corps débile, et il est indiqué d'y remédier à l'aide de puissants toniques. Mais voilà que ce corps trop faible ne peut pas supporter un aussi généreux reconstituant. Le médecin mettra donc tout son art à éloigner le mal qui n'est accidentel, sans laisser aucunement s'aggraver cette débilité foncière de l'organisme : de crainte que l'affection ne s'en aille avec la vie. C'est à lui de savoir composer si discrètement le tonique, que la préparation porte en même temps remède à la maladie, tout aussi bien qu'à la débilité. Si donc un médicament corporel administré indivisiblement peut produire des effets divers et ce n'est vraiment un remède que, lorsqu'en soulageant une infirmité passagère il tient compte aussi du tempérament, pourquoi le traitement de l'âme appliqué sous la forme d'un seul et même sermon, ne pourrait-il, porter diversement remède aux erreurs de conduite puisque sa force agit de manière d'autant plus subtile qu'il s'agit davantage de choses invisibles ?

CHAPITRE 38

Que parfois des fautes plus légères doivent être tolérées pour permettre de déraciner des vices plus graves.

Mais comme très souvent il arrive qu'au temps où une âme est la proie de deux vices, l'un de ceux-ci pèse plus légèrement sur elle, tandis que le second l'accable plus lourdement, il est clair que la meilleure méthode est de s'attaquer sans délai à celui grâce auquel cette âme s'en va rapidement vers sa perte. Et s'il n'est pas possible de prévenir une ruine imminente sans que le défaut contraire et mitoyen grandisse, le prédicateur aura, par un habile tempérament, à ne pas insister, dans son exhortation, sur la croissance du moins dangereux de ces deux vices, afin de pouvoir empêcher l'autre de causer une mort prochaine. En agissant ainsi, il n'augmente point le mal, et il sauve la vie de son blessé, auquel il apporte un remède qui permettra d'attendre le moment favorable à une entière guérison.

Il advient souvent, par exemple, qu'un homme qui ne sait pas retenir sa glotonnerie, se trouve bientôt pressé et à demi vaincu par les aiguillons de la chair. Appréhendant l'issue d'une semblable lutte, il essaie de se vaincre par le moyen de l'abstinence. Mais, tandis qu'il fait cet effort, il se retrouve instamment entrepris par une tentation de vaine gloire. Il est clair que, chez lui, le premier vice ne sera point étouffé sans qu'en même temps l'orgueil grandisse. Quelle peste faudra-t-il donc le plus vigoureusement attaquer, sinon celle qui comporte la plus large part de danger ? Le pasteur tolérera donc qu'à l'occasion du jeûne l'amour propre s'accroisse au détriment d'une âme encore vivante, pour parer au péril que la luxure, fille de la gourmandise ne lui donne la mort. C'est ainsi que saint Paul, considérant attentivement que ses correspondants mal affermis, ou penchaient encore vers le mal, ou désiraient pour leurs bonnes actions la récompense de quelque louange, leur écrivit : «Veux-tu ne pas craindre l'autorité ? Fais le bien et tu auras ton approbation. Il est

évident qu'on ne doit pas faire ce qui est bien pour n'avoir rien à craindre de l'autorité temporelle, ou dans le but de recueillir ainsi la gloire d'une louange éphémère. Mais Paul, cet éminent prédicateur, se rendant compte que ces âmes infirmes n'étaient point capables d'une force assez grande pour passer en même temps loin du mal et loin de la louange, leur fit, en les avertissant, une concession, et en obtint une autre. Effectivement, en leur accordant de douces flatteries, il les tira de passions plus violentes. De sorte qu'en ne s'essayant point à vouloir d'un seul coup leur faire abandonner la totalité de leurs vices, il pût, sans difficulté, les délivrer de leur dérèglement : cependant qu'il laissait leur âme vivre familièrement avec son autre défaut.

CHAPITRE 39

Que les choses élevées ne doivent point être prêchées aux intelligences non averties.

Une dernière chose que le prédicateur est dans la nécessité de connaître, c'est de ne point entraîner l'esprit de ses auditeurs au delà de sa capacité : de crainte, si je puis ainsi dire, qu'en tendant trop le fil de leur intelligence, ce dernier ne vienne à se briser.

Certaines vérités profondes doivent, en effet, rester cachées au public ordinaire, et être à peine découvertes à un petit nombre. C'est la raison de cette parole qu'a prononcée l'infinie Vérité : «Quel est l'économe fidèle et sage que le maître établira sur ses serviteurs, pour leur distribuer au temps convenable la mesure de froment ?» (Lc 12,42) Par ces mots «la mesure de froment», c'est la discrétion de la prédication qui est symbolisée, pour parer à la crainte qu'en essayant de verser dans un cœur trop étroit une doctrine qu'il ne peut contenir, la parole de Dieu ne tombe à côté. C'est pourquoi saint Paul explique aux Corinthiens : «Ce n'est pas comme à des hommes spirituels que j'ai pu vous parler, mais comme à des hommes charnels. Comme à de tout petits enfants dans le Christ, je vous ai donné du lait à boire, non de la nourriture solide.» (I Cor 3,1). Pourquoi encore, Moïse sortant de son entretien secret avec Dieu, posa, en face du peuple, un voile sur son visage resplendissant de lumière, afin de ne pas découvrir à la foule les mystères de clarté dont il avait été intimement favorisé. Pourquoi, toujours par le même prophète, Dieu fit cette ordonnance que l'homme qui aurait creusé une citerne et négligé de la couvrir, paierait le prix du bœuf ou bien de l'âne qui viendraient à y choir. Le prédicateur qui en effet, parvenu aux sources profondes et débordantes de la science, ne sait pas en cacher les sublinités aux esprits grossiers de (ses) auditeurs, se rend passible d'une peine si, à cause de ses paroles, une âme pure ou souillée tombe dans le scandale. Ainsi est-il dit au bienheureux Job : «Qui a donné au coq l'intelligence ?» (Job 38,36) Et en effet, lorsque le saint prédicateur fait entendre sa voix au milieu de ce siècle enténébré, et qu'il s'écrie : «C'est l'heure de nous réveiller enfin du sommeil»; (Rom 13,11) et encore : «Justes, réveillez-vous et ne péchez plus», (I Cor 15,34) il est semblable au coq qui chante dans la nuit.

Or, le coq a coutume de faire entendre ses notes altièes aux heures les plus profondes de la nuit; et lorsque la matutinale aurore commence à poindre, il n'émet que des sons affaiblis et déliés. Ainsi, assurément, en est-il du prédicateur qui parle avec sagesse. Il annonce à voix haute aux cœurs encore alourdis les vérités faciles à comprendre, et ne leur parle point des mystères cachés. De manière à ce qu'à mesure qu'ils approchent davantage de l'éclat de la vérité, ses auditeurs entendent des choses plus subtiles sur ce qui est des cieux.

CHAPITRE 40

Des œuvres et des paroles dans la prédication.

Et à ce sujet, qu'on nous permette de revenir, par souci de charité, sur ce que précédemment nous avons dit. Savoir : que le prédicateur doit se faire entendre plus par ce qu'il fait que par ce qu'il dit et tracer le sentier à ses auditeurs, bien plus en vivant vertueusement lui-même, qu'en leur indiquant en paroles le chemin qu'ils ont à suivre.

Lorsque le coq, dont le Seigneur s'est allégoriquement servi dans la sainte Écriture, pour tracer le portrait du bon prédicateur, se prépare à chanter, il bat auparavant des ailes, et, se frappant lui-même, se rend ainsi mieux éveillé. De même est-il absolument indispensable que ceux qui portent partout la parole de la sainte prédication soient tout d'abord eux-mêmes vigilants dans le bien; de peur qu'étant au fond indolents sur ce point, ils n'excitent les autres qu'en paroles. Qu'ils se secouent donc les premiers par la pratique des vertus les plus hautes, et rendent ensuite les autres soucieux d'une sainte vie. Qu'ils se battent eux-mêmes avec les ailes des bons désirs. Qu'en s'aidant du moyen d'un examen sérieux ils notent tout qui languit inutile en eux-mêmes; qu'ils se corrigent vigoureusement; et alors, alors seulement, qu'ils tracent dans leurs sermons une règle de conduite aux autres. Qu'ils aient soin, premièrement, d'expier dans les larmes leurs propres égarements; et qu'ils dénoncent ensuite ce qu'il peut y avoir de condamnable en leurs frères. Enfin, qu'avant d'en venir à de bruyantes exhortations verbales, ils proclament par leurs œuvres ce qu'ils se proposent de prêcher.

4 e PARTIE

RETOUR SUR SOI

Or, parce que souvent, quand la prédication se trouve dispensée abondamment et suivant la bonne règle, l'esprit de l'orateur est, par un contentement secret, soulevé d'orgueil en lui-même à l'occasion de sa mise en évidence, il est indispensable qu'avec un très grand soin le prédicateur se déchire lui-même avec le fouet de la crainte; de peur que celui qui rappelle à la vie en apportant remède aux blessures des autres, ne se gonfle d'orgueil par insouciance de son propre salut; qu'en secourant le prochain il ne s'abandonne lui-même; et qu'en élevant les autres il ne succombe.

Car il s'est vu des hommes dont la haute vertu devint l'occasion de leur ruine. Alors qu'ils se tenaient imprudemment assurés dans la foi en leurs propres forces, ils tombèrent subitement dans la mort, victimes de leur négligence. Et en effet, au temps où la vertu tient tête fermement aux vices, l'âme se flatte elle-même par une certaine satisfaction de soi; et il arrive que la raison de celui qui fait ainsi le bien, délaisse le souci de sa sauvegarde personnelle et se repose en une tranquille confiance en soi. Bientôt l'astucieux tentateur énumère à l'âme indolente tout ce qu'elle a fait de bien; et, dans l'orgueil de sa pensée, la pousse à s'élever au-dessus de toutes les autres. Il s'ensuit, qu'aux regards du juste juge, le souvenir de son mérite devient la fosse où tombe une âme : parce qu'au moment précis où elle s'élève à ses yeux en se rappelant complaisamment ce qu'elle a fait, elle déchoit dans l'estime de l'Auteur de l'humilité. C'est pourquoi il est dit à cette âme superbe : «Qui surpasses-tu en beauté ? Descends, et couche-toi avec les incirconcis.» (Ez 32,19). Comme si le prophète avait dit ouvertement : Parce que tu t'enorgueillis de l'éclat de tes vertus, ta beauté même te poussera vers la chute.

De même, sous la figure de Jérusalem, c'est l'âme gonflée de sa vertu que Dieu réprouve quand l'Écriture déclare : «Tu étais parfaite, grâce à ma splendeur que j'avais répandue sur toi, dit le Seigneur; mais en mettant ta confiance en ta beauté, tu t'es prostituée à la faveur de ton nom.» (Ez 16, 14-15). Or, une âme s'élève par la confiance en sa beauté lorsque, dans une sécurité joyeuse, elle se glorifie en elle-même des mérites de ses vertus. Hélas, par cette confiance même elle est amenée à se prostituer; parce qu'au temps où ses propres pensées jettent dans l'erreur une âme qui n'a pas su demeurer sur ses gardes, les esprits mauvais la corrompent en la séduisant par une infinité de vices. Il faut remarquer, d'autre part, que l'Écriture dit : «Tu t'es prostituée à la faveur de ton nom.» C'est qu'en effet, dès qu'il arrive qu'une âme cesse de penser au Maître suprême, elle cherche aussitôt sa gloire personnelle, et commence à s'attribuer à elle-même tout le bien qu'elle avait reçu pour procurer la louange de Dieu, son donateur. Désireuse d'étendre la gloire de sa réputation, elle s'agite pour devenir célèbre, admirable aux regards de tous. Elle se prostitue donc à la faveur de son nom, elle qui fuyant l'union d'une couche irréprochable, se livre toute entière, par appétit de louange humaine, à l'esprit corrupteur. D'où cette parole de David: «Dieu a livré leur force à la captivité, et leur beauté aux mains de l'ennemi .» (Ps 77,61). La force est, en effet, livrée à la captivité, et la beauté aux mains de l'ennemi, quand l'antique ennemi règne sur une âme qu'il a séduite par la tentation de l'orgueil du bien.

Or cette vaniteuse complaisance, encore qu'elle n'obtienne pas près d'eux un complet triomphe, sollicite pourtant, de quelque manière, et fréquemment, l'âme même des élus. Mais dès qu'elle offre prise à la tentation une pareille âme se trouve laissée à elle seule; et la conscience de son délaissement la rappelle à une sage crainte. C'est l'histoire de David racontant de lui-même : «Je disais dans ma sécurité : je ne serai jamais ébranlé !» (Ps 29,7) Mais parce qu'il s'était enorgueilli dans la confiance en sa vertu, entendez de sa bouche ce qu'il endura presque aussitôt : «Seigneur, tu as détourné ta face de moi et j'ai été troublé.» Comme s'il disait en langage ordinaire : Je me suis cru accompli en vertu; mais laissé à moi-même, j'ai fait l'expérience de ma profonde infirmité. Une autre fois le même prophète dit à Dieu : «J'ai juré et résolu de garder les préceptes de ta justice.» (Ps 118,116). Mais parce qu'il ne dépendait pas de lui de demeurer dans la fidélité ainsi jurée, inquiet, il se trouva sans trêve placé en face de sa faiblesse. Aussi fit-il tout de suite appel au secours de la prière en disant : «Seigneur, je suis réduit à une affliction extrême; rends-moi la vie, selon ta parole.» (Ps 118,207).

Quelquefois même, la céleste Providence, avant d'élever une âme par les dons spirituels, lui remet dans l'esprit le souvenir de sa faiblesse, de crainte qu'elle ne conçoive un fol orgueil des grâces reçues. C'est le motif pour lequel, à chaque fois que le prophète Ézéchiël se trouve être élevé à la contemplation des choses divines, il est auparavant appelé : «fils de l'homme»; comme si le Seigneur voulait le mettre ouvertement en garde en lui disant : N'élève point ton cœur d'orgueil à l'occasion de ce qui t'est révélé; considère avec soin ce que tu es; et lorsque tu pénètres des vérités sublimes, rappelle-toi que tu es homme, afin qu'au temps où tu es ravi hors de toi, tu sois ramené, vigilant, à la considération de toi-même par le coup de frein de ton infirmité. Lors donc que nous commençons à avoir de la complaisance pour le grand nombre de nos bonnes actions, il est nécessaire que nos yeux s'abaissent sur nos infirmités d'âme; que celle-ci s'humilie salutairement en elle-même, et qu'elle considère non le bien qu'elle a fait, mais celui qu'elle a négligé d'accomplir. De telle façon que notre cœur, brisé de contrition à la vue de sa misère, soit plus solidement affermi en vertu aux regards du Maître de l'humilité. Telle est la raison pour laquelle le Dieu infiniment puissant, tout en élevant les âmes des justes à un haut degré de perfection, les laisse presque toujours imparfaites en quelques petits points. Afin qu'au moment même où elles resplendissent de vertus admirables, leur imperfection les tienne dans l'abaissement; et qu'étant obligées de soutenir une lutte pénible contre de petites choses, elles ne s'élèvent à l'occasion des grandes : mais que, ne pouvant vaincre de tout petits défauts, elles perdent toute envie de tirer quelque orgueil de leurs actions les meilleures.

Voici donc, cher ami que poussé par la nécessité de ma propre défense, j'ai essayé de montrer ce que doit être le pasteur. Misérable peintre, j'ai esquissé un beau portrait. Moi, dont l'âme reste encore battue par les flots des péchés, je me permets de diriger les autres vers les rives de la perfection. Mais, je t'en prie, dans le naufrage de cette vie, soutiens-moi par la planche de salut de ta prière : afin que la main secourable de ton mérite me soulève, moi que mon propre poids entraîne au fond !